



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

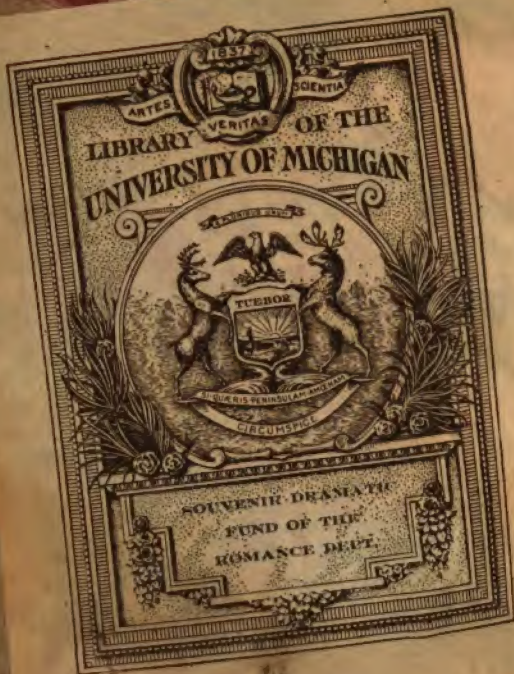
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

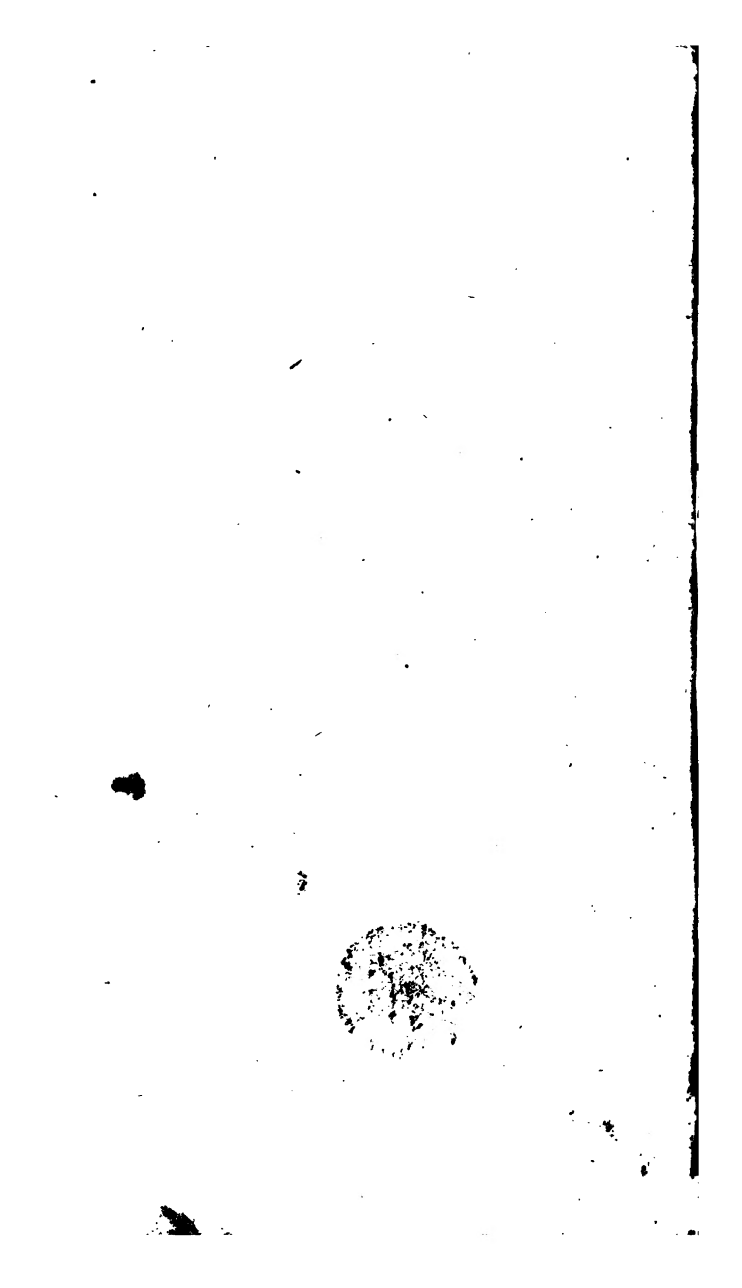




E VI

840.8

h95c



NOUVEAU
THEATRE
ITALIEN.
TOME SIXIÈME.

N. Th. It. Tome VI.

TOME SIXIÈME.

LE NAUFRAGE.

LE TOUR DE CARNAVAL.

LA CAPRICIEUSE.

LE TEMPLE DE LA VÉRITÉ.

L'AMOUR PRÉCEPTEUR.

ARCAGAMBIS.

Musique.

LE NOUVEAU THEATRE ITALIEN

O U RECUEIL GENERAL DES COMÉDIES

Représentées par les COMÉDIENS
ITALIENS Ordinaires du Roi.

Augmenté des Pièces nouvelles, des Argumens de
plusieurs autres qui n'ont point été imprimées, &
d'un Catalogue de toutes les Comédies représentées
depuis le rétablissement des Comédiens Italiens.

NOUVELLE ÉDITION.

*Corrigée & augmentée, & à laquelle on a joint les Aïrs
des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume.*

TOME SIXIÈME.



A PARIS;

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques;
à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

Mallinger



— 100 —

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE
NAUFRAGE,
COMEDIE
en cinq Actes.

Par M^{lle} RICCOBONI.

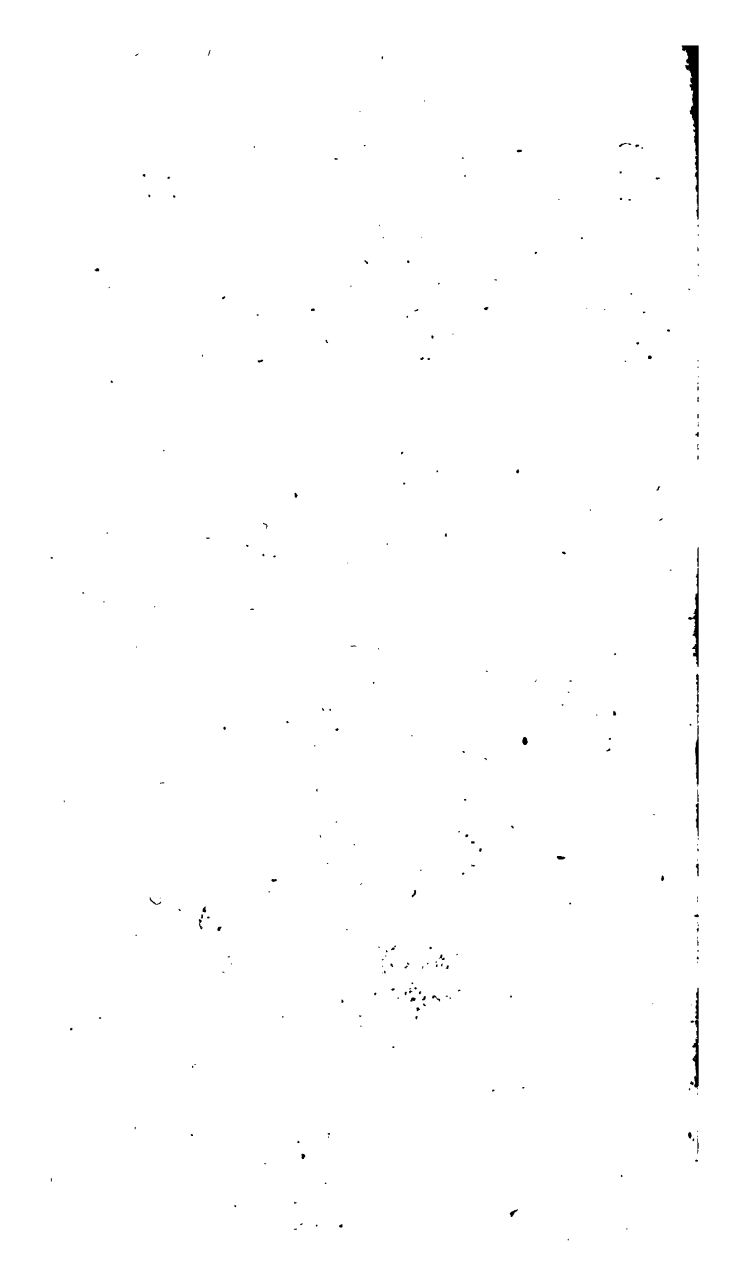
REPRESENTÉE POUR LA
*premiere fois sur le Théâtre de l'Hôtel
de Bourgogne, par les Comédiens Ita-
liens ordinaires du Roy, le 14. Fé-
vrier 1726.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, rue saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.





A. S. A. S.
M A D A M E
LA DUCHESSE.



A D A M E ,

*J'ose esperer que V O T R E A L T E S S E
S E R E N I S S I M E n e d é s a p p r o u v e r a p a s l a
l i b e r t é q u e j e p r e n d s d e l u i o f f r i r c e t O u -
v r a g e ; c ' e s t u n h o m m a g e q u e j e d o i s a u x
b o n t e z d o n t e l l e m ' h o n o r e , & s i l ' o s -
f r a n d e n ' e s t p a s d i g n e p a r e l l e m e m e d e
l ' a t t e n t i o n d e V O T R E A L T E S S E S E -
R E N I S S I M E , j e l a s u p p l i e d e l a r e c e v o i r
a u m o i n s , c o m m e u n e p r e u v e d u d é -
v o u é m e n t i n f i n i , & d u t r è s - p r o f o n d r e s -
p e c t , a v e c l e q u e l j e s u i s ,*

M A D A M E , D E V . A . S .

La très-humble , très-obéissante ,
& très-soumise Servante,

H E L E N E B A L L E T T I R I C C O B O N I
F L A M I N I A .

A ij

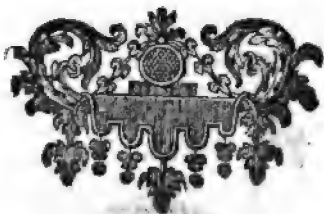


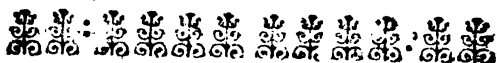
A U L E C T E U R.

MOn dessein n'est pas de donner une Préface, & encore moins d'entrer dans l'examen de l'origine de la Comédie, & des regles qui la constituent. Je ne veux que me justifier auprès du Public, qui selon toutes les apparences, sera surpris de voir une Pièce Françoisé de ma façon ; je suis étrangère, & par conséquent peu instruite de ces traits fins & délicats, qui font un des principaux agrémens de la Langue que je fais parler à mes Personnages. Mais il faut l'avouer, toutes mes réflexions ont été moins fortes, que l'envie de me rendre agréable à une Nation, dont il est glorieux de mériter le suffrage. Charmée depuis long-tems du *Mercator* de Plaute, j'ai cru que l'on me sçauroit quelque gré de travailler sur un sujet très-propre pour notre Théâtre, & qui d'ailleurs a les graces de la nouveauté ; car je ne sçache personne qui se soit avisé de le traiter. Le *Rudens* du même Poëte m'a fourni les Episodes ; & je me suis flattée que l'on ne me feroit pas un crime d'avoir imité un ancien Auteur. Lui-même souvent a copié les Grecs. son exemple a été suivi par Terence, & tous ont eu la bonne foi de ne le pas laisser ignorer à la posterité. Malgré cet aveu, la plupart de leurs Pièces ont été reçues des Romains avec les plus grands applaudissemens. Rien de plus beau que celles de Molière ; cependant on y reconnoît, & des sujets, & des traits puisés dans les Ecrits de ces Anciens. Pourquoi donc aurois-je dû être plus scrupuleuse que tant de grands Hommes ? je connois mes forces & com-

AU LECTEUR.

bien de faux pas n'aurois-je pas fait sans de pareils guides , dont pourtant je me suis écartée sur le Chapitre des mœurs & des usages ; les nôtres ne ressembtent point du tout à ceux des Grecs & des Latins , & il m'a paru que je ne devois pas les conserver , autrement je n'aurois pu espérer un accueil favorable , que de la part des Sçavans de profession , ou des personnes , qui par un goût excellent , & par un heureux naturel se portent aux choses mêmes qui ne leur sont pas connues. L'*Andrienne* est aujourd'hui peu suivie , quoiqu'elle soit la plus parfaite des Comédies de *Terence* , & cela , parce que les mœurs anciennes ignorées d'ordinaire , ne frappent & n'intéressent aucunement : on les a rapprochées de notre tems dans une Tragédie nouvelle , dont le sujet est peu différent de l'*Andrienne* , & cette Piece a été reçûë très-favorablement , il ne me reste maintenant qu'à supplier le Public de lire cette Comédie avec la même indulgence qu'il l'a vûë représenter.





ACTEURS.

HORACE, Pere de Lelio.

LELIO.

ARLEQUIN

TRIVELIN.

FABRICE, Pere de Cinthio.

CINTHIO.

SILVIA, Amante de Lelio.

SPINETTE, Suivante de Silvia.

FLAMINIA, Femme de Fabrice
en secondes nœces.

ROSETTE, Suivante de Flaminia.

MR DE LA BOUSSOLE, Capi-
taine de Vaisseau.

Un CUISINIER.

Differens Personnages muets.

*La Scene est au Fort Royal
de la Martinique.*



LE NAUFRAGE,

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente la Mer dans le fond, & des Rochers, & des Maisons de chaque côté.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul.*



MISERICORDE ! quelle tempête effroyable ! je me meurs ! je n'en puis plus ! je n'ai jamais rien vû de pareil. Le vent a enlevé toutes les tuiles de la maison ; il n'y a plus de carreaux aux fenêtres, toutes les portes sont en pièces, & on est à l'air dans les maisons comme dans les ruës. Le tonnerre est tombé dans notre cave, & a bû notre vin jusqu'à la dernière

A iij

8 LE NAUFRAGE,
gouté; la mer est dans une colere terrible, il semble qu'elle veuille tout engloutir. Ah! quelle épouvantable vague!
ah! Povereto mi!

Il regarde toujours du côté de la Mer, faisant des postures d'effroi.

S C E N E I I.

LELIO, TRIVELIN, ARLEQUIN,

LELIO.

TRivelin, je ne puis trouver de repos; cet orage m'inquiete; ma chere Silvia doit arriver ici par le Vaisseau qu'on attend, elle est actuellement en chemin, & sans doute elle essuye cette tempête. Vous périrez peut-être, ma chere Silvia, pour suivre mes conseils, & l'amour que vous avez pour moi. Que deviendrois-tu, infortuné Lelio, si tu perdois ainsi toute ton esperance? tu ne survivrois pas à la perte de Silvia.

TRIVELIN.

Ah! doucement, Monsieur, je vous prie, vous croyez d'abord tout perdu, un Vaisseau ne périt pas toujours dans la tempête, & Monsieur Horace votre Péro n'auroit pas amassé tant de richesses, si chaque orage lui avoit coûté un vaisseau;

COMEDIE.

9

peut-être, Mademoiselle Silvia, n'est-elle pas encore partie.

LELIO.

Toutes tes raisons ne peuvent calmer mes allarmes ; je sçai sûrement qu'elle s'est embarquée sur le vaisseau de Monsieur de la Boussole, il doit être prêt d'arriver ici, & mon imagination & mes craintes ne pourront cesser que je n'en apprenne des nouvelles. Mais que fais-tu là Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur, je suis mort de peur ! je vois des pauvres Diables à la nage, ils vont se noyer, car ils n'en peuvent plus de fatigue, & ils ne trouveront pas là un verre d'eau des Barbades pour se remettre le cœur.

LELIO.

Ah ! je suis perdu, c'est un vaisseau qui vient de se briser, Silvia y étoit sans doute.

TRIVELIN.

Où vois-tu cela ?

ARLEQUIN.

Là bas, là-bas, voyez, ils se noyeront tous.

LELIO.

Allons les secourir, Trivelin, s'il est possible.

10 LE NAUFRAGE.

TRIVELIN.

Je vous suis. La peste comme vous courez, je ne sçaurois aller si vite.

S C E N E I I I.

ARLEQUIN *seul regardant la Mer.*

AH! que vois je! je ne me trompe point; oui, ce sont deux femmes seules dans un petit bateau, ouf! comme la mer les élève; ah! les voilà maintenant tout au fond! voilà le courant qui les emporte! ah, ah! bon, je les vois reparoître, elles ont évité un terrible rocher, le vent les amène au rivage, elles sont sauvées, si elles peuvent éviter cette vague: elle est épouvantable, j'en ai jamais vû de pareille, je crois qu'elle va venir jusques ici.

Il se sauve en courant au devant du Théâtre, & puis se rapproche.

Ah! je commence à respirer, j'en vois une qui s'est jetté hors du petit bateau, elle aura les jambes un peu mouillées, mais c'en est rien; la voilà sauvée, & l'autre, le flot l'a jettée aussi hors de la nacelle, mais elle est bien plus loin.... la peur la fait tomber..... elle se relève..... la voilà qui marche.... bon elles sont hors

COMEDIE.

11

de l'eau ... mais elles s'égareront. en
voilà une qui prend un mauvais chemin.

SCENE I.V.

HORACE *dans la maison*, ARLEQUIN

SILVIA *entre avant qu'Arlequin sorte.*

HORACE.

ARlequin, Arlequin !

ARLEQUIN.

Monfieur.

HORACE.

Comment tu t'amuse à te promener
pendant que le vent brise tout dans la
maison ?

ARLEQUIN.

Un moment, Monfieur.

HORACE.

Viens vite, ou je t'irai chercher.

ARLEQUIN.

Ne vous en donnez pas la peine. *A part.*
Puiffes-tu être au fond de la Mer, vieux
forcier, qui ne me laiffe pas le tems de fe-
courir ces deux pauvres femmes.

SILVIA.

Où fuis-je ? me voici échapée au nau-
frage, feule, & dans un pays que je ne
connois point ! qui pourra me fecourir ?
j'ai perdu dans la mer mes bijoux, & mes

12 E E NAUFRAGE,

papiers ; je ne pourrai plus me faire con-
noître à mon oncle Lisimaque que j'allois
chercher ? que ferai-je ? si je pouvois du
moins retrouver cette pauvre Spinette ! sa
compagnie me consoleroit. Pour se bien
représenter les malheurs de la vie , ce n'est
pas assez d'en entendre parler , on ne les
connoît véritablement que quand on les
éprouve ; c'étoit donc là le bonheur que
je m'étois promis en quittant ma patrie ,
pour venir chercher celui qui devoit être
mon époux ? mon malheur a commencé
par son absence , la mort de ma mere l'a
augmenté , & mon naufrage le met à pré-
sent au comble. . . . Lelio, tu ne sçais pas
mon sort , ni l'état où je me trouve : ton
cœur en seroit touché , & ton amour te
porteroit à me secourir.

S C E N E V.

SILVIA , SPINETTE *sur le rocher.*

SPINETTE.

PAuvre Spinette, comment te tireras-tu
d'un si mauvais chemin ? ah ! je crains
à chaque pas de retomber dans la mer , il
n'y auroit plus de ressource pour moi : me
voilà pourtant presque à la fin. Je cherche
par tout des yeux ma chere Maîtresse ,
mais je ne la vois point : la vie me sera tou-

COMEDIE.

13

jours triste, si cette pauvre Demoiselle, à qui j'ai toujours été si attachée, est malheureusement périée. Je l'ai appelée cent fois, personne ne répond. Mademoiselle Silvia ! Mademoiselle Silvia !

SILVIA.

N'entends-je pas une voix qui m'appelle ?

SPINETTE.

Mademoiselle Silvia !

SILVIA.

Oui, je ne me trompe point, c'est la voix de Spinette.... Spinette ?

SPINETTE.

Ah ! ma chere Maîtresse !

SILVIA.

Spinette, Spinette !

SPINETTE.

Mademoiselle !

SILVIA *en l'embrassant.*

Ma chere ! je suis donc assez heureuse pour te retrouver.

SPINETTE.

Je pleure de joye.

SILVIA.

Tu vis donc, ma chere Spinette ?

SPINETTE.

Ma chere Maîtresse, vous seule vous êtes cause que je suis contente de vivre, puisque j'ai le bonheur de me retrouver

14. LE NAUFRAGE,

avec vous : à peine le puis-je croire ; embrassez-moi , embrassez-moi , je vous prie.

SILVIA.

Ton amitié, Spinette , adoucit la rigueur de mon sort , j'y suis sensible , & si mes malheurs finissent un jour , tu seras contente de ma reconnoissance.

SPINETTE.

Je connois il y a long-tems votre bon cœur , mais laissons cela : songeons à trouver une retraite ; car la peur , la fatigue , & le froid m'ont tellement abbatuë , que je respire à peine : j'ai besoin de bien des choses , & je vous crois dans la même nécessité.

SILVIA.

Oui : mais , où trouver cette retraite ? à qui la demanderons-nous ! sçavons-nous en quel pays nous sommes ! Lorsque la tempête nous a surpris , nous étions encore bien loin de la Martinique , & le vent nous a peut-être éloignez de l'endroit où nous devions aborder , on ne rencontre personne ici : je croirois être dans un désert , si je ne voyois des maisons.

SPINETTE.

Si l'orage s'est fait sentir sur la terre comme sur la mer , je ne doute pas que tout le monde ne soit caché ; encore si nous avions pû aborder avec l'esquif où

COMEDIE.

15

Monsieur de la Bouffole le Capitaine nous a fait descendre pour nous sauver ; & si nous avions sa cassette avec nous , nous possederions son or & le vôtre. Ce métal se fait entendre par-tout sans parler : nous en présenterions aux gens de ce pays-ci , & on nous recevrait sans doute.

SILVIA.

Helas ! je ne regrette pas tant mes bijoux que mes papiers : si une vague n'eût emporté le Capitaine dans l'instant qu'il descendoit dans l'esquif pour être avec nous , nous ne serions pas abandonnées ; il connoît peut-être ce pays-ci , il sçait quelle est ma naissance , il me conduiroit dans les bras de mon oncle Lisimaque , il rendroit témoignage pour moi , je trouverois mon cher Lelio.

SPINETTE.

Mademoiselle, dansquelqu'état qu'on se trouve , il ne faut jamais se désespérer , mais opposer un courage ferme aux persécutions du sort : le tems change à tout moment : nous nous croyons noyées ; il n'y a qu'un instant , & nous voilà sauvées : le Capitaine l'est peut être aussi , le vent l'aura poussé où nous avons échoué ; songeons au présent , nous avons besoin de repos ; dans la suite , suivant ce qui nous arrivera , nous prendrons le parti qui nous

16 LE NAUFRAGE,

conviendra le mieux. Je m'en vais frapper à cette porte : si l'on nous refuse, nous frapperons à une autre, & puis à une autre, jusqu'à ce qu'on nous reçoive. Les hommes ne sont pas nés dépourvus de pitié, nous en trouverons dans quelqu'un.

SILVIA.

Je n'ose. . . .

SPINETTE.

Pour moi, j'ai plus de confiance : la nécessité rend hardi, je veux suivre mon courage.

SILVIA.

Fais ce que tu veux, je m'abandonne à ta conduite. *Spinette frappe à la porte d'Horace.*

SCENE VI.

HORACE, SILVIA, SPINETTE.

HORACE *dans la maison.*

Qui est-ce qui frappe à l'heure qu'il est ? à *Arlequin qui est dans la maison.* Attends, attends, j'irai voir, aussi-bien faut-il que je sorte. *Il sort.* Qui sont ces femmes ? ce sont elles apparemment qui ont frappé : dans quel état les vois je ? qu'est-ce qu'elles veulent ? est-ce vous, mes Demoiselles, qui me demandez ? que souhaitez-vous ? d'où venez-vous ? car je m'aperçoi

COMÉDIE.

17

m'apperçois que vous êtes étrangères ?

SPINETTE avec joye à Silvia.

Ah , il parle François ! à *Horace*. Oui, Monsieur, nous sommes deux étrangères qui avons fait naufrage : nous avons tout perdu , il ne nous reste que la vie , nous espérons trouver un azile auprès de vous, ne nous rebutez point de grace , ne trompez point notre esperance.

HORACE.

Qui est-ce qui vous a adressées chez moi ? je n'y reçois point de femmes.

SILVIA.

Ah ! Monsieur, laissez-vous toucher ! voyez deux pauvres filles seules égarées, sans appui, dans un pays inconnu , où la tempête nous a jettées. J'embrasse vos genoux , * j'implore votre bonté ; que craignez-vous en recevant deux infortunées, que la mer n'a épargnées que pour les rendre plus malheureuses ? recevez-nous, je vous en conjure ; je vous promets une reconnoissance si parfaite, que vous n'aurez pas lieu de vous repentir de votre générosité.

SPINETTE en pleurant.

Oui, Monsieur, cela sera comme elle le dit.

* Elles se jettent à genoux , Horace les regarde avec un air tendre.

Le Naufrage.

B

18 LE NAUFRAGE,

H O R A C E à part.

Elles m'arrachent des larmes : je suis tout pénétré : elle est bien jolie celle-ci. *Haut.* Mademoiselle , je faisois d'abord quelque difficulté de vous recevoir chez moi , parce que je suis veuf , il n'y a point de femmes au logis , & la bienséance ne me permet pas de vous y donner une retraite , s'il n'y avoit que moi

S P I N E T T E.

Ah ! Monsieur , nous resterons si cachées , si cachées , que personne ne nous verra , & la médifance n'aura point de lieu.

S I L V I A.

Votre air respectable & votre âge nous garantissent de tous soupçons : daignez nous donner l'hospitalité : vous êtes sans doute né généreux , vous feriez grace à des hommes , pourquoi traiteriez-vous moins favorablement des femmes qui implorent votre secours , qui se jettent à vos pieds.

S P I N E T T E.

Il y auroit de la cruauté.

H O R A C E à part.

J'ai le cœur trop tendre , sa douceur & sa beauté me touchent si fort que je n'y résiste plus. *Haut.* Entrez chez moi , Mademoiselle , je vous offre toute mon assis-

tance , vous trouverez en moi , un ami ,
un protecteur , & un pere tout à la fois.
Entrez , vous dis-je , & rassurez-vous.
Holà Arlequin ?

SCENE VII.

ARLEQUIN & les *susdits*.

ARLEQUIN.

Monsieur , me voici.

HORACE.

Reçois ces Demoiselles , fais leur bon
feu , & donne leur tout ce qu'elles te
demanderont , elles n'ont qu'à choisir
dans la garde-robe de ma défunte , les ha-
bits qui leur conviendront le mieux ; cela
leur est aussi nécessaire que toute autre
chose.

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur , je n'y manquerai pas.
Je parie que ce sont là ces deux femmes
que j'ai vûes dans la nacelle , pour qui je
m'interessois tant , je suis ravi qu'elles
ayent abordé chez nous.

SILVIA.

Ah ! Monsieur , quel excès de bonté ?
comment vous en remercier ! mon res-
pect & mon attachement vous marqueront
mieux dans la suite ma reconnois-
sance.

B ij

20 LE NAUFRAGE,

SPINETTE

Monsieur, ma Maîtresse est une aimable Demoiselle, sage, vertueuse, je vous promets que vous serez charmé de son esprit & de son caractère.

HORACE.

Elle est donc votre Maîtresse ?

SPINETTE.

Oui, Monsieur, & je suis sa femme de chambre, & votre très humble servante.

HORACE.

Entrez l'une & l'autre, allez vous reposer. Arlequin, suis-les, & fais ce que je t'ai ordonné.

ARLEQUIN.

Vous serez obéi : je suis ma foi charmé que des femmes viennent loger chez nous, nous passerons la vie un peu plus gayement : quand on voit un cotillon voltiger dans une chambre, cela réjouit l'imagination.

S C È N E V I I I.

HORACE *seul.*

IL est étonnant comme les songes quelquefois nous instruisent, & nous avertissent de ce qui doit nous arriver, nous ne nous en appercevons qu'après l'événement, parce qu'en dit toujours, oh !

il ne faut pas ajouter foi aux songes; cependant je ne puis m'empêcher de faire attention à celui que j'ai eu : je rêvois, il y a deux jours qu'ils étoit élevé un grand orage, & que pendant la fureur du vent, deux colombes égarées & effrayées, après avoir volé long tems autour de moi, étoient venues tomber à mes pieds, je les pris dans mes bras, il y en avoit une qui me plaisoit plus que l'autre : je les portai chez moi, & celle que je chérissais le plus me fit des petits, dont je fus si charmé, si charmé.... Et je me suis réveillé dans cette joye. Nous venons d'avoir une tempête, les deux colombes sont assurément cette Demoiselle avec sa femme de chambre. Oui.... mais, les petits ! ne seroit-ce pas que j'épouserois cette aimable fille ! & que j'aurois encore des enfans ? Cela seroit bien plaisant. En effet, je me sens une certaine émotion dans le cœur, qui ne m'est pas ordinaire. Je frissonne, je suis agité, tout cela veut dire quelque chose.... eh, eh, eh, ne deviendrois-je pas amoureux ? pourquoi non ? le feu prend plus aisément à un bois sec qu'à un bois vert ; tout bien considéré, je sens que j'aime, & je n'en suis pas fâché ; je n'ai jamais eu de vrai plaisir qu'en aimant, & je suis trop heureux sur mon

22 LE NAUFRAGE,
retour de reprendre la route que je tenois autrefois, & de pouvoir goûter encore les mêmes plaisirs que je croyois si loin de moi; mais voici mon ami Fabrice.

S C E N E I I.

FABRICE, HORACE, *un* VALET.

FABRICE *au Valet.*

Allez à ma maison de campagne, à dire à mon épouse qu'elle ne m'attende point, & que je ne puis l'aller trouver, comme je lui avois promis, il m'est survenu des affaires, & je ne pourrai pas-y aller si-tôt: allez, & n'oubliez rien de ce que je vous ai dit. *Le Laquais s'en va.*

H O R A C E.

Eh! bon jour, mon cher ami Fabrice!

F A B R I C E.

Bon jour, Horace, bon jour, comment vous va?

H O R A C E.

Mal, mon cher ami, mal.

F A B R I C E.

Comment mal? j'en suis fâché, pourquoi sortez-vous? qu'avez-vous?

H O R A C E.

Je vous le dirai, si vous avez le loisir de m'écouter, & si vous voulez bien me consoler.

COMEDIE.

23

FABRICE.

Parlez, je n'ai jamais d'affaires, lorsqu'il s'agit de faire plaisir à un ami.

HORACE.

Ce que vous me dites là je le connois depuis long-tems par experience; vous êtes le meilleur ami du monde : çà regardez-moi bien : quel âge me donnez-vous?

FABRICE.

Mais nous ne sommes jeunes ni l'un ni l'autre, il y a bien des années que nous nous connoissons : je vous crois vieux, très-vieux.

HORACE.

Vous croyez mal, mon cher Fabrice, je suis jeune, je ne suis qu'un enfant.

FABRICE.

Vous êtes fou, je pense ; voyez le bel enfant !

HORACE.

Je vous dis pourtant vrai ; bien plus, je vau^x deux fois ce que j'ai valu, je me sens fort & vigoureux, & je pourrois défier les plus résolus ; ils n'auroient peut-être d'autre avantage sur moi que celui de courir plus fort.

FABRICE.

Je suis vraiment charmé de ce que vous me dites, & je vous en fais mon compliment ; pour moi je ne puis pas dire la même

24 LE NAUFRAGE,

me chose. Mais vous avez changé de propos : vous me disiez tout à l'heure que vous étiez malade , & vous me dites à présent que vous êtes fort & vigoureux ; comment cela s'accorde-t'il ?

H O R A C E.

Voulez-vous que je m'explique ? mais ne riez pas au moins.

F A B R I C E.

Je ne sçai point rire du mal d'autrui.

H O R A C E.

Vous le dirai-je ?

F A B R I C E.

Pourqu i non ?

H O R A C E.

J'aime , mon ami , j'aime.

F A B R I C E.

Vous vous moquez ? un amoureux d' cheveux gris ! bon , cela seroit beau.

H O R A C E.

Que mes cheveux soient gris , ou non , je vous dis que j'aime tout de bon une jeune fille de dix-huit à vingt ans , fraîche comme une rose , blanche comme un lys , bien faite , charmante , elle parle avec une douceur qui va au cœur , les graces badinent & voltigent autour d'elle , je n'ai jamais rien vû de si joli ; enfin je l'aime , j'en suis épris , j'en deviendrai fou.

H O R A C E.

FABRICE.

Ma foi , je crois l'affaire bien avancée ; les transports que vous me faites paroître , en me parlant de cette jeune personne , me font croire que vous aimez effectivement. Comment , à votre âge , à quoi pensez-vous ?

HORACE.

A en faire ma femme.

FABRICE.

Bon , la voilà bien lotie : mais qui est-elle ?

HORACE.

J'en en sçai encore rien : je sçai seulement qu'elle a fait naufrage , elle est venue , avec sa femme de chambre qui s'est aussi sauvée , frapper à ma porte , & me demander un azile , je l'ai vûë , je l'ai trouvée charmante , j'en suis devenu subitement amoureux , je l'ai reçûë chez moi , je ne me suis point arrêté avec elle , parce que j'ai quelque affaire en Ville , & que j'ai voulu la laisser en liberté , vous êtes survenu , je vous ai conté mon aventure , avez-vous quelques reproches à me faire ?

FABRICE.

Non : je vous louë même de l'avoir accueillie ; mais je trouve que vous voulez

Le Naufrage.

C

26 LE NAUFRAGE.

lui faire payer bien cher le service que vous lui avez rendu.

H O R A C E.

Pourquoi pensez-vous ainsi ? me trouvez-vous si peu aimable ? ma figure rebute-t'elle si fort ? on m'a aimé autrefois ; mes yeux ont encore de la vivacité, ma bouche n'est pas absolument dépourvue de grâces, croyez-vous que j'aie oublié les discours tendres, touchans, persuasifs ?

F A B R I C E à part.

Il me fait mourir de rire ! *hant*. Vous croyez être ce que vous étiez ; & vous ne songez pas que le tems détruit tout.

H O R A C E.

Le tems m'a épargné moi ; il me reste encore du feu, enterré sous les cendres, si vous voulez, mais c'est le plus durable ; mon amour fera que je serai aimé.

F A B R I C E.

Je le souhaite, mon cher Horace, plus que je ne l'espère : adieu je vous laisse, si vous n'avez plus rien à me dire.

H O R A C E.

Non, pour le présent, allez vacquer à vos affaires, j'en vais faire de même.... *seul*. Mais non, j'aime mieux rentrer au logis ; comme je ne suis pas absolument pressé, je veux auparavant revoir ma belle étrangère, les momens me sont pré-

COMEDIE.

27

cieux, j'en pouvois perdre autrefois, mais aujourd'hui il faut que je me dépêche : mes cheveux sont-ils assez bien arrangez ? Ah ! je veux me remettre sur le pied d'avoir toujours un peigne & un miroir dans ma poche.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

M. DE LA BOUSSOLE, TRIVELIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

SI quelqu'un se trouve embarrassé de ses richesses, & qu'il veuille s'en défaire, il n'a qu'à les mettre sur un vaisseau, & les recommander aux vents; il aura bien du malheur si dans peu il n'en est délivré; je mérite bien ce qui m'arrive aujourd'hui, je connoissois les dangers que l'on court sur la mer, mais hélas ! peu content de ce que j'avois amassé, toujours avide, toujours insatiable, au lieu de goû-

C ij

ter les douceurs d'une fortune médiocre, mais tranquille; j'ai entrepris un nouveau voyage, j'ai perdu tous mes biens, que je croyois pourtant sauver dans l'esquif où j'avois fait descendre Mademoiselle Silvia & Spinette, & sans vous je serois péri moi-même, car les forces commençoient à m'abandonner, & je ne pouvois plus nager.

TRIVELIN,

Je suis ravi, M. de la Boussole, de m'être trouvé là si à propos pour vous tirer du danger. Qui m'auroit dit à Paris, lorsque j'y étois avec Monsieur Lelio mon maître, & que j'ai eu l'honneur de vous connoître, que je vous sauverois la vie à la Martinique? j'aurois voulu pouvoir de même sauver Mademoiselle Silvia & Spinette! hélas! que seront-elles devenues! mon Maître en sera bien affligé, & je le suis aussi pour lui; pour moi, pour Mademoiselle Silvia, & pour cette pauvre Spinette.

M. DE LA BOUSSOLE,

Admirez la fatalité: Mademoiselle Silvia après la mort de sa mère, se trouvant seule, & ayant toujours l'amour de son Maître dans le cœur, me confie sa passion; me fait voir les lettres de Monsieur Lelio, qui la pressoit de venir à la Martinique;

moi qui l'ai vûe naître, & qui ai été de tout tems ami de sa famille, connoissant M. Lelio pour un honnête homme, je l'exhorte à partir, je l'encourage, je m'offre à la conduire ici & j'entreprends avec elle le voyage de la Martinique que je n'avois jamais fait. J'ai quelques amis dans ce pays-ci, avec le secours desquels j'espérois trouver ce Lisimaque; elle suit mon conseil, prend tout ce qu'elle a pour se faire connoître à son oncle, nous nous embarquons, notre navigation est d'abord assez heureuse, puis, lorsque nous touchons, pour ainsi dire, au port, nous faisons naufrage; ah! je me reprocherai toute ma vie de lui avoir conseillé de partir!

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ne sçai comment annoncer cette nouvelle à mon Maître, je connois la violence de sa passion, il mourra de douleur, il n'en faut point douter.

M. DE LA BOUSSE.

Enfin, me voilà sauvé; quelque chagrin qui me reste, il faut espérer que le tems le dissipera, je suis fait à la fatigue, je trouverai des ressources pour rétablir ma fortune: laisse-moi aller chercher une Auberge; je suis si fatigué, que j'ai besoin de repos; adieu. *Il sort.*

30 LE NAUFRAGE,

TRIVELIN.

Serviteur, Monsieur de la Bouffole. Oh ça Trivelin seras-tu porteur de cette fâcheuse nouvelle à ton Maître ? ma foi non ; mais s'il l'apprend d'ailleurs, tu ne te trouveras pas près de lui pour le consoler ; de l'humeur dont je le connois, il prendra peut-être quelque résolution violente, & tu seras bien fâché de n'avoir pas été auprès de lui pour l'en détourner : voici ce que je ferai, j'irai d'abord voir s'il est au logis, s'il n'y est pas, je le chercherai ailleurs, je le suivrai par tout sans lui dire ce que je sçai, & je verrai ce qui en arrivera ; ma pensée est bonne, demandons s'il est au logis. *Il frappe.*

SCENE II.

SPINETTE, TRIVELIN,

SPINETTE.

Qui va là ?

TRIVELIN.

Que vois-je, me trompai-je ! n'es-tu point Spinette ?

SPINETTE.

Je me remets ta physionomie, tu es Trivelin ; que fait Monsieur Lelio ? où est-il ?

COMÉDIE:

32

TRIVELIN.

Que j'ai de joye de te revoir ! Mademoiselle Silvia est-elle aussi échappée du naufrage ? répond-moi vite.

SPINETTE.

Oui, & nous sommes toutes deux ici, comme tu vois chez Monsieur Horace, qui est, je pense, le meilleur cœur d'homme qui soit au monde, & qui mérite le plus d'être heureux : il nous a reçues avec une amitié, une tendresse infinie, comme si ma Maîtresse étoit sa fille ; il lui a promis toute son assistance, l'a assurée qu'il la tireroit de l'état fâcheux où elle se trouve, il fait de son mieux pour la consoler ; un amant n'auroit pas plus d'empressement pour sa Maîtresse ; mais la pauvre Demoiselle ne sçauroit revenir de son effroi. Ce qui l'afflige sur-tout, c'est qu'elle désespere de trouver son oncle Lisimaque, ayant perdu dans la mer les papiers & les bijoux de sa famille, & qui pis est, nous croyons le Capitaine noyé, lui qui pourroit nous secourir ; ainsi tu vois qu'il ne nous reste aucune ressource pour nos desseins, & je ne puis t'exprimer jusqu'où va son affliction.

TRIVELIN.

Consolez-vous, le Capitaine n'est point mort ; pour ce qui est perdu, il faut avoir

C iij

32 **LE NAUFRAGE,**
patience, trop heureuses de n'avoir pas
perdu la vie ! mais dis-moi, n'a-t-elle point
parlé à Monsieur Horace de mon Maître ?

SPINETTE.

Non, parce qu'elle a craint de se faire
tort dans l'esprit de Monsieur Horace, en
s'informant d'un jeune homme ; elle lui a
parlé seulement de son oncle Lisimaque,
que Monsieur Horace ne connoît pas.

TRIVELIN.

Fort bien : Mademoiselle Silvia a pensé
très-sagement, d'autant plus que vous ne
sçavez pas que ce Monsieur Horace est
le pere de Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Le pere de Monsieur Lelio ! ah ! quelle
joye ! je m'en vais vîte porter cette nou-
velle à ma Maîtresse.

TRIVELIN.

Attends, il faut aller doucement : tu
m'as tant parlé de l'amitié de Monsieur
Horace pour Mademoiselle Silvia, que
cette amitié me devient suspecte, je con-
nois ce vieux barbon ; tu diras donc à Ma-
demoiselle Silvia que tu m'as vû, que je
t'ai assurée que j'avertirai mon Maître de
son arrivée, & qu'elle se garde bien de
laisser entrevoir son amour au Vieillard,
de peur d'accident.

SPINETTE.

Je t'ai toujours connu homme d'esprit
& tu n'a pas changé de caractère pour
avoir changé de pays.

TRIVELIN.

Maïs penfes-tu auffi favorablement de
mon cœur ? & ne crois-tu point qu'il est
changé ?

SPINETTE.

Non vraiment je ne le crois pas , & j'en
ferois bien fâchée ; car je t'aime toujours
auffi moi , & il m'en a pensé coûter la
vie pour te venir trouver.

TRIVELIN.

Friponne ! comme tu ſçais réveiller mon
amour ! çà dis-moi quelque choſe de plus
tendre , donne-moi quelque petite mar-
que de ton amitié ; & puis laiſſe-moi aller
che rcher ton Maître. *Il veut l'embraffer.*

SPINETTE.

Doucement , je veux ſçavoir aupara-
vant , ſi tu m'as toujours été fidele.

TRIVELIN.

Toujours dans l'intention , & ſi par-ci ,
par-là j'ai conté fleurette à quelqu'une ,
c'étoit en penſant à toi & pour m'entre-
tenir dans mon amour : adieu je pars.

SPINETTE.

Va , va , je vois bien que tu n'es qu'un
volage.

TRIVELIN.

Point du tout : mais ne m'amuses plus ; laisse-moi aller chercher mon Maître ; il est de conséquence qu'il soit averti au plutôt de cette aventure , & je suis moi-même dans l'impatience de la lui apprendre.

SPINETTE.

Va donc vite , & moi j'irai aussi de mon côté avertir ma Maîtresse. [*elle revient*] Mais en songeant aux autres , ne va pas au moins oublier notre amour.

TRIVELIN.

Ne crains rien , ma chère Spinette. (*seul*) Or sus Trivelin , où chercheras-tu ton Maître ? Il faut le trouver tout à l'heure... quelle joye n'aura-t-il pas ? que tu es heureux Trivelin de pouvoir , par cette bonne nouvelle , te rendre agréable à ton Maître ! les caresses , les présens vont pleuvoir sur toi... je vois bien qu'il me faudra courir toute la Ville ; car où le chercher ? Irai-je de ce côté-ci... Non , car il est allé par-là quand il m'a quitté... oui , mais il ne sera pas resté en place pour m'attendre. Je vais m'essouffler à force de courir , j'en perdrai la respiration , j'en meurs de peur , & la peur m'en a déjà ôté la moitié , je n'y puis plus résister , le trouble s'empa-

COMEDIE.

39

re de mon esprit , je ne sçai où aller , sera-
ce par ici... Non.... j'irai plutôt par - là.

SCENE III.

LELIO , TRIVELIN.

LELIO.

Où cours-tu si vite.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur , c'est vous ; que je suis
ravi de vous voir ! J'ai une grande nou-
velle à vous apprendre. Ah ! je n'en puis
plus , je suffoque.... je tombe.... soutenez-
moi ...

LELIO.

Reprends tes sens , conte-moi tout ;
quelle est cette bonne nouvelle ? je suis
dans l'impatience.....

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia , Spinette , le Ca-
pitaine.

LELIO.

Ma chere Silvia , Spinette , eh bien ?

TRIVELIN.

Eh bien je ne puis achever , la voix
me manque.

Ah ! tu me fais mourir , acheve , que font-elles devenues ?

TRIVELIN.

Elles se sont sauvées du naufrage ! elles se portent bien.... Mademoiselle Silvia....

LELIO.

Quoi ? ma chère Silvia n'est donc point morte ? cela est-il bien vrai ? ne me trompes-tu point ? Ah ! ma chère Silvia, je vous reverrai donc ? vous serez à moi ? ah ! Trivelin que ne te dois-je point ? *Il embrasse Trivelin avec transport.*

TRIVELIN.

Vivat , vivat, je vous l'avois bien dit ce matin , qu'il ne faut pas se desesperer tout d'un coup , & qu'il faut attendre qu'on sçache bien les choses avant que de s'affliger.

LELIO.

Trivelin , mets le comble à ma joye. Conduis-moi vite où elle est , afin que par ma présence elle soit assurée que ses maux sont finis ; où est-elle ?

TRIVELIN.

Chez nous.

LELIO.

Chez nous. *Il court, Trivelin l'arrête.*

TRIVELIN.

Attendez , moderez-votre impatience, & gardez - vous de laisser paroître vos transports ; votre pere pourroit se douter de vos amours , & que sçavez-vous s'il y consentiroit ? Ces vieillards ne sont pas aisés à mener , l'interêt peut beaucoup sur eux , comme il ne la connoît point , il pourroit bien renverser vos projets dans la vûe de faire un mariage plus avantageux pour vous, attendez à vous déclarer, qu'elle ait trouvé son oncle, & qu'elle soit connue. D'ailleurs, Spinette m'a parlé de l'amitié avec laquelle votre pere traite Mademoiselle Silvia. . . . Cela n'est point dans son caractère, & je n'en augure rien de bon.

LELIO.

Trivelin , tu m'embarrasses beaucoup ; seroit-il possible que mon pere. . . . Mais comment se trouvent-elles chez nous ?

TRIVELIN.

Je vous le dirois , si je ne voyois pas votre pere qui vient à nous ; attendez-le, & voyez ce qu'il vous dira. *Il se retire.*

SCENE IV.

HORACE, LELIO.

HORACE *à part.*

JE sors à grand regret de chez moi, la conversation de Mademoiselle Silvia est la seule chose qui m'amuse, & qui m'occupe présentement, & ce n'est que par bienéance, & pour ne lui être pas importun, que je la quitte. . . . ah, ah, voici mon fils ! que faites - vous là tout seul mon fils ? vous me paroissez tout pensif.

LELIO.

Rien mon pere : je vous ai vû réver aussi, par respect je ne vous ai rien dit, j'attendois pour vous saluer. . . .

HORACE.

Tu es bon fils, sage, respectueux, je t'ai toujours connu tel, & je t'ai même toujours aimé, à cause de la douceur de ton caractère; c'est une grande consolation pour un pere de se voir un fils si bien né. (*Il l'embrasse*) Mais où allois-tu ?

LELIO.

J'allois au logis pour avoir le plaisir de vous voir, & je me reprochois d'être sorti ce matin sans vous avoir souhaité le bon jour.

COMEDIE.

19

HORACE.

Je suis charmé de ton attention ; mais
n'y venois-tu que pour cela ?

LELIO.

J'avoue que j'avois aussi une petite cu-
riosité de sçavoir s'il est vrai que vous
avez retiré ce matin deux Demoiselles
qui se sont sauvées du naufrage.

HORACE *à part.*

Ah ! je m'en doutois ! si je lui laissois
voir cette jeune fille , je n'y trouverois
pas mon compte. *à Lelio* Il est vrai , mais
je ne les garderai pas long-tems.

LELIO.

Et pourquoi mon père ? vous repenti-
riez-vous d'une bonne action ? vous vous
dementiriez vous même.

HORACE.

Ce n'est point cela ; c'est que nos jeunes
gens seront bien étourdis , quand ils sçau-
ront que j'ai une jolie fille chez moi , ils
ne manqueront pas de faire leurs efforts
pour la voir , ils l'examineront depuis les
pieds jusqu'à la tête , la suivront tant qu'ils
pourront , lui feront des reverences , le
petit coup d'œil ensuite , le soupir en pas-
sant , ils s'approcheront de toi , de moi ,
s'introduiront dans la maison , les dînez ,

40 LE NAUFRAGE ;

& les foupez marcheront , la petite chanson s'en mêlera , les politesses , les doux propos , les parties de plaisir : *il faut promener Mademoiselle par ci , la promener par là : on ne parlera que d'Horace , de la Demoiselle qui est chez lui : elle est bien aimable , il est bien heureux : je ne veux point de toutes ces tracasseries-là , je suis vieux , & je veux être tranquille chez moi.*

LELIO.

Vous n'avez point à craindre toutes ces poursuites : votre âge leur en imposera , & je ne vois pas qu'elles puissent être mieux qu'avec vous.

HORACE.

Ah ! je sçai à qui les confier , & cela ne m'empêchera pas de veiller sur elles , & de leur donner tous les secours nécessaires , sans se mettre en bute aux caquets du quartier.

LELIO à part.

Malheureux Lelio que feras-tu ?
Mon pere , puisque vous êtes résolu de les mettre ailleurs , j'ose vous dire que je venois vous prier de la part d'une Dame de mes amies , vertueuse & riche , qui a sçû l'aventure de ces filles , de les lui confier pour en avoir soin ; elle aime toutes les personnes

COMEDIE. 41

personnes qui viennent de France, & se fait un plaisir de vivre avec elles, & puisque vous voulez vous en débarrasser, je vous conseille de les accorder à cette Dame.

HORACE.

C'est une Dame aussi chez qui je veux les mettre, respectable, & fort à son aise, elles y seront fort bien; de plus, elle est mariée, ce qui éloigne tous les mauvais discours.

LÉLIO.

Oh! la mienne est veuve, & cela les détruit tout-à-fait, & comme elle ne cherche qu'une compagnie, vous voyez bien que c'est justement ce qu'il faut à votre Demoiselle.

HORACE.

Je ne connois point votre Dame, & je ne veux point m'embarquer mal-à-propos.

LÉLIO.

Je la connois bien moi, & je vous réponds pour elle.

HORACE.

Je n'ai que faire de votre caution, & je veux me contenter là-dessus.

LÉLIO à part.

Ah! c'est quelque autre mouvement qui fait agir mon pere. à son pere. Daignez réfléchir.....

Le Naufrage

D

42 LE NAUFRAGE,

H O R A C E.

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur mon fils? vous commencez à m'ennuyer : depuis quand êtes-vous devenu si raisonneur? & où avez-vous appris à me répondre plus d'une fois? quel intérêt prenez-vous.....

L E L I O.

C'est que j'avois donné ma parole à cette Dame, & cela après les instances qu'elle m'en a faites.

H O R A C E.

Et pourquoi engagez-vous votre parole pour une chose qui dépend de moi?

L E L I O.

J'ai crû que l'amitié d'un pere ne me refuseroit pas une chose si indifferente.

H O R A C E.

L'amitié d'un pere cesse, lorsqu'un fils en abuse.

L E L I O.

Cependant j'ai donné ma parole, & vous devez y avoir égard.

H O R A C E.

Mais je ne le veux pas moi, & cela vous doit suffire.

L E L I O.

Non, mon pere. *Cynthia arrive derriere le Théâtre.*

COMÉDIE.

43

HORACE.

Retirez - vous, & ne m'échauffez pas davantage.

LELIO.

Votre dureté me désespere ; je suis engagé d'honneur, & je ferai tous mes efforts pour ne pas en avoir le démenti.

HORACE.

Je vous deshériterai moi, si vous vous obstinez davantage.

LELIO.

J'y perdrai la vie plutôt que de ceder.

HORACE.

Ah, ah ! vous le prenez sur ce ton là ; oh bien ! je vous ordonne dès - à - présent de sortir d'ici, & de ne plus paroître devant moi, que je ne vous rappelle.

SCENE V.

CINTHIO, LELIO, HORACE.

CINTHIO.

Q U'est-ce que c'est, Lelio ? je vois ton Pere en colere contre toi, à quoi penses-tu ?

LELIO.

Ah ! Cinthio, je suis perdu.

Dij

Je fermela porte pour vous empêcher d'entrer, je vous apprendrai à m'obéir, & à ne pas m'irriter par des discours impertinens. *A part.* Je cours vite trouver un endroit pour y mettre Mademoiselle Silvia, de peur que mon fils ne la voye. *Il sort.*

CINTHIO.

Qu'as-tu donc, mon ami, te voilà en querelle avec ton pere.

LELIO.

Ah ! Cinthio, je suis le plus malheureux des hommes, il n'en faut pas douter, mon pere est mon rival.

CINTHIO.

Comment donc ! à son âge, il s'avise de devenir amoureux, & de ta maîtresse encore ? comment cela ?

LELIO.

Tu vas le sçavoir : j'ai aimé une Demoiselle à Paris, pendant que j'y faisois mes études ; mon pere m'a rappelé : j'ai été contraint de partir, ma douleur étoit mortelle : ma Maîtresse pour soulager ma peine m'avoit fait esperer qu'elle viendroit à la Martinique auprès d'un oncle qu'elle a ici, qui pourroit faciliter notre hymen, la mort de sa mere lui en a laissé la

COMEDIE.

45

Liberté, elle est partie, elle a fait naufrage; mon pere l'a retirée chez lui; il en est devenu amoureux, Trivelin l'avoit soupçonné, j'en suis convaincu, il m'empêche de la voir, m'interdit sa maison, il ne veut pas la garder chez lui, & il prendra toutes les précautions, pour que je ne puisse découvrir où elle sera, je la perdrai pour toujours, je suis desespéré.

CINTHIO.

Comment desespéré! c'est trop tôt; attends, tu connois les amis de ton pere, fais-lui parler par celui en qui tu croiras qu'il a le plus de confiance; qu'il tâche de l'avoir chez lui, on s'interessera plutôt pour un jeune homme à qui il est permis d'aimer, que pour un vieillard qui se donne un ridicule en aimant.

LELIO.

Il ne la mettra jamais chez personne de ma connoissance; & si je perds Silvia, je ne sçai quel parti prendre.

CINTHIO.

Il faut user d'adresse ici, la femme de notre Gouverneur est parente de Flaminia ma belle-mere.

LELIO.

Eh bien?

46 LE NAUFRAGE,

CINTHIO.

Il faut faire en sorte qu'elle retire Mademoiselle Silvia ; si elle la demande à ton pere , il ne pourra pas la refuser , je t'introduirai dans la maison de la Dame , & tu verras ta Maîtresse tant que tu voudras.

LELIO.

Ah ! mon ami , tu me rends la vie , si tu peux venir à bout de ce dessein : va vite parler à cette Dame ; car il faut se dépêcher.

CINTHIO.

Je crois qu'elle est encore à la campagne.

LELIO.

Si nous laissons à mon pere le tems de la conduire ailleurs , il la cachera si bien , que j'en la verrai plus.

CINTHIO.

Eh bien ! pour l'en empêcher , tâchons d'escalader la maison par cette fenêtre , & enlevons ta Maîtresse.

LELIO.

Le remede est trop violent , & je ne veux pas irriter mon pere davantage ; vas plutôt parler à la Dame.

CINTHIO.

Allons, j'y vais, puisque tu n'approuves pas cet autre expedient. *Il sort.*

LELIO.

Va, ne perds point de tems. Mais ne vois-je pas mon pere qui revient sur ses pas : il est bien pressé de rentrer au logis, je meurs de jalousie ; cependant il est inutile que je reste ici, sa colere en me voyant ne feroit qu'augmenter, il vaut mieux que je m'éloigne pour attendre ce que fera mon ami.

SCENE VI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

MOn cher Fabrice, vous ne devez pas me refuser ce que je vous demande.

FABRICE.

Vous ne songez qu'à vous, & à ce qui vous fait plaisir ; mais vous ne pensez pas que Flaminia, ma très-respectable épouse, & dont l'humeur n'est pas aisée, ne voudra jamais souffrir une jeune fille dans ma maison.

48 LE NAUFRAGE,

H O R A C E.

Madame Flaminia est à la campagne, & avant qu'elle revienne, j'aurai trouvé une maison bien éloignée de nos quartiers, & peut-être même une petite maison de campagne, afin que mon fils ne puisse jamais la voir, par conséquent vous en serez débarrassé. Mon cher Fabrice, c'est dans l'occasion que l'on connoît les vrais amis; de quoi me serviroit-il d'être le vôtre, depuis si long-tems, si vous me manquiez au besoin ?

F A B R I C E.

Vous voulez m'engager à seconder vos foiblesses, plutôt qu'à vous rendre un véritable service.

H O R A C E.

Ne traitez point de foiblesse mon amour, & ma jalousie; quand vous verrez cette aimable fille, je suis sûr que vous approuverez tout ce que je fais pour elle. Ah ! si vous aviez vu cette bouche de corail, ces prunelles étincelantes, cette gorge.... cette taille mon cher Fabrice, je suis trop heureux de pouvoir passer le reste de mes jours dans une si aimable compagnie; oui elle sera ma femme, & je serai le plus content de tous les hommes.

F A B R I C E.

Voilà bien des traits d'une grande
- beauté,

COMEDIE.

49

beauté, mais je vois de grands défauts en vous, & je ne sçais pas comment elle écouterà vos propositions.

H O R A C E.

Je ne lui en ai fait encore aucune, & j'attends pour me déclarer que je l'aye gagnée par des bienfaits & des galanteries : par exemple, ce soir chez vous, puisqu'elle y sera, & que nous ne sommes point embarrassés de votre femme, je veux que nous nous réjouissions; presque tout votre domestique se trouve à la campagne avec Madame Flaminia, nous ordonnerons à Arlequin un bon souper avec d'excellent vin : j'ai encore bonne grace le verre à la main, je sçai lâcher le petit mot pour rire, la pointe, la fleurette, la chanson gaillarde : allez, je ne me tirerai pas mal d'affaire, & je réussirai.

F A B R I C E.

Soit, je profiterai de votre belle humeur.

H O R A C E.

Je m'en vais l'appeller avec sa femme de chambre, & vous les confier.... vous serez sage au moins.

F A B R I C E.

Bon, vous croyez que tout le monde vous ressemble.

Le Naufrage.

E

50 LE NAUFRAGE,

H O R A C E ouvre la porte. ~

Arlequin, dis à Mademoiselle Silvia & à Spinette , qu'elles prennent la peine de descendre. Que nous allons passer une soirée joyeuse ! je veux que nous bûvions jusqu'au jour.

F A B R I C E rit.

Ah, ah, ah !

S C E N E VII.

SILVIA , SPINETTE , ARLEQUIN

& les susdits.

S I L V I A.

M'Appellez-vous , Monsieur ?

H O R A C E.

Oui, ma belle enfant, & c'est pour vous procurer du plaisir ; il faut bien vous faire oublier les peines que vous avez souffertes pendant votre voyage : voici un de mes bons amis chez qui je vous prie de passer, en attendant que j'aille vous y trouver, nous souperons ensemble ; il est de bonne compagnie , & vous pouvez vous en fier à moi.

S I L V I A.

Et ne pourriez - vous pas l'avoir chez vous, puisqu'il est de vos amis ?

COMEDIE.

51

H O R A C E.

Non par des raisons que je ne puis vous dire présentement , je crois même que je vous laisserai chez lui quelque tems, vous ne ferez point mal ; croyez-moi , je ne vous perdrai pas de vûe , & vous ferez un jour contente de moi.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, je suis perdue ! & Lelio, comment le verrons nous.

SPINETTE *bas.*

Patience , Mademoiselle, nous verrons comment les choses tourneront.

F A B R I C E.

Entrez là , s'il vous plaît , Mademoiselle , c'est ma maison , & je vous en fais la Maîtresse.

S I L V I A.

J'obéis à Monsieur Horace , & vous remercie de vos bontez.

H O R A C E.

Qu'en dites-vous , Fabrice , n'est-elle pas bien aimable ?

F A B R I C E.

Je la trouve telle que vous me l'avez dépeinte.

H O R A C E.

Mais à propos , je ne pensois pas que M. Cinthio votre fils n'est pas à la campagne , cela me met dans l'embarras , je

E ij

52 LE NAUFRAGE,
n'ai peut-être pas moins à craindre de lui,
que de Lelio.

FABRICE.

S'il vous fait ombrage, il faut que vous
mettiez votre Maîtresse ailleurs, car je ne
puis pas chasser mon fils de chez moi.

HORACE.

J'en conviens : mais vous pourriez exi-
ger de lui qu'il allât à votre maison de
campagne tenir compagnie à Madame
Flaminia, sous prétexte que vous ne pou-
vez pas y aller, & par-là vous me don-
nerez le tems de chercher une maison où
Silvia puisse être en sûreté.

FABRICE.

Puisque vous m'avez engagé si avant,
je pousserai ma complaisance jusqu'au
bout ; mais je ne sçai où je pourrai trou-
ver mon fils ; car quand il est une fois sorti,
je ne le revois gueres de la journée.

HORACE.

Attendez, je sçai une maison de ma
connoissance, où il va souvent, nous l'y
trouverons peut-être, venez-y avec moi.

FABRICE.

Soit.

HORACE.

Songeons auparavant au souper : Arle-
quin !

SCÈNE VIII.

FABRICE, HORACE, ARLEQUIN

HORACE.

VOici vingt pistoles, je te charge de nous préparer un bon souper ; cherche nous quelque chose de bien friand, là....qui reveille l'appétit.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur , vous êtes en bonnes mains , quand il s'agit de la table , je suis le premier homme du monde pour songer à tout ce qu'il faut.

HORACE.

Allons , mon cher Fabrice , chercher votre fils.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN.

VOilà qui va le mieux du monde ! Je sçavois bien moi , que ces filles - là nous feroient vivre en joye ; on commence bien , quand on commence par manger. Songeons à présent à bien faire notre commission ; voici deux cens francs : hé bien ! cent francs de fromage.... fort bien .. cinquante francs de macarons , & puis... il me reste encore cinquante francs... j'en aurai pas assez , car il faut du gras , du maigre , du dessert , du vin en abondance....

54 LE NAUFRAGE,

oh dame il faut trop de choses, je n'aurai jamais assez d'argent : recomptons... cent francs de fromage, pour celui-là, il n'y a rien à rabattre ; cent francs... oui pour le fromage, je dis bien... & le reste !... il vaut mieux que j'aie consulter quelque brave cuisinier, il me dira mieux cela, & pour le gras... & pour le maigre... voici pourtant bien de l'argent ; si je pouvois ménager quelque chose pour moi, cela ne seroit pas si mal ; mon vieux Maître n'est pas trop généreux, & son fils n'aime que ce maraut de Trivelin, si bien que moi, pauvre Arlequin, misérable créature, je n'ai jamais de quoi boire bouteille, & je n'en trouve point à crédit. Voici comme je ferai : j'achèterai ce qu'il faut pour un bon souper en gras, j'achèterai le vin, le dessert ; & pour ce qui est du maigre, je tendrai mes filets, je puis faire une bonne pêche, & moyennant cela, je fournirai le poisson à mon Maître, & garderai l'argent pour moi : cela me paroît fort bien imaginé ? A l'exemple de notre vieillard qui regale Mademoiselle Silvia, je regalerai Spinette, de qui je souhaiterois fort gagner l'amitié ; sa figure me revient assez, & ne m'iroit pas mal ; bon ! suivons notre projet : allons jeter les filets... ah ! que je vas bien me réjouir avec Spinette !

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

FLAMINIA, ROSETTE.

FLAMINIA d'abord seule.

JE dois avoir pris le bon parti, puisque Monsieur mon mari ne peut venir à la campagne, de le venir trouver à la Ville; mais où es tu restée, Rosette? Ah! te voilà, tu marches bien lentement.

ROSETTE.

Ma foi, Madame, je ne suis pas si forte que vous, je ne puis marcher si vite. Quel caprice! de venir à pied de votre maison de campagne, comme si vous n'aviez pas votre carosse.

FLAMINIA.

Te voilà bien malade! ce n'est qu'une promenade.

ROSETTE.

Oui, pour vous; mais pour moi, c'est

E. iiij

56 LE NAUFRAGE,
un voyage très-long, & je n'en puis plus.

FLAMINIA.

Eh bien nous voilà arrivées, tu auras le tems de te reposer : va devant moi ouvrir les volets de mon appartement.

ROSETTE.

Attendez que je cherche la clef.... ah ! je crois que je l'ai perdue.

FLAMINIA.

Voyez l'étourdie !

ROSETTE.

Comme vous vous mettez d'abord en colere ! ne vous fâchez pas, la voilà retrouvée, je l'avois dans une autre poche.

FLAMINIA.

Eh bien, finis donc, & vas ouvrir.

ROSETTE.

Vous voyez que je ne suis pas si étourdie que vous le dites. *Elle entre dans la maison.*

SCENE II.

LELIO, FLAMINIA.

LELIO.

JE suis dans une inquiétude mortelle, je ne trouve de repos nulle part, la compagnie m'ennuye, la solitude m'ac-

COMEDIE.

57

able ; qu'il est fâcheux d'aimer , & de se trouver dans une situation pareille à la mienne , éloigné de ce que j'aime , & jaloux d'un pere. Mais que fait Cinthio ? il ne revient point , il devroit être déjà de retour , sa lenteur me tue.

FLAMINIA.

Monsieur , Lelio , je suis ravi de vous rencontrer.

LELIO.

Ah ! Madame , pardonnez , je ne vous voyois pas ; vous voilà donc de retour de la campagne ?

FLAMINIA.

Oui , Monsieur : la campagne est aimable , lorsqu'on y est en compagnie ; mais quand on y est seule , le tems y paroît bien long ; mais qu'avez - vous , je vous trouve un peu changé ?

LELIO.

Madame , je vous avoue que j'ai l'esprit embarrassé.

FLAMINIA.

Et de quoi ? Monsieur , pourrois - je vous le demander ?

LELIO.

Madame , cela n'en vaut pas la peine , & ce seroit vous entretenir mal-à-propos de discours ennuyeux.

38 **LE NAUFRAGE,**

FLAMINIA.

Vous me faites tort, je vous estime assez
pour m'intéresser à ce qui vous regarde.

LELIO.

Mais ne vois-je pas notre porte ouverte?

FLAMINIA.

Dites-moi, Monsieur Lelio, je pourrois
vous aider, & peut-être vous tirer de
peine.

LELIO.

Oui, mais si je trouve mon pere....
qu'importe, j'en serai quitte pour être
grondé, & j'aurai eû le plaisir de voir ma
chère Silvia. *Il entre dans la maison.*

S C E N E III.

FLAMINIA, ROSETTE.

ROSETTE dans la maison.

AH, Madame!

FLAMINIA.

Quoi! qu'y a-t'il?

ROSETTE arrivant.

Ah Madame! venez voir, venez-voir...
elle rentre.

FLAMINIA.

Attends, reviens, dis-moi ce que c'est.

ROSETTE.

Ah! l'étonnante chose! vous ne vous
en douteriez jamais.

FLAMINIA.

Dis-le moi donc , car je ne puis le deviner.

ROSETTE.

Madame ! Madame ! il y a

FLAMINIA.

Eh bien ?

ROSETTE.

Deux femmes

FLAMINIA.

Où ?

ROSETTE.

Au logis.

FLAMINIA.

Au logis ?

ROSETTE.

Oui , & deux femmes jolies encore , qui dès qu'elles m'ont apperçûe , m'ont fermé la porte au nez.

FLAMINIA.

Ah ! ah ! voici donc la raison qui empêchoit monsieur mon mari de me venir trouver à la campagne. Quel bonheur m'a fait revenir ! je le prends sur le fait.

ROSETTE.

Qui se feroit jamais imaginé une trahison comme celle-là ?

FLAMINIA.

J'en serai vengée , je sçaurai bien me faire justice moi-même , je ne souffrirai point un tel affront.

S C E N E IV.

ÉLIO, FLAMINIA, ROSETTE.

ÉLIO parlant d'abord seul.

A H ! je devois bien m'y attendre ! la porte n'auroit pas été ouverte, si Silvia eût été dans la maison ; mon pere m'a tenu parole , & Cinthio m'en a manqué. Où sera-t'elle ? où la chercher ? que vais-je devenir ? * Ami infidelle , pere trop cruel ! vous serez tous deux satisfaits ; vous m'avez abandonné à ma douleur , vous ne me reverrez plus , je me livre à mon désespoir.

R O S E T T E.

Qui l'auroit jamais pû croire ! j'entre dans la passion de ma Maîtresse ; si j'étois à sa place , je mettrois tout sens dessus-dessous.

F L A M I N I A.

Fabrice à son âge , s'amuser avec de jeunes filles ! manquer ainsi à ce qu'il me doit , & je me tairois , moi ? Je mettrai plutôt le feu à la maison. Je cours voir ces impertinentes , & les punir comme elles le méritent.

R O S E T T E.

Je vous suis , pour vous aider.

* Les trois Acteurs parlent à la fois.

COMÉDIE.

61

LELIO.

A quoi me sert-il de vivre dans l'état où je suis ! je ne vivois que pour vous. Silvia, on vous arrache de mes bras, on vous cache à ma vûe, je n'y puis plus consentir, & je ne trouve de remède que dans la mort.

SCÈNE V.

CINTHIO, LELIO.

CINTHIO.

ENfin je te retrouve, mon ami, j'ai couru avec empressement. . . .

LELIO.

Ne me parlez point, laissez-moi, vous n'êtes point mon ami, vous ne m'avez flatté que pour endormir ma passion : & pour donner aux autres le tems de me trahir ; retirez-vous, je ne vous connois plus.

CINTHIO.

Mais Lelio, es-tu devenu fou ? écoute-moi, je suis ton ami, j'ai travaillé pour toi, & j'ai obtenu de la femme de notre Gouverneur, qu'elle demandera Mademoiselle Silvia à ton pere.

LELIO.

Il n'est plus tems, Silvia n'est déjà plus

62 LE NAUFRAGE,
chez nous, mon pere l'a cachée aux yeux
de tout le monde, je ne la verrai plus.

CINTHIO.

Jen'ai jamais rien vû de si impétueux
que toi! qu'importe qu'il l'ait cachée? la
Dame la demandera toujours, & il n'ose-
ra la refuser.

LELIO.

Non, je n'écoute plus rien, je ne vous
crois plus, vous m'avez manqué dans une
occasion essentielle; vous m'aviez promis
de ne point perdre de tems, & vous en
avez laissé à mon pere assez pour executer
son dessein, pour me percer le cœur; je
ne vous connois plus; je renonce à votre
amitié, & je veux vous oublier pour tou-
jours. *Il sort.*

CINTHIO *seul.*

Mais il faut qu'il ait perdu l'esprit: je
veux le suivre, & tâcher de le rendre rai-
sonnable.

SCENE VI.

FLAMINIA, ROSETTE, CINTHIO.

FLAMINIA.

AH! Monsieur Cinthio, je vous trou-
ve fort à propos pour me plaindre à
vous de Monsieur votre pere.

COMEDIE.

63

CINTHIO *à part.*

Je me serois bien passé de cette rencontre. De mon pere, Madame! & pourquoi?

ROSETTE.

Ah! vraiment, il en fait de belles.

CINTHIO.

Et quoi encore, Madame? mon pere, le mari le plus tendre, le plus respectueux, le plus fidele.....

FLAMINIA.

Oui, oui, Monsieur, vous le croyez peut-être, ou bien, sçachant ses mauvais procedez, vous les cachez, afin qu'il vous pardonne vos folies.

ROSETTE.

Ah! Monsieur, vous êtes trop jeune, pour connoître l'artifice des vieillards: les peres en sçavent plus que les enfans.

CINTHIO.

Tais-toi, Rosette. De grace, Madame, expliquez-vous!

FLAMINIA.

Vous rougirez pour lui, quand je vous aurai conté sa trahison, sa perfidie.

ROSETTE.

Il n'y a rien de plus noir.

FLAMINIA.

Pendant que j'étois à la campagne.... mais vous devez le sçavoir, il n'est pas possible que vous l'ignoriez.

64 LE NAUFRAGE.

CINTHIO.

Eh bien ! pendant que vous étiez à la campagne....

FLAMINIA.

Il y avoit deux filles au logis, Monsieur, deux filles ! voilà un bel exemple pour vous ! apprenez de lui , comme on peut dans un âge mûr se rendre ridicule & méprisable , trahir sa femme , violer la foi conjugale , & devenir le jouet de toute une Ville.

ROSETTE.

Oui , Monsieur , deux filles au logis , pendant que nous n'y sommes pas ! voyez comme il sçait bien prendre son temps.

CINTHIO.

En vérité , si vous ne disiez pas la chose aussi sérieusement que vous me la dites , vous me feriez mourir de rire , pensez-vous que mon pere radote ? j'en sçaurois quelque chose , moi qui suis toujours resté ici : vous me dites qu'elles sont deux , il y en auroit au moins une pour moi , & en ce cas-là , je vous avoue que j'aurois de grandes obligations à mon pere : croyez-moi , Madame , on vous a trompée.

FLAMINIA.

Vous cherchez en vain à me faire prendre le change par vos plaisanteries ; on ne
m'a

COMEDIE.

65.

m'a point trompée, elles sont au logis, & je viens de les y voir.

CINTHIO.

Cela se peut-il ?

ROSETTE.

Oui, Monsieur, cela se peut; elles sont dans l'appartement de Monsieur votre pere.

CINTHIO.

Ce n'est donc que depuis quelques heures ? je vous jure que je l'ignorois. Je ne puis même m'imaginer qui peut avoir amené chez nous ces deux filles.... peut-être que mon pere par complaisance.....

FLAMINIA.

Eh oui ! par complaisance pour lui-même. Convient-il à des filles d'aller loger chez un homme marié, pendant que sa femme est à la campagne ?

ROSETTE.

Oui, quand elles cherchent une bonne fortune.

CINTHIO *à part.*

Mais se pourroit-il qu'Horace eût donné Mademoiselle Silvia & sa femme de chambre en garde à mon pere ? Pourquoi non ? ils sont assez amis pour se rendre mutuellement de petits services. *A Flaminia.* Madame, permettez que j'entre au logis pour parler à ces Demoiselles, je

Le Naufrage

F

66 LE NAUFRAGE.

ſçaurai d'elles-mêmes ce qui les y a amenées, & je vous promets que je ferai mes efforts pour vous ôter tout ſujet de chagrin.

FLAMINIA.

Allez, allez, Monſieur, pour moi je vous jure que je ne mettrai pas le pied dans la maiſon tant qu'elles y ſeront.

Cinthio entre dans la maiſon.

ROSETTE.

Vous faites fort bien, ma chere Maîtrefſe ; il faut un peu mortifier ces vilains hommes : comment, il leur fera peñis d'en faire à leur volonté, d'outrager leurs femmes, & les femmes ſeront aſſez fottes pour ſe taire ? pour moi, je ſuis encore jeune, & graces au Ciel, je ne ſuis point mariée, mais ſi j'avois un mari qui me jouât de ceſtours là, pour me venger, je voudrois avoir autant d'Amans, qu'il auroit de Maîtrefſes.

FLAMINIA.

Je ſçai que cette vengeance me ſeroit facile, ſi mon cœur y conſentoit, & ſi l'honneur ne le défendoit pas.

ROSETTE.

Bon, l'honneur ! pourquoi eſt-ce que notre honneur y doit perdre ? & pourquoi le leur n'en ſouffre-t'il rien ?

COMEDIE.

67

FLAMINIA.

Le monde l'a ainsi réglé, & nous a chargées de ce fardeau.

ROSETTE.

Le monde ne sçait ce qu'il fait, & je veux réformer le monde, moi.

SCENE VII.

CINTHIO, FLAMINIA, ROSETTE.

CINTHIO *à part les premières lignes.*

C'Est elle, c'est Mademoiselle Silvia !
je suis le plus content de tous les hommes, & je cours vite en rendre compte à mon ami Lelio, lui remettre l'esprit, & regagner son amitié. Madame, je vous prie au nom de ce respect, dont vous sçavez que je ne me suis jamais écarté, au nom de cette tendresse, que vous m'avez toujours marquée, n'écoutez point les transports de votre jalousie, & soyez persuadée, que mon pere n'a aucune passion pour ces Demoiselles; je vous promets, & j'engage mon honneur, que dans deux heures d'ici je les ferai sortir de chez vous, & que vous n'aurez dorénavant aucun sujet de vous plaindre par rapport à elles, souffrez seulement qu'elles restent encore deux heures au logis.

Fij

68 LE NAUFRAGE,

ROSETTE.

Ne vous y fiez pas.

FLAMINIA *à part.*

Feignons un moment pour le mettre dans mes intérêts. J'ai bien de la peine à consentir à ce que vous me demandez : cependant je vous aime trop, pour ne pas sacrifier quelque chose de mon ressentiment aux instances que vous me faites ; mais du moins instruisez-moi des raisons...

CINTHIO.

Madame, je le ferai à mon retour, le tems me presse, souffrez que j'aie au plutôt prendre les mesures nécessaires pour vous délivrer de ces objets qui vous déplaisent. *Il part.*

ROSETTE.

Je ne m'étonne plus, si vous n'avez pas assez de courage pour vous venger de votre mari, puisque deux petits mots flatteurs de son fils vous ont déjà radouci.

FLAMINIA.

Ne crois pas que je perde de vûe mon dépit & ma vengeance : mais j'ai voulu avoir quelque complaisance pour Cinthio, d'autant plus que je suis bien aise d'entendre mon mari, pour voir ce qu'il osera me dire, quand je lui montrerai les preuves de sa perfidie.

SCENE VIII.

FABRICE, FLAMINIA, ROSETTE.

FABRICE *sans voir Flaminia
& Rosette.*

C'ÉTOIT donc pas un assez grand malheur pour Horace de devenir amoureux à son âge, s'il ne devenoit pas encore prodigue : il a fait emplette d'habits & de bijoux, il a fait une dépense excessive pour régaler sa Maîtresse, il m'a fallu courir toute la Ville pour lui trouver un Officier & un Cuisinier. Mais que vois-je ! je suis perdu, Mademoiselle Flaminia de retour de la campagne ! c'est fait de moi, si elle a vu Mademoiselle Silvia... que lui dirai-je ?

FLAMINIA *à Rosette.*

Que je suis malheureuse !

FABRICE *à part.*

Je le suis bien davantage.

FLAMINIA *à Rosette.*

Quelque chose que dise Cinthio, je ne puis m'ôter de l'esprit, que les affaires qui tenoient mon mari à la Ville, n'étoient qu'un prétexte pour me tromper.

ROSETTE.

Sans doute il y avoit de la malice.

70 LE NAUFRAGE.

FABRICE *à part.*

Si je lui confie l'amour de mon ami , cela ne sera pas trop bien ; car confier un secret à une femme. . . . Que je veux de mal à Horace !

FLAMINIA.

Je suis dans l'impatience de le voir revenir.

ROSETTE.

Et tenez , le voilà revenu.

FABRICE *à part, les premiers mots.*

Faisons bonne contenance. Oh ! ma chere Epouse je ne m'attendois pas à vous voir si-tôt.

FLAMINIA.

Je le crois bien ; & je sçai même que vous n'êtes pas bien-aise de mon retour.

FABRICE.

Oh ! ma chere femme, que dites vous là ? j'en suis charmé... que fait-on à la campagne ?

FLAMINIA.

On y vit beaucoup plus sagement qu'à la Ville.

FABRICE.

Et que fait on de mal à la Ville ?

FLAMINIA.

Vous le sçavez mieux que moi.

FABRICE.

Moi ! j'en sçais rien.

COMEDIE.

77

ROSETTE.

Voyez la ruse!

FLAMINIA.

Qui sont ces femmes qui sont au logis?

FABRICE.

Quelles femmes?

FLAMINIA.

Vous faites l'ignorant. Oui ces femmes? comment pourroient-elles se trouver dans votre appartement?

FABRICE.

Mademoiselle Flaminia, croyez....

FLAMINIA.

Je crois ce que je dois croire. Me prenez-vous pour une imbécille? pensez-vous que je passerai sous silence vos infidelitez? que je n'en aurai pas raison? que je demeurerai immobile? que je vous laisserai jouir en paix de tous ces plaisirs qui m'offensent, qui m'outragent? non, non, non, ne le pensez pas, j'ai du cœur, de la naissance, je veux être respectée, considérée, conserver mes droits, mon autorité, mon pouvoir, & vous ranger à la raison.

FABRICE.

Là, là, ma petite femme, ma chère moitié, si vous ne voulez que sçavoir qu'il y a des femmes, je vais vous satisfaire: sachez qu'elles ont été mises en garde chez moi.

72 LE NAUFRAGE,

FLAMINIA.

Comment en garde chez-vous ? qu'est-ce que cela veut dire ?

FABRICE.

Oui, en garde chez moi, & cela, parce qu'on connoît ma sagesse ; voyez comme les autres sçavent me rendre plus de justice, que vous, qui m'accablez de reproches.

FLAMINIA.

Si vous ne m'éclaircissez davantage, je n'y comprends rien.

FABRICE.

Je vais vous expliquer le fait.

S C E N E I X.

ARLEQUIN, un CUISINIER, un
homme avec une hotte, & les susdits.

ARLEQUIN.

JE suis pressé d'aller retirer mes filets que j'ai laissés dans la mer, & ces gens-là ne finissent point, ils marchent si lentement, qu'on diroit qu'ils ont la goute. Eh, allons, dépêchez vous donc ; si vous marchez toujours de ce train-là, le souper ne fera jamais prêt.

LE CUISINIER.

Tu as raison, mon ami ; mais ce n'est pas

COMEDIE:

73

pas ma faute, c'est cet animal qui s'arrête à tout moment : viens donc, si tu avois la même impatience que le vieillard amoureux, tu te dépêcherois davantage.

FABRICE.

Voici pour comble de malheur Arlequin & le Cuisinier que j'ai arrêté pour Horace.

ARLEQUIN.

Monfieur, je fuis votre très-humble serviteur ; le Cuisinier vous a tenu parole, le voici qui vient faire remu-ménage dans votre cuisine.

FABRICE.

Allez-vous-en tous, allez-vous-en.

ARLEQUIN.

Comment ? que nous nous en allions ! est-ce que vous ne voulez plus souper ?

FABRICE.

Partez, vous dis-je.

LE CUISINIER.

Que je parte ? auriez vous pris quelque autre Cuisinier en ma place, après m'avoir arrêté ? mort de ma vie ! je ne le souffrirai pas.

FLAMINIA.

Eh bien, Monsieur Fabrice, que pouvez-vous me dire à présent ? pour une fille qu'on vous a donnée en garde, vous ordonnez un souper, vous prenez des Cui-

Le Naufrage.

G

74 LE NAUFRAGE ;

finiers ; vous n'en avez pas tant fait le jour de mes nœces.

ARLEQUIN *à part.*

Ah , nous sommes perdus ! Madame Flaminia a tout entendu.

FABRICE.

Eh non, mamour , il se trompe, ce n'est pas moi qui les ai demandés , je ne les connois pas.

LE CUISINIER.

Comment ! vous ne nous connoissez pas ? c'est à vous-même que nous avons parlé ; Arlequin que voici étoit présent & il nous a dit que vous aviez une jolie fille chez vous, que vous vouliez vous réjouir pendant que votre femme étoit à la campagne, que vous vouliez un souper fin, délicat & somptueux ; que son Maître seul étoit de la partie : comment, vous ne nous connoissez pas ?

FLAMINIA.

Ah traître ! ah perfide !

ARLEQUIN.

Ah ! le maudit babillard !

FABRICE.

Ma chere femme . . . partez , vous dis-je, fustiez-vous à tous les diables !

ARLEQUIN.

Va-t'en , Cuisinier d'enfer , tu nous portes malheur.

COMEDIE.

75

LE CUISINIER.

Je ne partirai pas, que du moins je ne sois payé comme si j'avois servi, j'ai compté sur vous, & j'ai refusé de travailler ailleurs.

FLAMINIA.

Attends, attends, je vais te payer moi, comme tu le mérite. *Flaminia & Rosette battent Arlequin, & le Cuisinier.*

LE CUISINIER.

Miséricorde ! quelle femme ! à l'aide ! au secours ! *Il sort.*

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! j'avois bien affaire de cela moi ; Adieu le soupé, je n'aurai qu'à porter au marché le poisson que je trouverai dans mes filets.

FLAMINIA.

Rosette, cours vite chez mes parens, conte leur le sujet de ma colere, l'infidelité de mon mari ; dis leur que je suis outrée, que je me veux séparer de lui, que je ne veux plus en entendre parler, que je veux ravoir ma dot, qu'ils ne tardent pas, qu'ils marchent sur tes pas.

ROSETTE.

J'y cours, Madame, avec plaisir.

G ij

SCENE X.

FABRICE, ROSETTE.

FABRICE.

A Trends, attends, Rosette, écoute-moi, *à part*. Ah, malheureux Horace! quel maudit charivari as-tu causé chez moi!

ROSETTE.

Monsieur, laissez-moi aller faire la commission de ma Maîtresse.

FABRICE.

Attends, te dis je, écoute-moi, tu vois bien que je suis un homme perdu, s'il me faut essuyer tous les reproches de cette famille, & quelque chose que je dise, je n'aurai jamais raison avec ma femme.

ROSETTE.

Aussi, pourquoi faites-vous des folies à votre âge?

FABRICE.

Eh non, je n'en ai point faites, mais je ne puis pas te conter tout cela. Tiens voici un louis d'or que je te donne, pour t'acheter une palatine, à condition que tu diras à ta Maîtresse que tu n'as trouvé personne; ensuite tu ne diras mot à qui que ce soit de ce qui se passe chez moi, &

COMÉDIE.

67

je te promets un habit en récompense.

ROSETTE.

Monfieur , j'ai toujours eu encore plus d'amitié pour vous , que pour Madame ; je vous obéirai de bon cœur , vous êtes si bon , si généreux....

FABRICE.

La coquine ! vas donc faire un petit tour en Ville , & puis rends réponse à ta Maîtresse de la manière que je t'ai dit.

ROSETTE.

Vous ferez obéi , Monfieur , je vous le promets , foi d'hoi nête fille , mais vous tiendrez votre parole auffi.

FABRICE.

Oui , je t'en assure.

SCENE XI.

HORACE, FABRICE.

HORACE.

EH bien, mon ami, avez-vous vû votre fils ? je ne l'ai point trouvé moi ; cependant je viens pour que nous entrions chez vous , nous passerons quelques momens en conversation avec Mademoiselle Silvia , en attendant le foupper.

FABRICE.

Ah, fuffiez-vous bien loin ! vous, votre

78 LE NAUFRAGE,

amour, Silvia, tout ce qui vous regarde
& vous appartient; ôtez-moi vite cette
Demoiselle de ma maison.

H O R A C E.

Et pourquoi cela? quelle mouche vous
a piqué?

F A B R I C E.

L'enfer est chez moi à cause d'elle: mon
épouse est revenue de la campagne, & l'a
aperçue, la jalousie lui est montée à la
tête, elle est folle, possédée, pire qu'une
furie.

H O R A C E.

Que me dites-vous-là? attendez, & ne
pouvez-vous pas lui faire entendre raison?

F A B R I C E.

Eh oui, faire entendre raison à une fem-
me jalouse & furieuse!

H O R A C E.

Donnez-moi le tems d'aller chercher
une maison où la mettre, & je vous en
débarrasserai.

F A B R I C E.

Ramenez-là chez vous, & tout à l'heure,
je ne veux plus de bruit avec ma femme.

H O R A C E.

Je ne me fie point à mes domestiques,
tout le monde se tourne du côté de mon
fils; ils l'aiment mieux que moi; ils lui
ouvriront la porte, & je serai perdu.

FABRICE.

Tant mieux ! c'est ce que je vous souhaiterois , vous n'avez aucune raison d'espérer de vous faire aimer de votre Demoiselle. Vous ne pouvez pas sçavoir si votre fils la regardera des mêmes yeux que vous , & cependant vous devenez amoureux & jaloux , sans sçavoir pourquoi ! il est bien vrai qu'il n'y a rien de pire qu'un mauvais voisin.

HORACE.

Ne me traitez point si cruellement ; l'embaras où je vous ai jetté m'empêche de me plaindre , & je suis seulement occupé du soin de chercher où je pourrai la mettre ; car si je suis jaloux de mon fils , je le suis aussi de tout le genre humain.

FABRICE.

Enfermez la dans une boîte, personne ne la verra.

SCÈNE XII.

FLAMINIA , SILVIA , SPINETTE ;
& les susdits.

FLAMINIA.

Sortez, vous dis-je, Mademoiselle, & tout-à-l'heure, & rendez grace à ma bonté de ce que je ne vous traite pas, comme vous le méritez. *Elle sort.*

G. iiii

20 LE NAUFRAGE,

SILVIA.

Spinette , que ferons-nous ! que je fuise malheureuse ?

SPINETTE.

Nous irons encore chez Monsieur Horace , il est de consequence pour nous de conserver son amitié.

HORACE.

Oui , oui , Mademoiselle , revenez chez moi , je ne vous en ai point chassée , & je ne vous avois mis chez mon ami que dans la pensée que vous seriez mieux.

SILVIA.

Et puis - je être mieux qu'auprès de vous , qui m'aviez promis une amitié de pere !

HORACE.

Et je vous aime aussi comme ma fille , & même davantage ; que sçait-on ? vous pourriez un jour m'appartenir de près.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette , que veut-il dire ?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Ce que nous avons déjà pensé , il vous aime , il n'en faut point douter.

HORACE *à Fabrice.*

Il me semble que ce que je lui ai dit là , l'a un peu émuë , qu'en dites vous ? [*à Silvia en lui prenant la main*] Calmez-vous , ma fille , ne souffrez point qu'aucun nuage

COMEDIE. 87

ternisse la beauté de ces regards, ils sont faits pour donner de l'inquiétude aux autres, mais vous ne devez point en prendre : cette bouche doit toujours rire, les graces ne l'ont faite que pour cela.

FABRICE.

Je regarde avec attention cette Demoiselle, je lui trouve une ressemblance que je ne puis pas bien démêler : il y a quelque chose dans son visage qui ne m'est pas inconnu.

HORACE.

Vous baissez les yeux ? ce n'est pas ce que je vous demande.

SILVIA *bas à Spinette.*

Spinette, que je suis confuse ?

SPINETTE *bas à Silvia.*

Courage, Mademoiselle. *A Horace.* Monsieur, vous sçavez que les filles rougissent aisément quand elles s'entendent louer.

HORACE.

Je m'en doute bien, mais elle doit s'accoutumer aux louanges : pourquoi montre-t'elle tant de beauté ?

SILVIA.

Ménagez, je vous prie, ces expressions, vous m'avez honorée du nom de votre fille, & un pere ne loue pas tant.

HORACE.

Ou fille, ou quelque autre chose, soyez

sûre d'une amitié parfaite de ma part. *A Fabrice.* Que dites-vous de sa modestie ? il me semble que vous ouvrez de grands yeux sur elle.

FABRICE.

Je n'en sçai presque pas la raison moi-même.

HORACE.

Oh, oh ! en-voici bien d'une autre, Mademoiselle, rentrez, s'il vous plaît dans ma maison, l'air est froid, & vous pourriez vous enrhummer, je ne vous laisserai pas long-tems seule. *Il la conduit dans la maison.* Je ferme la porte ; car Monsieur mon fils. & vous, Fabrice, voulez-vous que nous nous brouillions pour toujours ? il n'y a amitié qui tienne ; voyez-vous, l'amour l'emporte.

FABRICE.

Vous extravez, je suis si éloigné de ce que vous pensez. ... je me retire, pour ne vous pas contraindre. *Il sort.*

HORACE.

Arrêtez, puisque vous n'avez aucune intention.... je le laisserai aller, nous nous reverrons une autre fois, & je cours vite, en attendant, chercher quelque maison qui me convienne.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, LELIO *en habits de voyage.*

TRIVELIN.

EH! de grace, écoutez-moi.

LELIO.

Laisse-moi, te dis-je? je ne veux rien entendre.

TRIVELIN.

Quoi! pas même votre fidele Trivelin?

LELIO.

Tout m'est odieux.

TRIVELIN.

Hélas! mon cher Maître, que vous ai-je fait?

LELIO.

Tu ne m'as rien fait; mais je veux abandonner mon pere, ma patrie, mes parens, mes amis; j'irai si loin, qu'ils n'entendront plus parler de moi.

TRIVELIN.

Menez-moi avec vous, vous n'avez pas coutume de voyager tout seul.

84 LE NAUFRAGE,

LELIO.

Mon chagrin, mon tourment, ma peine, mon désespoir, sont les seuls compagnons de voyage que je veux avoir.

TRIVELIN.

Belle compagnie ! passe encore, si vous meniez avec vous la gayeté, la joye, la tranquillité, la belle humeur.

LELIO.

C'en est fait, te dis-je, j'y suis résolu, je pars, j'irai sans choix & sans dessein, par-tout où le hazard me conduira : & je ne reverrai plus des lieux qui me rappelleroient le souvenir de mon amour, & des obstacles qui l'ont traversé.

TRIVELIN.

Croyez-vous pouvoir oublier votre amour en changeant de pays ?

LELIO.

Je n'aurai pas du moins le chagrin de voir un ami infidèle, & ma Maîtresse entre les bras d'un pere trop cruel.

TRIVELIN.

Qui vous assure que cela arrivera ? vous êtes trop prompt : elle ne fait que d'aborder dans ce pays-ci, il vous arrive une petite traverse, & vous voilà d'abord aux champs, vous ne voulez entendre ni voir personne, vous prenez un habit de voyage, vous courez le pays, vous voulez vous

perdre , vous jeter dans la mer

LELIO.

Finis ; tous tes discours m'ennuyent ,
laisse-moi partir.

TRIVELIN *l'arrêtant.*

Non , je ne souffrirai point. Ah ?
Monsieur Cinthio , vous venez fort à pro-
pos , aidez-moi à retenir mon Maître , il
veut nous abandonner.

SCENE II.

CINTHIO , LELIO , TRIVELIN.

CINTHIO

D'Où te vient cette résolution , mon
ami Lelio ? que veux-tu faire ?

LELIO.

Partir , & ne revenir jamais.

CINTHIO.

Qui te chasse !

LELIO.

Mon désespoir.

CINTHIO.

Bannis ce désespoir , il n'est plus de
saison : je te cherche par-tout pour t'an-
noncer une nouvelle , qui rendra le calme
à ton esprit.

86 LE NAUFRAGE.

LELIO.

Comment puis-je vous croire ! cherchez-vous encore à m'abuser ?

CINTHIO.

Eh non, je ne t'abusé point, & tu en feras bien-tôt convaincu ; ton amour est bien incommodé ! j'en t'avoue que si j'avois envie d'avoir une Maîtresse, tu m'en dégoûterois : cela coûte trop de peines & d'inquiétudes.

LELIO.

Que tu es lent dans tout ce que tu fais, il y a une heure que tu me tiens en suspens, pour m'apprendre une bonne nouvelle, & tu ne me dis pas ce que c'est, tu te fais un plaisir de me tourmenter.

CINTHIO.

Et toi, tu es si vif, que tu ne te donnes pas le tems de respirer.

TRIVELIN.

Venons au fait, Monsieur ; je suis dans l'impatience aussi moi.

CINTHIO.

Et bien, Lelio, je me flatte à présent de mériter ta confiance & ton amitié, si tu sçavois combien ta colère m'avoit affligé.....

LELIO.

Et tu la rallumes de plus belle ; finis, ou laisses-moi partir.

er.....

nnuyent ,

.... Ah ?
ort à pro-
laître , il

VELIN.

88 LE NAUFRAGE,

CINTHIO.

Elles sont chez mon pere , tu sçais qu'il est intime ami du tien , il n'est pas étonnant qu'il les lui ait confiées.

LELIO.

En es-tu bien sûr ?

CINTHIO.

Je viens de les voir , j'ai causé avec elles , je t'ai nommé à Mademoiselle Silvia , elle m'a d'abord ouvert son cœur , elle m'a fort recommandé de te parler , & de te conter sa situation ; elle craint l'amour de ton pere , & la colere de Madame Flaminia , qui ne sçachant pas tout ce mystere , a fait éclater contr'elle sa jalousie ; enfin , elle te prie , les larmes aux yeux , de la délivrer des poursuites de l'un , & de la colere de l'autre.

LELIO.

Pendant que Cinthio parle , Lelio jette son chapeau , ôte sa Redingotte , & quitte avec des lazis tout son équipage de voyage.

Oui , ma chere Silvia , je ne vous laisserai point entre les mains de mes ennemis , je ne souffrirai point que vous me soyez ravie. La colere de mon pere ne m'épouvente point ; pourvû que vous soyez à moi , je ne demande point d'autre bonheur : mon cœur est satisfait , vous faites seule

C O M E D I E. 89

seule ma félicité, vous me tenez lieu de pere, d'ami, & de fortune, vous êtes ma joye, mon plaisir, ma consolation & mon bien; je cours vous embrasser; attends-moi là, Trivelin.

C I N T H I O.

Attends donc, songe.... il vaut mieux que je le suive, il aura peut-être encore besoin de moi.

S C E N E I I I.

T R I V E L I N *seul.*

C Roit il que j'aye moins d'impatience de voir Spinette, qu'il n'en a de voir Mademoiselle Silvia : mais il faut obéir, aussi-bien ai-je été plus heureux que lui, je l'ai vûe moi, cette pauvre Spinette, & je lui ai parlé; il faut avouer que l'amour a bien de la malice, il rend à son gré les gens fous, raisonnables, tristes, joyeux, contents, malheureux; il nous épie, nous tend des pièges, nous prend au trébuchet, il nous présente des fleurs, plus souvent des épines; le chemin par où il nous mene, est semé d'amertumes, de souffrances, de larmes, d'inquiétudes; parvient-on à posséder ce qu'on aime, les peines finissent; il est vrai, mais les plaisirs

Le Naufrage.

H

90 LE NAUFRAGE,

sirs finissent aussi ; ma foi , vive Bacchus !
il vaut cent fois mieux , il ne vous prend
point en traître , il vous présente à décou-
vert son aimable liqueur , vous en sçavez
les qualitez , sa couleur vous enchante ,
vous vous livrez de bonne grace à ses
charmes , vous avalez à longs traits ce
Nectar précieux ; plus vous en prenez ,
plus votre vigueur s'augmente , mille ai-
mables desirs naissent dans votre cœur ,
vous ne respirez que joye & que plaisir :
point de jaloux à table , plus vous buvez ,
& plus vous voulez que les autres boivent ;
jamais rassassiez de ses douceurs , vous re-
venez toujours à la charge ; Bacchus ne
se dément point , il vous inspire sans cesse
les mêmes desirs , la même gayeté , & vous
ne sentez jamais ni dégoût , ni chagrin :
Vive Bacchus , qui seul rend l'homme
heureux...

S C E N E IV.

LELIO, CINTHIO, TRIVELIN.

LELIO.

Laisse-moi, Cinthio, laisse-moi suivre
mon projet, j'en'aurai jamais de repos
qu'éloigné de mon pere & de ma patrie.

CINTHIO.

Non, Lelio, je ne te laisserai point ext.

COMEDIE.

91

couter le deſſein que ton chagrin t'inspire, & je ſuis trop de tes amis; de plus, je ſçai un remede à tes maux, & je vais te l'apprendre.

TRIVELIN.

Comment, qu'y a-t'il de nouveau? encore dans les alarmes! n'aurons-nous jamais fini?

CINTHIO.

Nous aurons fini, ſi Lelio veut m'entendre.

LELIO.

Faut-il que je me laiſſe éblouir par de vaines eſperances?

TRIVELIN.

Mais encore, qu'y a-t'il? vous avez retrouvé Mademoiſelle Silvia, & vous êtes encore agité? votre amour eſt bien difficile à contenter.

LELIO.

Eh non! je ne l'ai point retrouvée, elle n'eſt plus où j'ai crû la voir, elle eſt retombée entre les mains de mon pere.

TRIVELIN.

Nous voici encore en campagne; vite des bottes, & la redingotte.

LELIO.

Et l'on veut que je ſois tranquille, que j'attende le ſecours du tems, que je ſouffre ſans murmurer un coup ſi mortel?

Hij

92 LE NAUFRAGE,

Non ; mon cœur en est frappé plus vivement que jamais , j'avois crû l'avoir trouvée , je m'étois flatté de l'enlever à mon tour à mon pere , mes chagrins alloient finir , je la voyois , je lui parlois , je lui vantais mes feux , ma constance , mes alarmes ; elle répondoit à mes amours , m'affûroit de sa foi , devenoit mon épouse , j'étois content ; tout est détruit , on la cache , on la dérobe à ma tendresse , je ne l'ai plus , je suis au comble du malheur.
Il pleure.

TRIVELIN *pleurant.*

Ah , ah , ah , mon pauvre Maître ! il me fait pleurer aussi.

CINTHIO.

Ta passion me touche ; mais j'aime mieux voir tes larmes , que les transports de tantôt , du moins m'écouteras tu. Oh ça , un peu de trêve à ta douleur , & prête-toi à mes avis.

LELIO.

Que veux-tu me conseiller ?

CINTHIO.

Dé parler à mon pere , de lui confier ton amour , & la promesse réciproque que ta Maîtresse & toi vous êtes faite de vous épouser , de lui dire qu'elle est venue te chercher , & son oncle Lisimaque.

COMEDIE.

93.

LELIO.

Mais ton pere est dans la confidence, & dans les interêts du mien, il ne voudra jamais prêter les mains à mon amour.

CINTHIO.

Tu te formes toujours quelque nouvel obstacle! nous engagerons Madame Flaminia en ta faveur, mon pere ne voudra pas l'irriter; il craint trop sa colere; & avec grande raison; car elle est terrible dans son humeur.

LELIO.

Mon pere s'opposera toujours....

CINTHIO.

Nous dirons que tu l'a épousée à Paris.

TRIVELIN.

Oui, oui, & Spinette aussi.

LELIO.

Mais la chose se découvrira à la fin, & il m'empêchera de l'épouser.

CINTHIO.

En ce cas-là, nous trouverons un autre remede, nous aurons recours à quelque artifice; il s'agit maintenant de faire en sorte que tu puisse voir ta Maîtresse en liberté.

TRIVELIN.

Nous souhaiterions quelque chose de plus..

24 LE NAUFRAGE,

CINTHIO.

Le reste viendra avec le tems : allons,
mon chier Lelio ; chercher mon père.

LELIO.

Je te suis, & je me livre à tes conseils.

TRIVELIN.

Voici une apparence de calme, je ne
doute point que M. Fabrice.... Mais ne
vois-je pas Arlequin ? Il porte quelque
chose sur son dos, je ne comprends pas
ce que ce peut être, je veux l'examiner.
Il se retire dans la coulisse.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN *caché.*

ARLEQUIN.

Que j'ai de graces à rendre à la tem-
pête de cette nuit ! que de biens elle
a faits au pauvre Arlequin ! elle a conduit
deux jolies filles au logis ; à cause d'elles,
mon vieux Maître m'a donné de l'argent
pour faire bonne chere : pour ménager
une partie de cet argent, j'ai été tendre
mes filets dans la mer, & à la verité, je
n'ai pas pêché un seul petit poisson, mais
j'ai dans mes filets un Monstre marin tout
particulier, qui fera ma fortune : certes,
personne n'en a jamais pêché un pareil.

COMEDIE.

95

Que cela pèse ! (*il le met à terre*) il y a de l'or assurément , il n'en faut point douter : personne ne m'a vu , je vais l'enterrer , afin qu'on n'en sçache jamais rien ; voilà ce que c'est que d'en être point un paresseux ! on ne fait pas fortune en dormant , mais en travaillant , en fatiguant beaucoup ; je vas , je viens , je pense . je jette les filets d'un côté , je les retire de l'autre , & allons courage... il vient , tire Arlequin , il vient..... il vient enfin , & j'ai attrapé de quoi être paresseux le reste de mes jours. Que feras-tu à présent Arlequin , de tout cet or qu'il y a là dedans ? *Primo* , je demanderai mon congé à mon Maître , puis je quitterai cette habit de livrée , & je m'habillerai magnifiquement ; ensuite , j'épouserai Spinette , qui ne sera pas fâchée de trouver un joli garçon , & bien riche , je quitterai ce pays-ci , & nous irons vivre ensemble à Paris : je me promènerai en carrosse , j'achèterai des terres , une maison de campagne , une autre à la ville , j'aurai beaucoup de domestiques , je me ferai servir en homme de qualité , je m'imagine que c'est un plaisir ! *Oh la faites ceci... à qui parlai-je?... allez là... vite obéïsses moi ... oui ; oui , cela est beau , j'ai bien appris de mon Maître comme on se fait obéïr. Pour acquérir un nom ,*

98 LE NAUFRAGE,

dirai rien à personne; le voleur ne me répond pas, que penfes-tu qu'il soit obligé de faire?

ARLEQUIN.

Je pense qu'il doit, sans difficulté, en donner la moitié, ou bien, tu dois l'aller dire à celui qu'on a volé.

TRIVELIN.

Je ferai donc comme tu dis; écoute-moi, j'en ai vu prendre cette cassette, je sçai à qui elle appartient, & comme elle a été perdue, donc, ou tu m'en donneras la moitié, ou bien j'irai le dire au maître de la cassette.

ARLEQUIN.

Ah *Ladro!* ah *Furbo*, ah *Baron!* j'en ai point pris cette cassette, je l'ai pêchée; je ne sçais point comme elle a été perdue, mais je sçais comme je l'ai trouvée; tu connois celui qui en étoit le maître auparavant, & moi je connois celui qui en est le maître à présent; c'est moi, & personne ne ne l'aura.

TRIVELIN.

Insolent! Quoi tu ne la rendras pas à son maître; s'il te la demande? Est ce-là penser en honnête homme, dis, parle; ignorant?

ARLEQUIN.

Assurément, c'est penser en honnête

homme , mieux que toi : est-ce que tu me diras que le poisson qui est dans la mer , appartient à toi ou à quelqu'autre ? quand il est une fois entré dans mes filets , il est à moi , je vais le vendre , je mets l'argent dans ma poche , & personne n'y prétend rien ; entends tu , fripon ? la mer est commune , & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde.

TRIVELIN.

Ce que tu dis là est vrai ; la mer est commune , & ce qui est dans la mer appartient à tout le monde ; donc cette cassette m'appartient aussi bien qu'à toi.

ARLEQUIN.

Ah , l'impertinent ! si cela étoit comme tu le dis , bel esprit , les Pêcheurs feroient bien leurs affaires.

TRIVELIN.

Que tu es bête ! oses-tu comparer une cassette à du poisson ? cela te paroît-il tout de même ?

ARLEQUIN.

Oùi , puisque je l'ai pêchée au fond de la mer.

TRIVELIN.

Et moi je t'ai vû du rivage.

ARLEQUIN.

Mais tu n'as pas travaillé avec moi.

TRIVELIN.

Non , mais moi qui t'ai vû , si le maître de la cassette vient , & qu'il sçache que je me suis tû , je serai accusé comme toi , je partagerai le crime , & je ne partagerai pas le profit.

ARLEQUIN.

Attends , je t'apprendrai un moyen pour que tu ne trempe en rien dans tout cela ; il n'y a que toi qui m'as vû , n'est-ce pas ? Eh bien ! va-t'en , tais-toi , ne dis mot à personne , moi je ne parlerai point , & te voilà en sûreté.

TRIVELIN.

Je reviens à mon premier mot : donne-m'en la moitié , & je me tairai.

ARLEQUIN.

Je veux te donner le diable qui t'emporte : tiens , voilà ce que je veux te donner. *Il le bat.*

TRIVELIN,

Ah traître ! c'est ainsi que tu t'y prends , attends. *Il le bat.*

SCENE VII.

HORACE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

HORACE.

OH-là , oh-là , qu'est-ce que cela signifie , Trivelin , Arlequin ! arrêtez-vous donc.

ARLEQUIN.

Laissez-moi l'affommer, & puis je m'arrêterai.

TRIVELIN.

Permettez, Monsieur, que je punisse ce coquin.

HORACE.

Taisez-vous l'un & l'autre : d'où peut venir votre querelle ?

ARLEQUIN.

Je vous le dirai, moi.

TRIVELIN.

Je veux parler le premier.

ARLEQUIN.

Jet'enfoncerai la machoire.

TRIVELIN.

Jet'écraserai.

HORACE.

Voulez-vous bien respecter ma présence, sinon un bâton vous apprendra votre devoir.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous respecte trop. . . .

ARLEQUIN.

Ah mon Maître ! je vous obéis toujours.

HORACE.

Expliquez-moi le sujet de votre querelle.

TRIVELIN.

Ordonnez qui des deux doit parler.

HORACE.

Toi Trivelin, tu es plus raisonnable,
& tu m'expliqueras mieux le fait.

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur ! vous donnez la
préférence à ce coquin là, vous me fai-
tes d'abord injustice : c'est moi qui suis
votre valet, & ce fripon-là ne l'est que
de votre fils : ainsi je dois avoir la préfe-
rence auprès de vous. *Cospéiton !...*

HORACE.

Ah ! tu as raison : parle donc, & ne
t'emporte pas.

ARLEQUIN.

Je vais parler.... attends, attends, ma-
raut, tu vas voir.... Pour vous servir
quelque chose de bon au souper que vous
m'avez ordonné, j'ai été pêcher moi-mê-
me, j'ai pris un gros poisson tout particu-
lier, il n'y a rien de plus beau, & ce fri-
pon-là, ce coquin, ce voleur veut me
l'ôter ou en avoir sa part : voyez s'il a rai-
son.... je ne sçais à qui il tient que...

TRIVELIN.

Alte-là, maraut, tu en as menti ! c'est
une cassette qu'il a prise en mer.

ARLEQUIN.

Eh bien : oui, un poisson cassette, voi-

à son nom, tu ne le connois pas, tu es un ignorant.

HORACE.

Un poisson cassette! je ne connois point de poisson qui se nomme comme cela.

ARLEQUIN.

Je le connois bien moi, qui ai pêché toute ma vie.

TRIVELIN.

Monsieur, je vous dis encore une fois, que ce n'est point un poisson, mais une cassette qu'il a prise....

ARLEQUIN.

Je ne l'ai point prise, je l'ai pêché.

TRIVELIN.

Qui appartient au Capitaine qui a fait naufrage cette nuit; ce n'est point pour en avoir ma part, que je la demande, mais pour la rendre à son maître.

HORACE.

Oh, c'est une autre affaire, cela peut être, où est-elle cette cassette?

ARLEQUIN.

Je n'en sçais rien, moi je ne l'ai pas.

TRIVELIN.

Comment? tu ne l'as pas! montre ce que tu as dans tes filets

HORACE.

Voyons, voyons, Arlequin, ce que tu as-là.

204 LE NAUFRAGE.

ARLEQUIN *en pleurant.*
 Monsieur..... c'est une Balaine.

HORACE.

Ah ! je vois ta malice, c'est une cassette
 vraiment ; Trivelin, connois-tu la per-
 sonne à qui elle appartient ?

ARLEQUIN *presque en pleurant.*

Non, il ne la connoît pas, ce n'est que
 pour me l'ôter à moi, qu'il dit la connoître.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur, je connois le Capi-
 taine qui en est le maître.

ARLEQUIN.

Il est noyé.

TRIVELIN.

Il n'est point mort, & je vous l'amene-
 rai quand vous voudrez.

HORACE.

Vas le trouver, Trivelin ; & si elle est
 à lui, il faut la lui rendre.

ARLEQUIN.

Oui, il ira trouver quelque Normand,
 qui dira qu'elle est à lui, & puis ils la par-
 tageront entr'eux, & moi je n'aurai rien.

HORACE.

Non, je ne la donnerai pas si aisément,
 nous demanderons à la personne les signes
 nécessaires, pour faire voir qu'elle est à
 lui, en indiquant ce qu'il y a dedans, & si
 les signes se rapportent, il faudra la rendre.

COMEDIE.

107

ARLEQUIN.

Et si c'est un forcier qui devine ce qu'il y a dedans?

HORACE.

Tu es fou. Vas Trivelin, vas chercher ce Capitaine. Oh-là quelqu'un ! (*un Valet vient prendre la cassette*) portez cela dans la maison : toi, attends-moi ici, Arlequin.

SCENE VIII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Projets évanouis aussi-tôt que formez.

Que je suis malheureux ! pourquoi n'ai je pas été la cacher aussi - tôt quelque part ? que puis-je faire de mieux à présent que de m'aller pendre jusqu'à ce que mon chagrin soit passé ?

TRIVELIN.

Adieu, l'heureux pêcheur !

ARLEQUIN.

Que la peste te crève ! mais ce qui me console, c'est que si j'en l'ai pas moi, tu ne l'as pas non plus.

TRIVELIN *regarde vers la maison d'Horace.*

Mais ne vois je pas notre vieux Maître, qui sort avec Mademoiselle Silvia & Spinette ? voyons ce que cela signifie.

SCÈNE IX

SILVIA , SPINETTE , HORACE .

ARLEQUIN , TRIVELIN *caché.*

SILVIA.

Vous nous mettez encore hors de chez vous ? voulez-vous nous exposer à de nouveaux affronts ? vous paroissez si touché de notre situation , vous m'aviez promis que je vivrois avec vous , & maintenant il semble que mon malheur vous soit à charge ? vous m'éloignez encore d'auprès de vous ; d'où peut venir ce changement ? En quoi ai-je pu vous déplaire ?

TRIVELIN *à part dans le fond du Théâtre.*

Comment il les veut mettre encore ailleurs , il faut pourvoir à ceci. *Il se retire.*

HORACE.

- Ma belle enfant, ne vous allarmez point, je vous ai promis que vous vivriez avec moi , & je vous tiendrai parole ; c'est par bienfiance que je vous mets ailleurs , & pour éviter certaines poursuites qui me fâcheroient ; mais je ne vous y laisserai pas long-tems , donnez-moi le tems de conduire mon projet jusqu'à la fin , & je

vous promets que vous serez ensuite Maître chez moi tout le reste de vos jours.

ARLEQUIN *à part.*

Ma chere cassette, est-ce que je ne te reverrai plus ! Spinette, je voulois faire ta fortune, mais les chiens de voleurs m'en empêchent.

HORACE.

Arlequin, conduis Mademoiselle chez Argentine, tu sçais bien où elle demeure, va par ce chemin-ci, qui est le plus détourné, dis-lui que c'est la personne dont je lui ai parlé. Allez, attendez moi, dans peu j'irai vous voir, & je vous expliquerai mon dessein. *A part.* C'est avec regret que je les confie à ce balourd, mais je n'ose les accompagner moi-même, de peur d'être vû ; on se mocqueroit de moi ; c'est un grand malheur d'être vieux ! on ne peut se livrer entièrement à ses passions, qu'on ne soit exposé au mépris & à la raillerie, & on pardonne tout à la jeunesse.



SCÈNE X.

SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN.

SPINETTE.

IL faut souffrir, Mademoiselle, peut-être trouverons-nous quelque moyen de voir Trivelin.

ARLEQUIN.

Je ne sçaurois avaler la pilule.

SILVIA.

Arlequin, ne peux-tu pas me dire pourquoi Monsieur Horace nous fait sortir de chez lui ?

ARLEQUIN.

Un bien que j'avois acquis par les bonnes voyes, lorsque j'y pensois le moins...

SPINETTE.

Tues bien rêveur, Arlequin ? réponds donc à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Je m'en vengerai, oui assurément, je m'en vengerai.

SILVIA.

D'où vient ta distraction ? Arlequin, écoute-nous.

ARLEQUIN.

Ah ! Mademoiselle, je vous demande pardon : allons où mon Maître a ordonné.

SCENE XI,

TRIVELIN masqué, suivi de plusieurs autres personnes & les Acteurs précédens, Trivelin & ceux qui l'accompagnent arrêtent Arlequin, & lui enlèvent les femmes,

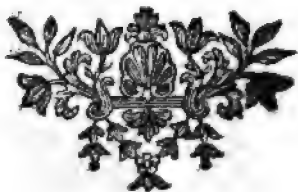
TRIVELIN.

ALte là, tu es mort ! laisse-là ces Dames. (à Silvia) Venez, reconnoissez moi, ne craignez rien.

ARLEQUIN.

Aiuto ! Misericordia, je suis mort.

Fin du quatrième Acte,





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN *seul tenant un écriteau.*

ARLEQUIN.

FH tout ce que vous voudrez, Messieurs. Ah ! il n'y a personne, je crois à tous momens entendre crier à mes oreilles ; *laisse-là ces Dames.* Que je suis malheureux ! tout le monde m'en veut aujourd'hui, on me pille, on me vole, on m'assassine : ce maraut de Trivelin, d'accord avec mon vieux ladre de Maître, m'a emporté ma cassette, & toutes mes esperances : d'autres voleurs de grands chemins, m'ont enlevé les deux femmes que j'accompagnois : j'en ai pas averti mon Maître, parce que je ne sçais où il est allé, & d'ailleurs pour me venger de lui, & de Trivelin, j'ai voulu, avant que de rentrer au logis, faire faire l'écriteau que voici, en grandes lettres, afin qu'on le

COMEDIE. 111

voye de loin , je m'en vais l'attacher à la porte , & j'indiquerai la cassette à qui la demandera ; ainsi elle ne fera ni à mon Maître , ni à Trivelin.

SCENE II.

M. DE LA BOUSSOLE , ARLEQUIN.

M. DE LA BOUSSOLE.

TRivelin m'a dit que ma cassette.....
Qu'est-ce que c'est que cet écriteau ?
Il lit : *Quiconque a laissé tomber sa cassette dans la mer , il n'a qu'à s'adresser au Seigneur Arlequin , moyennant une grosse somme , il aura l'honneur d'en avoir des nouvelles des nouvelles de ma cassette ! Ah , quelle joye !*

ARLEQUIN.

De quel droit , s'il vous plaît , lisez-vous cet écriteau ?

M. DE LA BOUSSOLE.

Il est exposé aux yeux des passans , il m'est permis de le lire.

ARLEQUIN.

Non : j'en suis le gardien , & je dois m'informer des raisons qu'on a de le lire.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous dirai mes raisons , mais dites-moi vous auparavant , qui est ce Seigneur

111 LE NAUFRAGE,
Arlequin à qui il faut s'adresser.

ARLEQUIN.

C'est un très-honnête homme, un fort aimable garçon.

M. DE LA BOUSSOLE.

Où puis-je le trouver?

ARLEQUIN.

Il est devant vous.

M. DE LA BOUSSOLE.

Quoi! vous êtes le Seigneur Arlequin?
Ah Monsieur, je vous dois la vie, vous êtes mon libérateur, ma ressource, ma fortune, mon bien. *Il l'embrasse.* Vous voyez devant vous celui qui a perdu la cassette.

ARLEQUIN.

Elle étoit donc à vous?

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & il seroit bien fâcheux de dire qu'elle étoit à moi, & que je ne l'ai plus.

ARLEQUIN.

Y avoit-il bien de l'or, & de l'argent?

M. DE LA BOUSSOLE.

En quantité.

ARLEQUIN à part.

Tant mieux pour moi.

M. DE LA BOUSSOLE.

Si vous me la faites retrouver, que ne vous devrai-je pas!

ARLEQUIN.

COMEDIE.

113.

ARLEQUIN.

Une grosse somme, comme il est marqué dans l'écriveau.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cela est juste , je ne m'en défends point.

ARLEQUIN.

Eh-bien ! voyons ce que vous me donnerez ; je veux faire mes conventions d'avance , car je n'aime point les discussions, je suis homme de paix : ~~et~~ dépêchons.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je vous donnerai..... mille francs.

ARLEQUIN.

Bagatelle !

M. DE LA BOUSSOLE.

Quinze cens livres.

ARLEQUIN.

Fadaïses !

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien, deux mille francs ; serez-vous content ?

ARLEQUIN.

Non. Comment morbleu ! une cassette qui est pleine d'or & d'argent, qui est à moi, si je ne vous dis pas que je l'ai, qui vous est si chère, qu'elle vous donne la vie, vous ne voulez la racheter que deux mille francs ? adieu , Monsieur, nous ne ferons point affaire ensemble.

Le Naufrage.

K

114 LE NAUFRAGE,

M. DE LA BOUSSOLE.

Attendez, ne vous en allez pas si vite. Je vous donnerai . . . mille écus ; pour le coup vous devez être content.

ARLEQUIN.

Non , non , & cent fois non , & à moins d'un million , vous n'aurez pas votre cassette.

M. DE LA BOUSSOLE.

Uh, uh.

ARLEQUIN.

J'en en puis rien rabattre , en conscience , elle me coûte à moi davantage.

M. DE LA BOUSSOLE.

Mais quand vous garderiez toute la cassette pour vous, vous seriez encore bien loin de votre compte.

ARLEQUIN.

Oui ! eh bien , je veux vous faire voir que je ne suis point avaricieux , donnez-moi la moitié de ce qui est dedans , & nous voilà quittes.

M. DE LA BOUSSOLE.

C'est beaucoup ; mais puisque sans vous je n'aurois rien , je consens de vous en donner moitié. (*à part.*) Quand je l'aurai entre les mains , j'irai au Juge , & je ne donnerai que ce qu'il ordonnera.

ARLEQUIN.

Jurez.

COMÉDIE. 115

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous ne vous fiez pas à ma parole !

ARLEQUIN.

Je ne suis point méfiant , mais je veux être sûr de mon fait , jurez , ou je m'en vais.

M. DE LA BOUSSOLE.

Eh bien ! je jure , puisque vous le voulez.

ARLEQUIN.

Dites comme moi. Je jure de donner au Seigneur Arlequin la moitié de ce qui est dans la cassette ; & si je ne tiens pas parole , je promets de me noyer une seconde fois avec ma cassette , afin qu'il puisse la retrouver encore , & qu'elle n'ait plus de maître.

M. DE LA BOUSSOLE *repete après Arlequin mot pour mot ce qu'il lui fait dire.*

ARLEQUIN.

Je suis satisfait , je vais chercher mon Maître , elle est entre ses mains , vous lui donnerez les signes nécessaires , afin qu'on sçache qu'elle vous appartient véritablement... Mais le voici fort à propos.

M. DE LA BOUSSOLE.

Ce vieillard qui vient à nous ?

ARLEQUIN.

Lui-même.

M. DE LA BOUSSOLE.

Il a l'air d'un homme raisonnable , il me rendra justice.

SCENE III.

HORACE , & les *susdits*.

ARLEQUIN.

Monsieur ! Monsieur !

HORACE.

Eh bien , voilà encore un autre importun qui m'arrête , & qui m'empêche d'aller chez Argentine ; que me veux-tu ?

M. DE LA BOUSSOLE à *Horace*.

Ah ! Monsieur , vous voyez devant vous un homme persécuté par la mauvaise fortune ; j'ai perdu mon bien dans la mer , cet homme-ci l'a trouvé , & en veut la moitié pour sa récompense , rendez-moi justice.

ARLEQUIN.

Vous avez juré , il n'y a plus à reculer. (à *Horace*) Souvenez-vous que je suis votre fidele Arlequin , & qu'il y a long-tems que je suis à votre service.

HORACE.

Je ne ferai de tort ni à l'un ni à l'autre. Monsieur , donnez-moi , s'il vous plaît , les indices de ce que vous avez perdu.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une cassette rouge garnie de clous dorez , dans laquelle est un coffret , où

COMÉDIE. 117

font des bijoux , qui ne m'appartiennent pas , mais qui sont à une Demoiselle qui a fait naufrage avec moi ; je sçai qu'elle s'est sauvée , & comme c'est son bien , je ne sçaurois vous en donner la moitié.

ARLEQUIN.

Comment ! il commence à me rogner quelque chose de ce qu'il m'a promis ; cela ne se fait point , il n'aura rien.

HORACE.

Veux-tu te taire ? Continuez Monsieur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plus, une bourse, où il y a mille pistoles d'Espagne.

ARLEQUIN.

Bon ! c'est pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une boîte avec une douzaine d'yeux de chats d'Orient.

ARLEQUIN.

Ey des yeux de chats ! pour lui cela , pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Une autre bourse, où il y a deux mille Louis d'or.

ARLEQUIN.

Pour moi cela.

M. DE LA BOUSSOLE.

Plusieurs escarboucles d'Orient.

118 LE NAUFRAGE,

ARLEQUIN.

Poua la vilaine marchandise ! des escar-
bourcles ! pour lui, pour lui.

M. DE LA BOUSSOLE.

Cent mille francs en plusieurs sortes
de monnoyes , de différens pays.

ARLEQUIN.

Ah ! quelle joye ! voilà de quoi bâtir
la ville d'Arlequinople.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je ne vous détaillerai point le reste, qui
consiste en plusieurs sortes de bijoux.
Vous jugez bien que tous ces effets ne
sont pas à moi : on m'en a confié une
partie pour les négocier ; vous sçavez ce
que c'est que le Commerce.

HORACE.

Il suffit, Monsieur, vous m'en avez
assez dit. Arlequin, tiens voilà la clef de
mon cabinet, vas prendre cette cassette.

ARLEQUIN.

Qu'il m'en donne la clef, je l'ouvri-
rai dans ma chambre, je prendrai la moi-
tié qui me revient, & je lui rendrai le
reste en bonne conscience.

HORACE.

Fais ce que jete dis.

COMÉDIE.

119

ARLEQUIN.

Je ne veux pas moi ; car si je la rends avant que d'être payé , j'en serai la duppe.

M. DE LA BOUSSOLE.

Non , mon ami , ne craignez rien : voici votre Maître qui sçaura vous rendre justice.

ARLEQUIN.

Eh oui , justice ! je ne me fie à personne.

HORACE.

Maraut ! iras-tu prendre cette cassette ?

ARLEQUIN.

J'en veux ma part.

M. DE LA BOUSSOLE.

Tu l'auras , Arlequin , tu l'auras.

ARLEQUIN.

Je vas la prendre ; mais si vous me trompez , je prierai Neptune de vous envoyer des Crocodiles qui vous dévissent , des Dauphins qui vous étranglent , des Baleines qui vous engloutissent , vous , votre cassette , vos perles , vos diamans , le Vaisseau , les Mariniers , & toute votre chienne de race.



SCENE IV.

M. DE LA BOUSSOLE, HORACE,

HORACE.

JE vous prie de l'excuser, il est plus ignorant que malicieux.

M. DE LA BOUSSOLE.

Je lui pardonne aisément, je lui ai trop d'obligations pour me plaindre de lui, mais je ne le laisserai pas tout-à-fait dans la douleur, j'étois disposé à lui donner mille écus, & je les lui donnerai.

HORACE.

Il doit être content, & je lui ferai entendre raison.

SCENE V.

FABRICE ; LELIO, CINTHIO.

& les susdits.

FABRICE.

Que je vous ai d'obligations, Monsieur Lelio ! je ne me ferois jamais flatté dans ma vieillesse, d'embrasser à la Martinique, au bout de trente ans que j'y suis venu, une personne de ma famille, une nièce.

LELIO.

Si votre nom de Lisimaque m'avoit été

CONNU

COMEDIE. 122

connu plutôt, il y auroit long-tems que vous auriez eu cette consolation, & cela m'auroit épargné bien des chagrins.

CINTHIO.

Que je suis heureux d'avoir ainsi contribué à la joye de mon pere, & à la satisfaction de mon ami!

HORACE.

Vous voilà tous bien joyeux, faites m'en sçavoir les raisons, afin que je partage votre joye.

FABRICE.

Ah! mon ami! mon cher Horace! je ne puis vous exprimer tout ce que je sens? cette jeune fille si aimable, cette demoiselle Silvia que vous avez accüeillie chez vous, est ma nièce, fille de ma sœur.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous êtes donc, Monsieur Lisimaque?

HORACE.

Il se nomme Fabrice, & je m'étonne qu'il dise que Mademoiselle Silvia est sa nièce, car elle m'a dit que son oncle s'appelloit Lisimaque.

FABRICE.

Je n'en suis pas moins son oncle.

HORACE.

Expliquez-moi cette énigme?

FABRICE.

Dans ma jeunesse à Paris, j'eus une affaire.
Le Naufrage. L

faire d'honneur, & je fus obligé de me battre en duel, je tuai mon homme. Il fallut me sauver, comme vous pouvez croire, j'eus à peine le tems de dire à mon pere que je passerois à la Martinique je changeai mon nom de Lisimaque en celui de Fabrice pour mieux me cacher, & mon pere est mort, sans avoir jamais su de mes nouvelles.

M. DE LA BOUSSOLE.

Voilà justement l'aventure que j'ai entendu plusieurs fois conter à la mere de Mademoiselle Silvia.

HORACE.

Mais quelles preuves avez-vous, qu'elle soit véritablement votre niece ?

FABRICE.

Mille circonstances, dont Monsieur Lelio m'a rendu compte.

HORACE.

Comment ! est-ce qu'il la connoît,

M. DE LA BOUSSOLE.

Oui, Monsieur, & je puis en rendre bon témoignage ; vous trouverez de plus dans la cassette... mais que vois-je ? votre valet l'emporte.



SCENE VI.

ARLEQUIN & les *susdits*.*Arlequin passe derrière les Acteurs avec la cassette, tout le monde court après lui.*

HORACE.

A Rrête : où cours-tu :

ARLEQUIN.

Nulle part... j'allois sauver ma cassette.

LELIO.

Donne-là.

ARLEQUIN.

Pauvre Arlequin ! combien d'ennemis contre toi !

M. DE LA BOUSSOLE.

Voici la clef : vous trouverez d'abord le coffret de Mademoiselle Silvia, où sont ses bijoux & les papiers de votre famille.

FABRICE *ouvre la cassette.*

Voici un portrait, il est...

M. DE LA BOUSSOLE.

De votre mere que votre sœur a toujours gardé avec soin.

FABRICE.

Oui, vous avez raison, c'est ma mere, je me la remets bien, & voilà les traits de

Lij

124 LE NAUFRAGE,
ressemblance que je trouvois tantôt dans
ma nièce.

M. DE LA BOUSSOLE.

Vous trouverez aussi . . .

FABRICE.

Je verrai cela à loisir. Horace, montrez-
moi ma nièce, afin que j'aie le plaisir de
l'embrasser, & en même tems pour met-
tre fin aux inquiétudes de Monsieur Le-
lio, en la lui accordant pour épouse.

LELIO.

Vous me rendez la vie.

CINTHIO.

Vous me charmez, mon pere.

HORACE.

Alte-là ! que veut dire ceci ? comment
Fabrice, vous accordez votre nièce à
mon fils, lorsque vous sçavez la tendresse
que j'ai pour elle, & que je suis dans le
desscin de l'épouser ?

LELIO à Fabrice.

Ne m'abandonnez point.

CINTHIO.

Mon pere, tenez ferme.

FABRICE.

Oui, mon ami, je l'ai promise à votre
fils ; ils s'aiment tous deux depuis long-
tems, leur passion a pris naissance à Paris,
& ils se sont promis entre eux.....

COMEDIE.

123

H O R A C E.

Mais.....

F A B R I C E.

Mais elle a soutenu les chagrins d'une longue absence , les fatigues d'un voyage, les horreurs d'une tempête , pour s'unir avec cet époux, que son cœur accepte, & vous voudriez qu'elle fût à un autre qu'à celui qu'elle aime ?

H O R A C E.

Cependant

F A B R I C E.

Cependant, quand vous auriez sa main vous n'auriez pas son cœur , cela vous conviendrait-il ?

H O R A C E.

Non.

F A B R I C E.

Cédez la donc, & ne la disputez plus à votre fils.

L E L I O.

Vous rendez-vous mon pere ?

H O R A C E.

Oui, je me rends, je ne veux pas qu'on me reproche qu'un amour de vingt-quatre heures m'a fait renoncer à vingt-cinq ans de tendresse pour mon fils. Je consens à cet hymen, & je suis content de choisir, comme fille, celle que je voulois aimer comme épouse.

L E L I O.

Je suis le plus heureux des hommes , &
c'est à vous , mon pere , que je dois mon
bonheur. *Il lui baise la main.*

H O R A C E.

Arlequin , va vite chez Argentine , &
amene ici Mademoiselle Silvia & Spi-
nette.

A R L E Q U I N.

Eh oui , chez Argentine , je n'ai pas eu
le tems de les y conduire , lorsque vous
m'avez quitté , il est venu cent mille hom-
mes armez qui me les ont enlevées.

L E L I O.

Qu'entends-je !

H O R A C E.

Comment enlevées , où les ont-ils me-
nées ?

A R L E Q U I N.

Ma foi je n'en sçai rien , ils ne me l'ont
pas dit.

F A B R I C E.

Et tu n'en a rien dit à ton Maître ?

A R L E Q U I N.

Je ne sçavois pas où le trouver.

H O R A C E.

Mais depuis que tu es ici ?

A R L E Q U I N.

Et j'avois bien autre chose dans la
tête.

LELIO.

Il faut sans tarder faire tous nos efforts
pour la retrouver.

CINTHIO.

De quel côté sont-ils allés ?

ARLEQUIN.

Par ici....par là.

LELIO.

Chere Silvia, vous aurois - je perduë,
dans le moment que vous étiez à moi ?

FABRICE.

Ma pauvre nièce !

CINTHIO.

Ma chere cousine !

M. DE LA BOUSSOLE.

Quel malheur !

HORACE.

Ne perdons point de tems inutilement,
séparons-nous, & allons chacun de no-
tre côté, pour tâcher d'en avoir des nou-
velles.

SCENE VII.

TRIVELIN, & les susdits,

DOù viennent ces cris ? que veut
dire ceci ?

*Pendant cette Scene Arlequin & Monsieur
de la Bouffolle font plusieurs lazis autour de
la cassette.*

LELIO.

Ah Trivelin ! ma chère Silvia a été enlevée, nous l'avons perdue, dans le tems que mon pere me l'accordoit pour épouse.

TRIVELIN.

N'en foyez pas en peine ; c'est moi qui l'ai enlevée à Arlequin, dans l'intention de faire plaisir à mon Maître.

ARLEQUIN.

Ah coquin ! c'est donc toi ! tiens voilà ce que tu mérites. *Il le bat.*

LELIO.

Arrête Arlequin ; Trivelin où l'as-tu menée ?

TRIVELIN.

A deux pas d'ici, chez votre cousine.

LELIO.

Allons-y promptement.

FABRICE.

Arrêtez un moment, que Trivelin aille seul, la cousine nous amuseroit, il faudroit l'instruire de toute cette aventure, j'aime mieux que la chose se passe en présence de mon épouse, afin qu'elle partage notre joye, & qu'elle cesse d'être en colère contre moi. Va vite, Trivelin, nous t'attendrons tous chez moi : rentrons.

TRIVELIN.

Je reviens dans le moment.

M. DE

COMEDIE. 129
M. DE LA BOUSSOLE.

Messieurs, vous voilà tous contents, & j'en suis ravi; mais faites que je le sois aussi, en me faisant rendre ma cassette.

HORACE.

Vous avez raison : Arlequin, rends la cassette à Monsieur, & vous Monsieur, donnez-lui les mille écus que vous lui avez promis.

M. DE LA BOUSSOLE à Arlequin.

Prends cette bourse, qui est la seule chose que j'avois sauvée, il doit y avoir la somme juste.

ARLEQUIN.

Je n'aurai pas tout perdu, tenez voilà votre cassette. Mais si je la retrouve une seconde fois....

M. DE LA BOUSSOLE.

J'espère que je n'aurai pas toujours le même malheur; je vais la mettre en lieu de sûreté, & je serai bien-tôt de retour.
Il sort.



SCENE DERNIERE.

SILVIA , SPINETTE , TRIVELIN ,
& les susdits.

*Les Acteurs embrassent Silvia tous à la fois,
& Arlequin en fait de même
avec des lazis.*

LELIO courant au devant de Silvia.

AH, Silvia ! est-il bien vrai que je vous
possède, n'est-ce point une illusion ?

FABRICE.

Que je vous embrasse , ma chere nièce !

HORACE.

Ma fille !

CINTHIO.

Ma cousine !

SILVIA.

Par quel bonheur.....

FABRICE.

Je vous expliquerai tout à loisir : sça-
chez seulement que je suis cet oncle que
vous cherchez , que je ne m'oppose point
à votre mariage avec Lelio , & que son
pere y consent.

COMEDIE. 131

SILVIA *embrassant son oncle.*

Mon cher oncle.... (à Horace) vous me l'aviez bien promis, Monsieur, que vous me regarderiez comme votre fille.

HORACE.

Et je tiendrai ma parole.

SPINETTE.

Et la pauvre Spinette qui n'a point d'oncle ici, ne trouvera-t'elle pas un mari ?

FABRICE.

J'aurai soin de toi Spinette, & je récompenserai ta fidélité & ton attachement pour ta Maîtresse. (à Horace) Suivez-moi, mon ami. *Il sort.*

ARLEQUIN.

Allons, afin de n'avoir plus rien sur le cœur, je veux me raccommoder avec toi, Trivelin.

TRIVELIN.

Tope, faisons la paix.

ARLEQUIN.

Viens ça, que je t'embrasse, je te pardonne; mais si tu viens jamais me chicaner ma pêche !

TRIVELIN.

Je ne m'en mêlerai plus.

ARLEQUIN.

Nos Maîtres sont en joye, réjouissons-nous aussi, je m'en vais régaler mes pé-

132 LE N·A·U·F·R·A·G·E.

cheurs , puis que j'ai de l'argent. Venez,
mes amis , chantons , dançons , & puis
nous irons tous boire ensemble.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, *le Nouveau Théâtre*
Italien ; j'ai examiné en particulier
les différentes Pièces qui le composent ,
& je n'y ai rien trouvé qui puisse en em-
pêcher l'impression. Fait à Paris ce 3.
Novembre 1728.

D A N C H E T.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE TOUR
DE
CARNAVAL,

COMEDIE EN UN ACTE,

Par M. D'ALLAINVAL.

*Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne, par les Comédiens Italiens Or-
dinaires du Roy le 24 Février 1726.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue saint Jacques,
à la Science.

M. DCC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



*On trouve dans la même boutique
les Comedies suivantes de M.
d'Allainval.*

L'EMBARRAS DES RICHESSES,
Comedie.

L'HIVER, *Comedie.*

*Ces Pieces sont dans le Nouveau
Théâtre Italien 12. 8 vol. qui se vend
aussi chez BRIASSON: ainsi que les
Parodies du Théâtre Italien 12. 3 vol.
l'un & l'autre avec les airs gravés.*

LE MARY CURIEUX, *Comedie
représentée sur le Théâtre François.*



A C T E U R S.

MADAME RICHARD, Veuve
d'un Président de Gisors.

M A R I A N N E, Fille de Madame
Richard.

CLITANDRE, Officier, Amant
de Marianne.

SOTENROBE, Assesseur de Gi-
sors.

SANS - Q U A R T I E R, Valet de
Clitandre.

M A R T O N, Suivante de Marianne.

Un **G A R C O N** de l'Hôtel garni.

DANSEURS & MUSICIENS.

La Scène est à Paris dans un Hôtel garni.



LE TOUR DE CARNAVAL.

SCENE PREMIERE.

MADAME RICHARD,
MARIANNE, MARTON.

MADAME RICHARD.



Q U E je t'embrasse, ma chere fille, je suis charmée de te voir enfin déterminée à épouser M. de Sotenrobe : Je suis sûre que tu seras heureuse avec lui ; s'il n'a pas cet air vif & ces manieres évaporées qui prennent la plupart des femmes, il n'a pas aussi les

A. iij

6 LE TOUR

défauts de ces étourdis qui donnent tous les jours mille chagrins à une épouse par leur humeur volage & libertine. M. l'Assesseur est un garçon doux, sage, posé, riche : d'ailleurs tu n'auras à essuyer de sa part ni inconstance, ni caprice. Si tu sçavois le plaisir que je lui ai fait, quand je lui ai appris il y a une heure ou deux les dispositions où tu es à son égard ; je croyois qu'il en mourroit de joye. Je gage qu'il est actuellement occupé de la petite fête de Carnaval, qu'il doit te donner ce soir dans cet Hôtel garni. Va, ma chere fille, va te préparer pour cela ; & toi, Marton, songe que nous reprenons demain le chemin de Gisors.

MARTON.

Madame, tout est prêt pour le départ.

Madame RICHARD.

Je vais à une petite emplette qui me reste à faire, je ne tarderai pas.

SCENE II.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

M Adame de Sorenrobe veut elle bien que j'aye l'honneur de lui faire la reverence ?

MARIANNE riant.

Ha, ha, ha.

MARTON.

Vous riez ! Ma foi , Mademoiselle , la chose n'est pas trop risible pour vous... Riez , riez , cela ne durera pas toujours ; mais de grace , Mademoiselle , répondez-moi autrement , & apprenez-moi comment le plus grand benêt du Royaume a pû trouver grace devant vos yeux , lui que vous haïssez à mort , sur-tout depuis qu'il s'est fourré dans la tête d'être votre époux ?

MARIANNE.

Quoi ! tout de bon , Marton , tu crois que je l'aime ?

A iijj

8 LE TOUR

MARTON.

Non vraiment, je me doute bien que vous ne l'aimez pas ; le moyen d'aimer un homme de cette trempe ?

MARIANNE.

A propos de quoi t'allarmes - tu donc ?

MARTON.

Ah ! je vous entens... Tenez, Mademoiselle, je serois la première à vous conseiller de l'épouser, si vous aviez toujours à vivre à Paris ; en fait d'époux, dans cette charmante Ville, les plus sots sont souvent les plus courus ; une fille ne s'y marie qu'à pour se soustraire au joug de ses parens, & un mari tel que votre Assesseur, est un trésor pour une jolie femme ; elle a tant d'aimables gens qui lui plaisent, qu'elle y perdrait trop si son époux lui plaisoit : mais mort de ma vie, il faut chanter autrement à Gisors. Dans une Province grossière, où les belles manières ne sont pas encore reçues, une femme n'oseroit y donner un substitut à son mari, sans qu'on en jase : *ergo*, il en faut choisir un qu'on puisse aimer.

MARIANNE.

Belle conclusion.

MARTON.

Helas ! que dira ce pauvre Clitandre quand il apprendra ce mariage ridicule ! Avez-vous oublié les tendres adieux que vous lui fîtes quand il partit de Gisors avec son Régiment il y a quatre mois ? Ne vous souvient-il plus des assurances que vous lui donnâtes de n'avoir jamais d'autre époux que lui ? Le pauvre garçon s'endort dans sa garnison sur la foi de vos sermens ; j'en fis de mon côté à l'aimable Sans-Quartier son valet, & je mourrois plutôt que de les violer.

MARIANNE.

Mais, que dirois-tu, Marton, si j'apprenois que Clitandre & Sans-Quartier sont à Paris ?

MARTON :

Seroit-il possible, Mademoiselle ?

MARIANNE.

Oùi, je les-ai vus ce matin au Palais ; jamais Clitandre ne m'a semblé plus charmant : mon cœur s'est ému mille fois ; j'ai vu dans ses yeux qu'il mouroit d'envie de m'aborder ; mais comme j'étois avec ma mere, il s'est contenté de me faire des mines de loin, & de me

faire suivre par son valet, jusqu'ici.

MARTON.

Quelle joye, Mademoiselle ! mais, s'il vous plaît, puisqu'il nous vient un si puissant renfort, pourquoi n'avoir pas continué de faire une vigoureuse résistance ?

MARIANNE.

Ne vois-tu pas que ce que j'en fais, n'est que pour amuser ma mere.

MARTON.

Qu'est-ce que cela operera ?

MARIANNE.

Cela n'a-t'il pas engagé M. de Sotenrobe à me donner le Bal ce soir : quand je songe qu'il me sera permis d'y voir Clitandre sous quelque déguisement !...

MARTON.

Que l'amour donne d'esprit ! j'y pourrai de même entretenir mon cher Sans-Quartier ; mais je crains fort que ce secours ne soit venu un peu trop tard ; car enfin nous partons demain avec M. l'Assesseur pour Gisors, & le lendemain de l'arrivée vous devez être son épouse.

MARIANNE.

Crois-tu que Clitandre sçaura parer ce coup ?

DE CARNAVAL. 11

MARTON.

J'espere aussi beaucoup en son va-
let... Qu'il me tarde de les voir déjà...
mais....

SCENE III.

MARIANNE, MARTON,
SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER *vivement.*

Serviteur, Mademoiselle ; bon soir,
Marton.

MARIANNE & MARTON.

Bon soir, Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Comment vous portez-vous, Made-
moiselle ?

MARIANNE.

Fort bien.

SANS-QUARTIER.

Et toi, charmante Marton ?

MARTON.

On ne peut mieux.

SANS-QUARTIER.

J'en suis en verité ravi.

M A R I A N N E.

Et ton Maître ?

M A R T O N.

Et toi ?

S A N S - Q U A R T I E R *vivement.*

A merveille mon enfant, à merveille, Mademoiselle. Vous l'allez bien-tôt voir ici ; il m'a envoyé devant comme un camp volant à la découverte, afin de régler sa marche sur les instructions que je lui donnerai. Ma chère Marton, que je suis charmé de te voir ! *il l'embrasse.*

M A R I A N N E.

Mais, dis-moi, puis-je me flatter que ton Maître ait pensé à moi ?

S A N S - Q U A R T I E R.

En pouvez-vous douter, Mademoiselle ? nous n'avons cessé de parler de vous. Oh ! pour un homme de guerre, c'est un homme bien tendre que mon Maître.

M A R T O N.

Et toi, Sans-Quartier, m'aimes-tu toujours ?

S A N S - Q U A R T I E R.

A la rage, mon Infante, à la rage, depuis que je t'ai perdue de vue, je ne

DE CARNIVAL. 13

J'ai point entré dans aucun cabaret pour m'enyvrer, que je n'y aye cassé des verres en ton honneur & gloire ; ton nom est entrelassé avec le mien sur toutes les cheminées des Corps-de-garde. Mais depuis quand êtes-vous à Paris , Mademoiselle ?

M A R I A N N E.

Depuis près d'un mois ; nous y sommes venues pour une petite affaire que nous avons heureusement terminée : & vous , y a-t'il long-tems que vous y êtes ?

S A N S - Q U A R T I E R.

Depuis quatre jours.

M A R I A N N E.

Hé , qu'y venez-vous faire ?

S A N S - Q U A R T I E R.

Nous sommes ici en recrue , nous cherchons à faire des hommes ; mais regardez-moi un peu toutes deux ... Ah , ah , voilà des yeux , sur ma foi , qui me disent que nous pourrions bien y faire des femmes.

M A R T O N.

Oh ! je tremble que ta conjecture ne soit pas vraie.

SANS-QUARTIER.

Comment ! te défies-tu de moi ?

MARTON.

Non ; mais c'est que depuis que nous ne vous avons vu , il est arrivé bien des affaires. Madame Richard marie Mademoiselle à un Assesseur de notre Ville qui est ici logé avec nous.

SANS-QUARTIER.

Est-il croyable, Mademoiselle, que vous puissiez préférer à mon Maître un pied plat de Province ?

MARIANNE.

Hélas ! mon pauvre Garçon , Marton m'est témoin des chagrins que ma mere m'a fait sur ce sujet.

SANS-QUARTIER.

Oh, ne vous embarrassez pas, il ne sera pas dit qu'on nous soufflera ce que nous aimons sur la moustache ; nous y mettrons ordre.

MARTON.

Il faut donc pour cela user d'une grande diligence ; car nous retournons demain à Gisors avec le prétendu.

SANS-QUARTIER.

C'est le diable ! mais ne vous alarmez

DE CARNAVAL. 15

de rien. Dis-moi seulement comment s'appelle cet Assesseur?

MARTON.

Tu ne le connois pas ; pendant que vous étiez en garnison à Gisors, il étoit à Orléans à étudier en Droit ; son nom est Boniface de Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Comment?

MARIANNE.

Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Sotenrobe ! Sotenrobe ! ah quel bonheur ! un Basset?

MARTON.

Oui.

SANS-QUARTIER.

Blondin tirant sur le fade ; pour l'esprit des plus nigauds, une vraie hape-lourde.

MARIANNE.

Justement : comment tu le connois?

SANS-QUARTIER.

Si je le connois vraiment je le crois, nous avons été camarades d'étude.

M A R I A N N E.

Que veux-tu dire camarades d'étude?

S A N S - Q U A R T I E R.

Oui, camarades d'étude : nous demeurions tous deux ici dans une boutique de Procureur ; il y étoit espalier, c'est-à-dire, Clerc & moi Laquais.

M A R T O N.

Il n'est pourtant guères dessalé pour avoir fait ses exercices sous un Procureur.

S A N S - Q U A R T I E R.

Oh, il n'y resta guères ; la Procureuse lui fit des avances qu'il n'eut pas l'esprit d'entendre, quoiqu'elles fussent très-intelligibles ; quand elle vit cela elle lui fit une querelle d'Allemand, & elle obligea Maître Jean Cornichon son époux de le remplacer par un autre dont elle tira dans la suite de bons services Ah, ah, Monsieur de Sotenrobe, c'est donc vous qui voulez aller sur nos brisées ? nous verrons cela, nous verrons cela.

M A R I A N N E.

Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'il doit me donner ici ce soir un petit Bal.

S A N S.

DE CARNAVAL. 17

SANS-QUARTIER.

Tant mieux ; ce sera mon champ de bataille, je l'y ferai danser d'un diable d'air..... Ah , ah , ah , j'imagine un panneau qui sentira un peu son carnaval , mais il sera bien fin s'il n'y donne. Le tems presse , adieu , Mademoiselle , je vais rendre compte à mon Maître de mes découvertes , & des intelligences que j'ai dans cette place ; ensuite j'avancerai ici mon artillerie , & quoique l'ennemi soit déjà maître des faux-bourgs , & que la gouvernante tienne pour lui , morbleu je veux à sa barbe arborer mon pavillon sur la brèche : sur-tout ne vous étonnez de rien , & ne marquez point nous connoître. Je vais vous envoyer mon Maître déguisé d'une manière qu'il ne pourra être suspect. *A Marton.* Sans adieu , mon adorable.

SCENE IV.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

VOïez, Mademoiselle, comme la rentrée d'une ou deux cartes raccommode en un instant un méchant jeu : tout à l'heure nous étions vous & moi dans une consternation terrible ; l'allarme étoit au camp, & l'arrivée de Clitandre & de Sans-Quartier nous vient de remettre dans le meilleur train du monde.

MARIANNE.

Que je serois heureuse si.....

MARTON.

Oh, Mademoiselle, reposez-vous de tout sur Sans-Quartier ; puisqu'il s'en mêle, nous aurons une bonne issue, il est plein d'expediens.



SCENE V.

SOTENROBE, MARIANNE,
MARTON.

SOTENROBE *en dedans.*

A H les fripons ! les marauds , les
canailles !...

MARIANNE.

Voilà M. de Sotenrobe bien en co-
liere.

SOTENROBE *entre en robe sans perru-
que & sans chapeau , avec un rabat
tout chiffonné.*

Insulter de la sorte un Assesseur.

MARTON *riant.*

Ah , ah , ah ! comme le voilà fait ; ah,
ah , ah !

MARIANNE.

Que vous est-il donc arrivé , M. l'As-
sesseur ?

SOTENROBE.

Ah ! m'amour , je n'en puis plus.

MARIANNE.

Voilà assez rire , Marton.

Bij.

MARTON.

Hé le moyen de s'en empêcher, Mademoiselle ? Ah, ah, ah, M. l'Assesseur, comment vous courez le Bal en cet équipage-là ? Ah, ah, ah, on voit bien que nous sommes en carnaval.

SOTENROBE.

Peu s'en est fallu, mon cher enfant, que tu n'ayes été veuve avant d'être mariée.

MARTON *à part*.

Cela nous auroit tiré une grosse épine du pied.

MARIANNE.

Quelle disgrâce avez-vous donc eue ?

SOTENROBE.

Le plus grand malheur du monde ; mais je ne sçai si je dois te le conter ; car l'amour que tu as pour moi est si violent que tu ne pourras jamais l'entendre sans pleurer.

MARTON.

Contez, contez-nous votre lamentable aventure ; Mademoiselle la fourrieda bien, pour moi j'en pleure déjà derrière.

SOT EN ROBE.

J'étois il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal, & comme je me baïssois pour ramasser un écu qui étoit cloüé à terre, un petit coquin m'est venu donner sur le dos d'une latte où il y avoit un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet; mais malheureusement il étoit fils de trois ou quatre Fiacres qui étoient sur la place, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étois Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de fouet; j'ai fui; ils m'ont poursuivi toujours fouettant, mille badaux le font mis en haye pour me faire des has.

MARTON.

Je le crois bien! le spectacle étoit des plus nouveaux, de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins?

SOT EN ROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carrosses, j'entendois de maudits Laquais grimpez derrière qui crioient aux Fiacres : fouettez, fouettez, c'est un Commissaire.

22 L E T O U R

enfin je me suis sauvé dans le Palais Royal, je l'ai traversé, j'ai demandé sortant un Commissaire pour faire plainte, on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée, je l'ai tirée croyant que c'étoit la corde d'une nette, & il est tombé sur moi un seau d'eau.

MARTON *riant de toutes ses forces*

Ah, ah, ah.

SOTENROBE.

Ces insolens-là sont bienheureux. Voir affaire à un homme qui prend des choses aussi-bien que moi.

M A R I A N N E.

Marton, que je ne t'entende pas davantage.

SOTENROBE.

Laisse, laisse la rire, cela ne me fait point de peine.

MARTON.

Oh, Mademoiselle, je ris de ce que M. de Sotenrobe en a été quitte à si bon marché; c'est un miracle, il devoit périr sous les foüets de ces brutaux.

SOTENROBE.

Cela est vrai, c'est un miracle.

DE CARNAVAL 23

MARIANNE.

Mais vous ne songez pas, Monsieur, qu'il y a long-tems que vous avez la tête découverte, vous pourriez vous enrhumer,

SOTENROBE.

Quand je suis auprès de toi je n'ai jamais froid, je ne sens rien, j'oublie tous mes maux.

MARIANNE.

Mais votre santé m'est chère.

SOTENROBE.

Comme elle m'aime, je n'aurois jamais crû être si aimable, il faut que j'aye quelque mérite que je ne me connoisse pas; mais tu as beau faire, je ne sçaurois te quitter. . . . tiens, Marton, voilà ma clef.

MARTON.

Pour quoi faire?

SOTENROBE.

Va dans ma chambre me chercher ma belle perruque & mon chapeau neuf.

MARTON.

Moi dans votre chambre! vous moquez-vous, Monsieur l'Afficheur; avec

25
dites-
anture?
ous l'a-

ton, de
ce pau-

iselle? Je
nes gages
ene sur le
j'imagine
de le voir
e & sans
avec Sans-

Maître est
pour un

C

24 LE T O U R

cet air dangereux que vous avez, si l'on m'en voyoit sortir, pour peu que mon linge fût dérangé, ne s'imagineroit-on pas que je serois quelque plaideuse qui sortiroit d'une sollicitation? Oh j'ai de l'honneur, quoique je ne sois qu'une suivante.

M A R I A N N E.

Vous ferez mieux d'y aller vous-même.

S O T E N R O B E.

J'y cours, mignonne, j'y cours, & je reviens sur le champ.

M A R I A N N E.

Ne vous gênez point.

S O T E N R O B E.

Oh je crois que turt'ennuies beaucoup quand tu ne me vois pas; va, tu me verras bien-tôt, & tu me posséderas tout à ton aise. Cela n'est pas croyable, l'amour qu'elle a pour moi depuis ce matin; va mon bouchon, nous nous divertirons bien ce soir au petit Bal que je te donnerai. Je reviens, je reviens.

M A R T O N.

Allez, allez, croyez-moi, restez un peu de tems dans votre chambre pour vous remettre des fatigues que vous venez

DE CARNAVAL. 25

nez d'effuyer. Ah, ah, ah, que dites-vous, Mademoiselle, de son aventure? j'admire le sérieux avec lequel vous l'avez entenduë.

M A R I A N N E.

As-tu bien le courage, Marton, de rire comme tu fais aux dépens de ce pauvre garçon?

M A R T O N.

Hé, où est le mal, Mademoiselle? Je voudrois pour une année de mes gages avoir eu le plaisir de voir la scène sur le lieu où elle s'est passée. Oh! j'imagine que cela étoit fort divertissant de le voir galoper en robe sans perruque & sans chapeau; j'en rirai bien tantôt avec Sans-Quartier.

M A R I A N N E.

Ne trouves-tu pas que son Maître est bien lent à venir? & que pour un Amant...



SCENE VI.

CLITANDRE, MARIANNE,
MARTON.

CLITANDRE *en Haut-à-bas, une malle
sur le dos.*

HAUT-A-BAS, mes Dames ; des
éguilles, des rubans, des boîtes à
mouches.....

MARIANNE.

Il ne me faut rien, mon ami.

CLITANDRE.

Des éventails, des tabatières à la
mode.

MARIANNE.

Je vous dis que je n'ai pas besoin de
votre marchandise.

CLITANDRE.

J'en ai pourtant qui vous convien-
droit assez.

MARTON.

Peste de l'importun ! laisse-nous, te
dit-on, nous avons bien d'autres choses
à songer.

DE CARNAVAL.

27

CLITANDRE.

Diable ! Mademoiselle Marton est bien rude aux Marchands.

MARTON.

Ah ! Monsieur le Chevalier, qui diantre vous auroit reconnu ?

MARIANNE.

Ah Ciel !

MARTON.

Contez vous vos raisons, je m'en vais faire le guet afin que vous ne soyez pas surpris.

MARIANNE.

Comment, Clitandre, c'est vous.

CLITANDRE *après avoir posé sa malle sur une table.*

Oui, belle Marianne, c'est moi, c'est un Amant que vous revoyez plus passionné que jamais. Suis-je assez heureux pour que le tems ne m'ait point effacé de votre cœur ? & puis-je espérer que vous soyez encore pour moi dans ces charmantes dispositions où je vous ai laissé en partant de Gisors ?

MARIANNE.

En pouvez-vous douter, Clitandre,
C ij

après les assurances que je vous en ai données ?

CLITANDRE.

Ah ! si cela est , je suis le plus heureux des hommes... Sans - Quartier vient de m'apprendre le grand besoin que vous avez d'un prompt secours , & moi je viens vous conjurer de m'accorder votre aveu pour une petite entreprise que je médite contre mon rival , & qui m'assurera la possession de votre cœur : allons , adorable Marianne , qu'un mot de votre belle bouche achève mon bonheur.

MARIANNE.

L'extrémité où l'on me réduit , & votre mérite , Clitandre , seront mon excuse ; faites tout ce qu'il vous plaira , pourvu cependant que ma mère n'y joue point un rôle délagréable.

CLITANDRE.

Non , ne craignez rien de ce côté-là , je vais vous mettre au fait...

MARTON.

Paix , paix , voilà Monsieur de Sotenville qui revient ; peste du trouble-fête , qui est-ce qui demandoit ici sa figure ?

SCENE VII.

CLITANDRE, SOTENROBE,
MARIANNE, MARTON.

SOTENROBE à part en entrant.

AU diable le Marchand ! j'ai envie
de m'en retourner , car il m'en va
couter de l'argent.

MARIANNE.

Voyons un peu vos éventails.

CLITANDRE.

En voici des plus nouveaux , Made-
moiselle ; c'est moi qui ai donné au pu-
blic l'idée d'y peindre les aventures nou-
velles.

SOTENROBE.

N'achete rien de ce drôle-là , ma pe-
tite femme ; il t'affronteroit , il m'a tout
l'air d'un Marchand de contrebande.

MARTON.

Ne craignez rien de ce côté-là , je le
connois , & je suis sûre que toute sa mar-
chandise est de bon aloi.

Ciiij

CLITANDRE à Sotenrobe.

Ah ! Monseigneur....

SOTENROBE.

Monseigneur.... il faut que j'aye un
air de qualité.

CLITANDRE.

Ne voulez vous rien du nôtre.....
des peignes pour bien peigner votre per-
ruque.

SOTENROBE.

J'en ai , j'en ai.

MARIANNE.

Expliquez-moi je vous prie cet éven-
tail.

CLITANDRE.

C'est un Gascon qui se sauve dans un
naufrage sur sa valise.

MARTON.

En guise de callebasse. Et celui-ci ?
que veulent dire tous ces gens vêtus de
noir que je vois ? qu'ils ont l'air triste ,
viennent-ils d'un convoi ?

CLITANDRE.

C'est une troupe d'Auteurs qui vien-
nent de la premiere représentation d'une
piece qu'ils ont eû la douleur de voir ap-

DE CARNAVAL. 31

plaudir. *A Sotenrobe.* Ne touchez pas, Monseigneur, à cette tabatiere-là.

SOTENROBE.

Pourquoi, pourquoi ?

CLITANDRE.

C'est qu'elle est vendue à un gros Chanoine qui doit y faire peindre la gouvernante.

MARIANNE *prenant un autre Eventail.*

Ah ! la vilaine figure ! Est-ce un possédé que cet homme-là ?

CLITANDRE.

Ah, ah, c'est M. Bredoüille Notaire, qui veut dévisager la Comédie, parce qu'il s'est reconnu dans une piece nouvelle.

SOTENROBE.

L'ami, l'ami, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiseaux-là.

CLITANDRE.

Voyez cela, s'il vous plaît, Mademoiselle ; l'oiseau que vous voyez au milieu, est un moineau éperduëment amoureux de cette aimable fauvette qui est à ma droite ; le moineau s'est convert de plumes étrangères pour ne point donner

C iij

d'ombrage au coucou son rival que vous voyez à ma gauche : le moineau veut faire entendre adroitement à la fauvette qu'il viendra tantôt l'enlever au coucou si elle y consent.

S O T È N R O B E.

Ah , ah , ah , cela est plaisant , cela est plaisant ! voilà un drôle de moineau ! qui est-ce qui diroit qu'un oiseau si petit auroit tant d'esprit ? cela me confond ; & la fauvette consent-elle ? ...

C L I T A N D R E.

Il faut que je le voye dans ses yeux.

M A R I A N N E.

Vous y verrez que la haine qu'elle a pour le coucou , la détermine à suivre son moineau.

S O T È N R O B E.

Ah , ah , ah , le pauvre coucou , le pauvre coucou.

M A R T O N.

Marchand, n'auriez-vous pas un éventail où l'on eût peint un Assesseur fouetté par quatre Fiacres ?

C L I T A N D R E.

Non.

DE CARNAVAL, 33

MARTON.

Je m'en étonne, car c'est une aventure
des plus nouvelles & en voilà le héros.

SCENE VIII.

CLITANDRE, MARIANNE, SOT-
EN-ROBE, SANS-QUAR-
TIER, MARTON.

*Pendant cette Scene, Clitandre, Marianne
& Marton, sous prétexte de voir des
éventails, parlent de leurs affaires.*

SANS-QUARTIER.

H Ola quelqu'un.

SOTENROBE.

Ouf! j'ai crû encore entendre la voix
enrouée de ces maudits Fiâcres.

SANS-QUARTIER.

M. de Sotenrobe est-il ici?

MARTON.

Le voilà.

SANS-QUARTIER *l'embrassant deux
ou trois fois rudement.*

Ah! votre serviteur, M. de Sotenre-

34 L'ÉTOUR

be, comment vous portez-vous, M. de Sotenrobe ? que j'ai de joye de vous voir , M. de Sotenrobe.

SOTENROBE.

Doucement, doucement, je ne vous connois point.

SANS-QUARTIER.

Comment M. de Sotenrobe ne reconnoît plus un de ses amis ! ne vous souvient-il plus de Maître Jean Cornichon ?

SOTENROBE.

Ah ! c'est toi mon pauvre Dupont.

SANS-QUARTIER.

Hé vraiment oüi c'est moi ; je sçavois bien que vous reconnoîtriez un garçon à qui vous avez tant d'obligations : car enfin c'est moi qui vous ai déniaisé quand vous débarquâtes chez le Procureur, vous étiez si neuf !

SOTENROBE.

Tu t'en souviens ?

SANS-QUARTIER.

Bon ! & vous, avez-vous oublié tous les tours que je vous ai jouez ? Souvenez-vous de cette nuit que vous vous régalez avec la Femme de chambre ; de concert avec elle j'entrai, j'avois la ro-

DE CARNAVAL. 35

Le du Procureur & un grand bois de
cerf sur la tête, vous me prîtes pour
l'ombre de votre pere ; la peur vous
faïsit, vous vous sauvâtes, & je demeu-
rai maître du champ de bataille
Ah ! que ce vin de Champagne étoit
bon.

SOTENROBE.

Ah , ah , ah.

SANS-QUARTIER.

Et ce soir que je vous fis prendre par
le Guet ?

SOTENROBE.

Ah ! oui , oui ; mais à présent je suis
bien changé , je ne suis plus si sot que
j'étois.

SANS-QUARTIER.

Oh , diable , vous m'avez l'air d'un
fin matois.

SOTENROBE.

Depuis que tu m'as vû , j'ai été étu-
dier en Droit à Orléans : oh , cela fait
bien un jeune homme.

SANS-QUARTIER.

Malepeste ! à qui le dites-vous ? ie
me doute que vous faites bien des vôt-
res à Gisors.

SOTENROBE.

Oh, oui, depuis que je suis Assesseur, j'ai fait mettre dans la Halle une cloche pour annoncer l'heure du Marché.

SANS-QUARTIER.

Je veux dire que vous y êtes la coqueluche de toutes les belles.

SOTENROBE.

C'est à qui m'aura ; l'une me tire par ma perruque, une autre me déchire mon habit ; dès qu'on me voit, tout le monde se met à rire, jusqu'aux petits enfans. Oh, c'est que je suis si divertissant !

SANS-QUARTIER.

Morbleu vous avez un air qui me charme.

SOTENROBE.

C'est bien autre chose, si tu me voyois dans mon tableau, je me suis fait peindre en robe.

SANS-QUARTIER.

C'est pour n'être pas un original sans copie.

SOTENROBE.

Et par un Peintre fameux, qui ne peint que des visages.

DE CARNAVAL. 37

SANS-QUARTIER.

Des visages , M. l'Assesseur ? qu'il vous aura bien attrapé !

SOTENROBE.

Mais , qu'est-ce que je vois-là à ton chapeau ? Est-ce que tu fers le Roy ?

SANS-QUARTIER.

Oui , je le fers en second , je suis valet d'un Officier : bonne condition , il ne me paye point , me nourrit mal & me bat beaucoup ; mais je ne laisse pas de tirer mon épingle du jeu , il n'y a que maniere de s'aider.

SOTENROBE.

Quoi ! tu aurois le cœur d'aller tuer ton prochain ?

SANS-QUARTIER.

Oh ! pendant la paix , le métier des armes est sans risque ; si la guerre venoit , je ne dis pas que je ne quittasse le service , comme quantité d'autres braves.

SOTENROBE.

Que ne restois-tu chez M. Corpi-
chon ?

SANS-QUARTIER.

Ah ! un Procureur est d'un dangereux

38 LE TOUR

exemple pour un valet ; je m'appercevois que je devenois diablement habile à m'approprier le bien d'autrui ; & comme je n'avois pas le privilege de le faire impunément comme lui , j'ai donné le congé à ce cocu-là. A propos de cocu , vous ne me dites pas que vous vous mariez à la fille d'une Madame Richard , & vous lui donnez ce soir le Bal ?

SOTENROBE.

Qui t'a donc déjà dit cela ?

SANS-QUARTIER.

Tout Paris ; on ne parle que de vous dans les rues , & je gage qu'avant qu'il soit deux jours on vous chantera sur le Pont-Neuf.

SOTENROBE.

Oh si je sçavois cela , quoique j'aye bien envie d'être marié , je resterois encore ici pour avoir le plaisir de m'entendre chanter ; je suis glorieux moi.

SANS-QUARTIER.

Je viens vous demander une grace ; l'Officier que je fers voudroit bien venir à votre Bal , & y amener quelques Messieurs & quelques Dames de ses amis,

DE CARNAVAL. 39

MARTON *riant.*

Oh qu'il vienne, qu'il vienne, plus on est de fous & plus on rit.

SANS-QUARTIER.

Il vous en témoignera sa reconnoissance. Il faut que je vous confie une chose ; mais, diable, *motus* ; mon Maître est amoureux d'une jeune personne qui fera à votre Bal ; il doit l'y enlever, parce que sa mere veut la marier au plus grand benêt de toute la terre !

SOTENROBE,

Ah que c'est bien fait !

SANS-QUARTIER.

Actuellement que je vous parle, mon Maître est auprès de sa maîtresse ; ils prennent ensemble des arrangemens pour cette expedition, tandis que la pauvre dupe se laisse amuser par un fripon, sans qu'il se doute de rien.

SOTENROBE,

Oh ! le sot, le sot, nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu, Marchand ; que je suis charmée que nous nous soyons accommodés ; cela me coute un peu, mais j'espère que je n'aurai pas lieu de me repentir de cette emplette.

Assurément, Mademoiselle, vous verrez que je suis un Marchand de bonne foi, & que je ne suis pas de ces forains qui attrapent à droite & à gauche ; pour moi j'épouse mes pratiques. Votre serviteur, Mademoiselle.

SANS-QUARTIER à *Sotenrobe*.

C'est apparemment-là, Mademoiselle votre future ; vous voulez bien que je la salue.

SOTENROBE.

Salue, salue, Dupont. Tiens, m'a-mour, voilà un garçon de ma connoissance qui veut te féliciter de ce que tu vas être ma femme.

SANS-QUARTIER,

Mademoiselle, comme je connois parfaitement l'Epoux que vous prenez, je puis vous assurer que vous ne pouvez pas mieux choisir que vous faites ; c'est un homme plein d'esprit, bien fait de sa personne, du meilleur caractère...

SOTENROBE.

Oh ! ce garçon-là me connoît bien,

MARIANNE à *Sans-Quartier*.

Je te suis obligée, mon ami.

SOTENROBE,

DE CARNAVAL. 41

SOTENROBE.

Va, ma petite, va te préparer pour le Bal, la nuit approche, & j'ai dit qu'on nous fît souper si-tôt que ta mere sera venue.

MARIANNE.

J'y vas de ce pas.

SOTENROBE.

Et moi je vais m'habiller en Officier; adieu, Dupont, adieu.

SCENE IX.

SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER.

AH, Marton, le grand nigaud! je me donne aux Diables, il n'étoit pas si stupide il y a deux ans; il n'y a point d'honneur pour un homme d'esprit de l'attraper, il donne de lui-même dans les panneaux les plus grossiers.

MARTON.

J'ai entendu une partie des impertinences que tu lui as dites, & sans la crainte de gâter le mystere, j'aurois éclaté cinq ou six fois.

Le Tour de Carnaval.

D

SANS-QUARTIER.

Par ce que ta Maîtresse a dit à mon Maître quand il s'est retiré, je me doute bien que les parties sont d'accord, & qu'elles consentent.

MARTON.

Elle a eu quelque peine à goûter le dessein de ton Maître : ces filles de Provinces sont si sottes quand il faut prendre un parti !

SANS-QUARTIER.

Oh ! vive nos Parisiennes ; ç'à parlons un peu pour notre compte, je gage que tu ne te feras pas tant prier pour me suivre ?

MARTON.

Sans - Quartier, quoique j'aye été la première à enhardir ma Maîtresse, je ne laisse pas de voir le risque que nous courrons en nous rendant toutes deux à discrétion à des gens de guerre.

SANS-QUARTIER.

Rassure-toi, nous en userons bien.

MARTON.

On dit que le mariage ne vous fixe guère vous autres ?

DE CARNAVAL. 43

SANS-QUARTIER.

Ne crains rien de ce côté-là, je te jure que je m'en tiendrai à mon pain de munition, & que j'en irai point à maraude. Je te regarde déjà comme une place dont je suis le conquérant ; je te fortifierai bien, je te revêtirai de mon mieux ; je te recrépirai d'un bout à l'autre ; je te maintiendrai dans tous tes privilèges, & dans toutes les clauses de la capitulation : mais aussi comme il ne faut pas trop se fier sur des pays conquis, moitié de bonne guerre, moitié par ruse ; je t'avertis que je ferai si bonne garde que tu n'entretiendras aucune correspondance avec l'ennemi.

MARTON.

Va, Sans-Quartier, ta conquête te fera fidelle.

SANS-QUARTIER.

Qu'elle prenne bien garde de donner audience à aucun trompette ; ces symphonistes, vois-tu, sous prétexte de venir faire au Gouverneur quelques complimens de bienveillance, sont chargés d'ordres secrets pour faire soulever la place ; ils en examinent le fort & le faible ; ils regardent par où ils pourront.

Dij

tenter l'escalade , afin de dresser leur batterie de ce côté-là.

MARTON.

Comment ces gens-là t'allarment?

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu si je sçavois que quelqu'étranger se fût glissé dans ma Citadelle; tout seroit perdu , je ferois main basse sur l'ennemi & sur la place même.

MARTON.

Sauve-toi, voilà Madame Richard qui revient.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi me sauver? Madame ne me connoît point; quand nous étions à Gisors nous n'allions vous voir mon Maître & moi que la nuit, crainte du scandale. Ah, ma foi, vive les gens de guerre pour la circonspection?

SCENE X.

MADAME RICHARD, SANS-QUARTIER, MARTON.

Mad. RICHARD *se jettant dans un fauteuil.*

A Hi que suis lassé l'mais par bonheur voilà toutes mes affaires finies. Marton, où est ma fille?

DE CARNAVAL. 45

MARTON.

Elle est dans votre chambre à se préparer pour le Bal.

Madame RICHARD.

Et M. l'Assesseur?

MARTON.

Il est aussi dans la sienne.

Madame RICHARD.

A qui en veut cet homme-là?

MARTON.

Madame, c'est un gargon de la connaissance de M. l'Assesseur.

SANS-QUARTIER.

Oui, Madame, j'ai l'avantage de connoître votre Gendre futur; j'ai déjà eu l'honneur de complimenter Mademoiselle votre fille, & je n'ai pas voulu m'en aller sans avoir celui de vous saluer.

Madame RICHARD.

Grand-merci mon ami.

SANS-QUARTIER *bas à Marton.*

Je cours faire avancer les troupes.

Madame RICHARD.

Marton, tu ne sçaurois t'imaginer combien je suis contente de ma fille, & combien je lui sçai bon gré de son obéissance..

MARTON.

Assurément, Madame, il faut qu'elle vous respecte bien pour épouser M. de Sotenrobe, malgré l'aversion qu'elle a pour lui. Ce n'est pas pour me vanter, ni pour vous obliger à me donner quelque récompense ; mais, Madame, je n'ai pas laissé de vous servir à la disposer à ce mariage.

Madame RICHARD.

Va, Marton, tu n'y perdra rien.

MARTON.

Si vous êtes dans la bonne volonté de me donner quelque chose, Madame, je vous prie de le faire à présent, avant de quitter Paris, je m'acheterois.....

Madame RICHARD.

Oh ! cela ne me regarde point, c'est à Monsieur de Sotenrobe à te payer de tes soins.

MARTON.

Vous sçavez bien qu'il n'est guères donnant.

SCENE XI.

MADAME RICHARD, SOTEN-
ROBE, MARTON.

SOTENROBE *ridiculement babillé en
Cavalier.*

JE vous ai entendu venir, belle-mère,
& je suis vite couru à la cuisine pour
dire qu'on nous fît souper : que dites-
vous de mon équipage ? c'est pour le
Bal que je me suis mis comme cela.

MARTON *bas.*

La peste du sot !

MADAME RICHARD.

Comment, M. l'Assesseur, cela vous
va à merveille.

SOTENROBE.

N'est-il pas vrai ? & toi, Marton,
qu'en dis-tu ? Là, tout de bon, si tu ne
m'avois jamais vû, pour qui me pren-
drois-tu ?

MARTON.

Je ne m'y tromperois pas à votre mi-
ne. Quel dommage, Monsieur, que vous
soyez enseveli dans une Robe, vous.

avez un air guerrier, une taille de Conquerant.

SOTENROBE.

Tenez, belle-mère, écoutez-la; écoutez-la: oh, j'étois assurément né pour la guerre, & j'y serois parvenu, si je n'avois appréhendé les épées & les fusils.

SCENE XII.

On met le Couvert.

MADAME RICHARD, MARIANNE *en Domino blanc, & un masque à la main*, SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD.

Voilà ma fille.

SOTENROBE.

Ah, ah, qu'elle est drôle avec son habit.

MARIANNE.

Pourquoi, Marton, ne m'avoir pas averti que ma mère étoit de retour?

Madame

DE CARNAVAL. 49

MADAME RICHARD.

Je ne fais que de rentrer.

SOTENROBE.

Que dis-tu, ma prétendue, de ma figure? Ain, aurois-tu crû que j'aurois eu si bonne mine avec un plumet?

MARTON.

Oh, il n'y a personne à qui le pannache aille comme à vous.

MARIANNE.

Vous êtes fait à charmer.

SOTENROBE.

Tu me verras dans un moment au Bal, je danse comme une peinture : oh tu ne sçais pas encore tout ce que je sçais faire; je sçais jouer des gobelets, & j'escamote on ne peut mieux.

MARTON.

Le beau talent pour un homme de Justice! oh, je connois des gens qui escamoteront mieux que vous.

SOTENROBE.

Mettons-nous toujours à table, & dépêchons-nous de souper. *Il se met dans un fauteuil au milieu.* Voilà votre place, belle-mère; & toi, mon enfant, mets-toi ici à ma gauche; tu n'es pas mal placée, c'est le côté du cœur.

Le Tour de Carnaval.

E

MARTON.

Remarquez-vous, Mademoiselle, que M. l'Assesseur est galant jusques dans les moindres choses?

SOTENROBE.

Bon, bon, j'en dirai bien d'autres. Hola, oh garçons, apportez le souper.

UN GARÇON *en dedans,*

Allons, allons.

SOTENROBE.

Pour moi je ne me mets à table que pour la forme; car je suis rassasié, mignonne, dès que je te vois.

MARTON.

Que voilà un compliment bien tourné!

UN GARÇON.

Monsieur, voilà des Violons & des Masques qui entrent.

SOTENROBE, *se levant de table brusquement.*

Vite, vite, ôte cette table, nous souperons après le Bal. Ces Musiciens sont alterez en diable, ils se jettent d'abord sur les bouteilles, cela me couteroit trop.

Madame RICHARD.

Qui sont donc ces Masques?

DE CARNAVAL. 31

SOTENROBE.

Ce sont des Officiers & des Dames de mes amis qui m'ont prié de souffrir qu'ils vinssent à mon Bal.

Marianne met son masque, & va avec Madame Richard & Marton s'asseoir au fond du Théâtre.

SCENE XIII

Mad. RICHARD, MARIANNE,
SOTENROBE, MARTON, DAN-
SEURS en Soldats & en Amazonnes.

SANS-QUARTIER.

Serviteur, M. de Sotenrobe. Messieurs, honneur au Roi du Bal. *Les Danseurs & Danseuses conduits par Clitandre masqué entrent en dansant une marche, & saluent tous en cadence M. de Sotenrobe.*

On chante.

Cédez, cédez, jeunes beautés,
L'Amour vous somme de vous rendre;
Soumettez-lui vos libretés,
Et ne le faites pas attendre.

De son pouvoir ce Dieu jaloux,
Récompense les cœurs qui lui rendent
hommage ;

E ij

LE TOUR

Mais quand on résiste à ses coups,
Semblable à Mars, ce vainqueur en courroux
Lixre l'assaut & met tout au pillage.

SOTENROBE.

Cela n'est pas mal chanté, je lui don-
nerois volontiers un coup à boire, mais
il a trop de suite. *On danse.*

VAUDEVILLE.

JE suis un bon Soldat,
ti, ta, ta,
Tout cede à mon courage;
J'ai dans mon fournement,
Pa ta pan
De quoi faire ravage.



Quand je vais au combat,
ti, ta, ta,
Pour moi c'est une fête;
Quand je monte à l'assaut,
Tôt, tôt, tôt
Jamais rien ne m'arrête.



Aussi-tôt que j'entens
Pa ta pan,
La gloire m'éguillonne,
Et d'un air résolu,
Tu, tu, tu,
Sur l'ennemi je donne.

DE CARNAVAL. 53



Il a beau faire feu,
Ventre bleu,
Je ris de sa menace;
S'il ne se rend d'abord,
Par la mort,
Je l'étens sur la place.



Pour devenir vainqueurs,
Tendres cœurs,
Prenez-moi pour modèle;
A grand coups de canon
Pa ra pon,
Bartez la Citadelle.



Allez près d'un objet
Vite au fait,
Devenez témoins;
Quand les dehors sont pris,
Biribi
La place ne tient gueres.

On danse.

SOT ENROBE.

A nous, m'amour; dansons un Menuet ensemble.

MARIANNE.

Monsieur, c'est à ma mere à commencer.

LE TOUR

Madame RICHARD.

Je le veux bien. Marton, mets-toi là
auprès de ma fille, & ne la quitte pas.

MARTON.

Non Madame.

SOTENROBE.

Violons, allons un Menuet; là que
ce soit gaillard.

*Pendant que Sotenrobe & Madame Ri-
chard dansent ensemble un Menuet, Cli-
sandre emmène Marianne, & un Masque
couvert d'un Domino semblable à celui de
Marianne prend sa place; tous les Mas-
ques s'évadent ensuite tout doucement.*

SCÈNE XIV.

MADAME RICHARD, SOTEN-
ROBE, MARTON.

Madame RICHARD après avoir dansé.

Que sont donc devenus tous ces
Messieurs & ces Dames? je ne me
suis point aperçue de leur départ.

SOTENROBE riant.

Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Qu'avez vous donc à rire M. l'Asses-
seur?

DE CARNAVAL. 55

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

UN GARÇON.

Monsieur, un des Masques qui sort
m'a chargé de vous venir dire que la
Becasse étoit bridée, & que tout-à-
l'heure il seroit à vous.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, qu'il est bon là ! Ah,
ah, ah.

Madame RICHARD.

Mais puis-je sçavoir ?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, belle-mere, vous allez
bien rire aussi : un de ces Masques m'a
envoyé prier tantôt de souffrir qu'il en-
levât à mon Bal sa Maîtresse ; & voilà
qu'on m'apprend que cela est fait.

Madame RICHARD.

Ah, M. l'Assesseur ! qu'avez-vous
fait ? Pourquoi vous êtes vous prêté à
cette affaire sans m'avertir ?

SOTENROBE.

On me l'avoit bien défendu.

Madame RICHARD.

Je crains que cela n'ait de fâcheuses
suites pour vous.

SOTENROBE.

Bon, bon, tu te moques, belle-mere,

E iijj

tu te moques : celui que cette fille devoit épouser, n'est qu'un sot, un benêt, un pauvre sot.

S C E N E X V.

MADAME RICHARD, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

SANS-QUARTIER *en femme.*

A U secours, Justice, Justice, un Prevôt, des Archers, que l'on coure après le ravisseur....

SOTENROBE.

A qui en veut cette femme?

Madame RICHARD.

Je tremble.

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame! une femme comme vous! Comment vous souffrez qu'on enleve ma fille chez vous?

Madame RICHARD.

Je n'en sçavois rien, Madame.

SANS-QUARTIER.

Ah! traître de Sotenrobe, tu feras pendu.

SOTENROBE.

Pourquoi avoir laissé monter cette folle?

DE CARNAVAL. 57

SANS-QUARTIER.

Comment tu oses me traiter de folle, après avoir facilité l'enlèvement de ma fille ? un Assesseur prêter sa main à un rapt ! c'est tout ce qu'oseroit faire un Commissaire. *Il fait semblant de pleurer.*

Madame RICHARD à Marton qu'
est au fond du Théâtre.

Marton, cause avec ma fille, il n'est pas nécessaire qu'elle entende....

MARTON.

Oh, Madame, elle ne vous entend pas.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, tranquillisez-vous.

SANS-QUARTIER.

Hé le puis-je, Madame, le puis-je ? ma fille, ma chère fille, entre les mains d'un homme de guerre.

Madame RICHARD.

Il faut.....

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame, un homme de guerre ! ces gens-là ébauchent mille mariages sans y mettre jamais la dernière main. *A Sotenrobe.* Comment tu oses encore paroître devant moi, traître, infâme, scelerat ?

Belle-mere, belle-mere, elle m'étrangle.

SCENE DERNIERE.

MADAME RICHARD, CLITANDRE, MARIANNE, SOTENROBE, SANS-QUARTIER, MARTON.

CLITANDRE *amene Marianne avec un Domino d'une autre couleur que celui qu'elle avoit au Bal. Il s'adresse à Sans-Quartier.*

M Adame, voilà Mademoiselle votre fille que je vous ramène. Il est tems de vous découvrir la passion que nous avons l'un pour l'autre.

SANS-QUARTIER.

A fille ingrate ! Larron d'honneur !

CLITANDRE.

Jugez mieux de moi, Madame, & de Mademoiselle votre fille ; tout ce que j'en ai fait, c'est pour devenir son époux. Je m'appelle Clitandre, mon nom & ma fortune sont assez connus dans le monde, accordez-la à mon amour.

DE CARNAVAL. 59

MADAME RICHARD.

Marton, je te recommande ma fille.

MARTON.

Allez, Madame, elle est en bonne main.

CLITANDRE.

Laissez-vous fléchir, Madame. Hé Monsieur, parlez pour moi de grace.

SOTENROBE.

J'opine qu'ils seront mariez ensemble.

SANS-QUARTIER *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà pour tes épices.

MADAME RICHARD.

Allons, Madame, vous devez vous rendre, je connois la famille de M. Clitandre.

SANS-QUARTIER.

Le feriez-vous, Madame, si c'étoit votre fille qu'on eût enlevée?

MADAME RICHARD.

Oùi, je croirois qu'il y auroit de l'imprudence à agir autrement.

SANS-QUARTIER.

J'y donne donc les mains.

CLITANDRE *baisant la main de Sans-Quartier.*

Ah ! Madame ..., comptant sur vos bontés : voilà un Notaire avec un Contrat tout dressé ; daignez assurer mon

bonheur. *Sans-Quartier* signe. Madame ,
faites-nous l'honneur d'y signer.

Madame RICHARD.

Avec plaisir, Monsieur.

CLITANDRE à *Sotenrobe*.

Et vous, Monsieur.

SANS-QUARTIER.

Ah, mettez qu'il a déclaré ne sçavoir
signer.

SOTENROBE.

Un Assesseur ! vous me prenez appa-
remment pour un Elû.

CLITANDRE.

Et ces Demoiselles qui sont.....

Madame RICHARD.

Ma fille.

MARTON.

Donnez donc la main à votre future,
M. de Sotenrobe. *Sotenrobe* va prendre le
personnage qui s'est substitué à la place de
Marianne pendant le Bal ; & quand il l'a
amené jusqu'au bord du Théâtre, le Mas-
que & le Domino tombent & laissent voir
un gros Valet de cuisine.

SOTENROBE.

Ah ; ah ! qu'est ce donc ?

Madame RICHARD.

Ma fille, ma fille, où est ma fille ?

DE CARNAVAL. 65

MARIANNE *se demasquant.*

Me voilà ma mere.

Madame RICHARD.

Ah!....comment impertinente, t'en-
fuir avec un Officier! me jouer de ces
tours! Ah je n'en puis plus! me voir
trahir par ma propre fille!

SOTENROBE.

Qui est-ce qui auroit crû cela d'elle?

CLITANDRE.

Pardonnez, Madame.

Madame RICHARD.

Laissez-moi, Monsieur.

MARIANNE.

Ma mere laissez-vous attendrir.

Madame RICHARD.

Retire-toi.

CLITANDRE.

Faites grace, Madame.

Madame RICHARD.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez
simple pour signer: allez, soyez heureux
si vous le pouvez.

SOTENROBE.

Quoi, Madame, vous consentez?

Madame RICHARD.

Vos sottises me mettent dans cette
nécessité.

CLITANDRE.

Ah , Madame , foyez sûre de ma part
d'un respect.....

MARIANNE.

Ma mere , que ne vous dois-je pas ?

SOTENROBE.

L'éfrontée ! comme elle dit cela.

MARIANNE à *Sotenrobe*.

Monsieur , une femme vertueuse a
trop de risques à courir avec un mari fait
comme vous.

- SANS-QUARTIER.

Madame , je suis le brave Sans-Quar-
tier , Valet de Monsieur , & Sur-Inten-
dant de toute l'intrigue ; j'aime Mar-
ton , & je serois homme à l'épouser à pe-
tit bruit ; mais elle veut votre consente-
ment.

Madame RICHARD.

Épouse-la , fais-en tout ce que tu vou-
dras , mais que je ne voye jamais cette
coquine-la.

CLITANDRE à *Sans-Quartier*.

Va faire avancer les Danseurs & les
Musiciens que j'ai amené. Ils vont nous
donner une petite fête de Carnaval à
l'impromptu ; si vous m'en croyez , M.
l'Asseur , vous prendrez votre part du
divertissement.

DE CARNAVAL. 63

SOTENROBE.

Je serois bien fâché de rester plus long-tems avec vous ; pour vous faire enrager tous , je m'en vais me coucher sans souper.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Masques entrent & dansent.

MENUE T.

LE Carnaval en ces lieux vous appelle ,
Volez tendres amours , venez regner sur nous ;
Enchaînez la raison cruelle ,
Endormez les Argus , & bercez les jaloux :
Qu'en ces lieux tout chante , tout danse ;
Que Bachus à grands flots répande sa liqueur ,
Et qu'aujourd'hui Comus amène l'abondance
Jusques chez l'Usurier & chez le Procureur.

On recommence : Le Carnaval , &c.

UNE PETITE FILLE.

Je ne suis plus dans l'ignorance ,
Je sçai ma ba , be , bi , bo , bu ,
Déjà mon petit cœur ému ;
Près d'un jeune berger commence
De faire ta , te , ti , to , tu.



Faites-moi donc présent , ma mere ,
D'un mari da , de , di , do , du ,

LE TOUR

Qu'il soit semillant , vif & dru ,
 Sur-tout d'un âge à pouvoir plaire .
 Car un vieux pa , pe , pi , po , pu .



Si pour moi sa tendresse dure ,
 J'aurai toujours de la vertu
 Mais s'il est brutal & bourru ,
 Ma bonne maman , je vous jure ,
 Qu'il fera ca , ce , ci , co , cu .

DANSE DE VIEILLARDS.

UN VIEILLARD.

DAns ma jeunesse
 On se divertissoit ,
 Chacun se trémouffoit ,
 Avec grace on dansoit ,
 Dans un Bal on faisoit
 Admirer son adresse .

Aujourd'hui ce n'est plus cela ,
 Ce n'est qu'indolence ,
 Langueur , négligence ,
 Les graces , la danse
 Sont en décadence ,
 Et le Bal va
 Cahin , caha .



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
 La vérité regnoit ,

La

DE CARNAVAL. 65

La vertu dominoit ,
La constance brilloit ,
La bonne foi regloit
L'Amant & la Maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela ,
Ce n'est qu'injustice ,
Trahison , malice ,
Changement , caprice ,
Détours , artifice ,
Et l'amour va
Cahin , caha.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les Veuves , les Mineurs
Avoient des défenseurs ,
Avocats , Procureurs ,
Juges & Rapporteurs ,
Soutenoient leur foiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela ,
L'on gruge , l'on pille
La veuve , la fille ,
Majeur , & pupille ;
Sur-tout on grapille ,
Et Themis va
Cahin , caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Le Tour de Carnaval. F



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse
 Les femmes de vingt ans
 Renonçoient aux Amans ,
 De leurs engagemens ,
 Les devoirs importants
 Les occupoient sans cesse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela ,
 Plus d'une grand'mere
 S'efforce de plaire ,
 Et veut encore faire
 Un tour à Cythere ,
 En bonne y va
 Cahin , cahin.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
 Un Partisan perdoit
 Les fêtes qu'il donnoit ,
 Tous les dons qu'il faisoit ,
 Et celle qu'il aimoit
 C'étoit une tygresse.
 Aujourd'hui ce n'est plus cela ,
 Un Cadeau sans peine
 Gagne une Climene ,
 Et dès qu'à Vincenne
 En liacre on la mène ,

DE CARNAVAL. 69

Sa vertu va

Cahin, caha.



LA VIEILLE au Parterre.

Dans ma jeunesse

Le spectacle chéri

Se voyoit applaudi,

Le Théâtre garni,

Le Parterre rempli

Nous combloit d'allegresse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela,

Qu'une ardeur nouvelle

Chez nous vous rappelle

Pour vous notre zèle

Constant & fidele

Jamais n'ira

Cahin, caha.

VAUDEVILLE de La fin

A H que dans ces jours à Paris
Cupidon fait bien ses affaires !

Que l'on y dupe de maris,

Et qu'on en fait accroire aux meres.

Censeurs, n'en dites point de mal,

Tout est permis en Carnaval.



L'homme de Robe est aujourd'hui

Bien attrapé sans qu'il y pense,

72 LE TOUR DE CARNAVAL.

De la trouver en mascarade.

Censeurs n'en dites , &c.



Pour nous rendre tous satisfaits,

Venez voir la piece nouvelle,

C'est une bagatelle , mais

Elle vous prouve notre zele.

Censeurs n'en dites , &c.

F I N.

A P P R O B A T I O N .

Lu & approuvé ,

DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

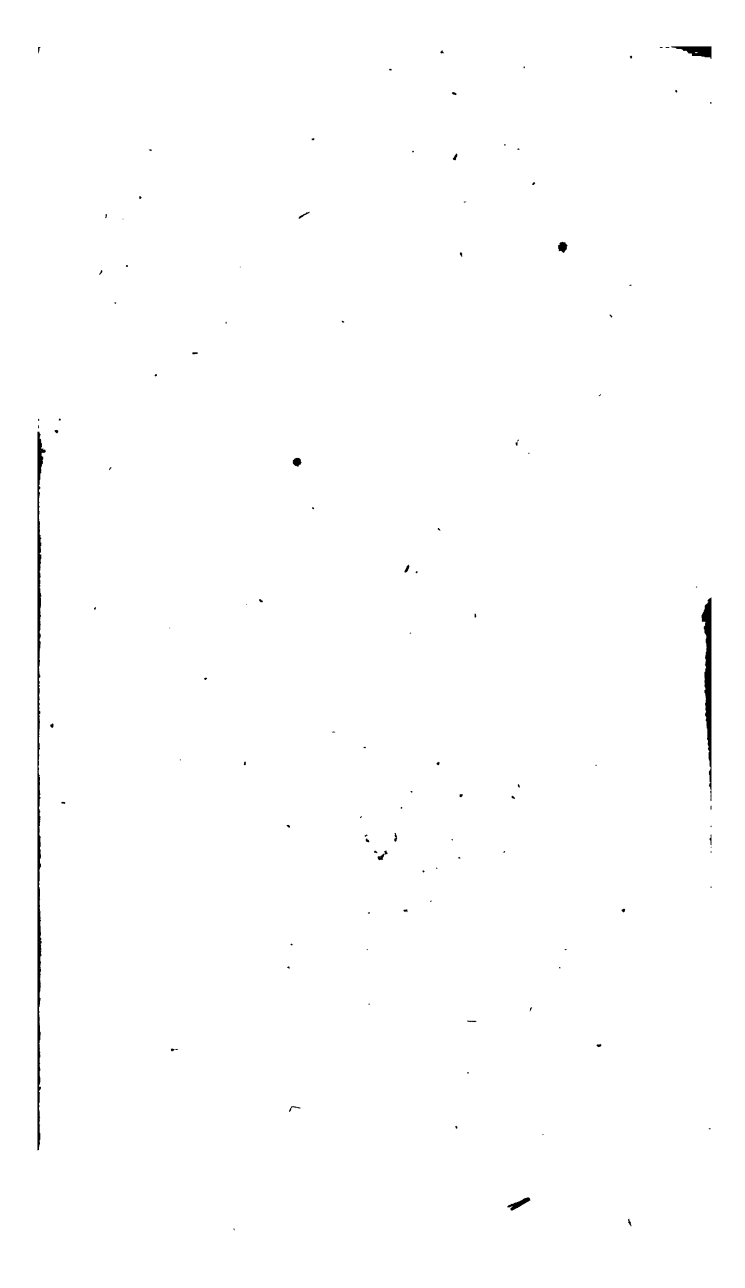
LA
CAPRICIEUSE,
C O M E D I E
EN TROIS ACTES,
Par M. JOLLY.

*Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de
Bourgogne par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roy, le 11. May 1726.*



A P A R I S ,
Chez BRIASSON, rue S. Jacques,
à la Science.

M D C C . X X X I I .
Avec Approbation & Privilège du Roy.



*On trouve encore dans la même Bouti-
que la Piece suivante du même
Auteur.*

*La Femme Jalouse , Comedie en vers en trois
Actes.*

*Le nouveau Théâtre Italien , ou Recueil des Co-
medies représentées par les Comediens Ita-
liens du Roy, depuis l'année 1716. 8 vol. in-12.*

*Plusieurs Pièces représentées depuis 1729. & im-
primées séparément.*

*Les Parodies du nouveau Théâtre Italien , avec
les airs des Chançons & Vaudevilles gravés ,
3 vol. in-12. fig. 1731.*

*Les Oeuvres de M. Riviere Du Frény , avec les
airs des Chançons gravés , 6 vol. in-12. fig.
1731.*

On trouve aussi tous les autres Théâtres.

ACTEURS.

ORPHISE.

CLITANDRE Amant d'Orphise.

DORANTE Ami d'Orphise & de
Clitandre.

JUSTINE Suivante d'Orphise.

SCAPIN Valet de Clitandre.

UN LAQUAIS.

*La Scène est à Paris dans la maison
d'Orphise.*



L A
CAPRICIEUSE,
COMEDIE
EN TROIS ACTES.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.
CLITANDRE, SCAPIN.

CLITANDRE.



E suis , mon cher Scapin ,
charmé de te revoir.

SCAPIN.

Vous me rendez confus. Si vous
vouliez sçavoir
Ce que. . .

CLITANDRE.

Non , je n'ai pas le loisir de t'entendre

A ij

6 LA CAPRICIEUSE ;

Remettons à demain ce que tu veux m'apprendre.

SCAPIN.

A demain volontiers , puisqu'il vous plaît ainsi.
Sans curiosité que cherchez-vous ici ?

CLITANDRE.

Orphise.

SCAPIN.

Se peut-il que vous l'aimiez encore ,
Après tous les sermens....

CLITANDRE.

Ah , Scapin , je l'adore ,
Et je puis me flater de posséder son cœur.
Mais c'est trop te cacher l'excès de mon bonheur ,
Aujourd'hui je l'épouse.

SCAPIN.

Aujourd'hui ?

CLITANDRE.

Sans remise.

SCAPIN.

Quoi , Monsieur , tout de bon vous épousez Or-
phise ,
Elle de qui l'humeur....

CLITANDRE.

Plait-il ? oses-tu bien....

SCAPIN.

Monsieur , sans nous fâcher , suivons notre en-
tretien.

CLITANDRE.

Songe à ce que tu dis.

C O M E D I E.

2

S C A P I N.

J'y songerai. De grace
Daignez me mettre au fait de tout ce qui se
passe.

Eloigné de Paris depuis plus de six mois
Je vous parle à présent pour la seconde fois.
D'ailleurs l'humble Scapin, vous l'avez pu con-
noître,

Sert avec trop de zèle, aime trop son cher Ma-
tre,

Pour proférer un mot dont il fût offensé.

C L I T A N D R E.

C'est assez.

S C A P I N.

Votre hymen est donc fort avancé ;
Et sans doute en ce jour vous devez tout conclu-
re ?

C L I T A N D R E.

Oui.

S C A P I N.

J'en suis plus joyeux que vous, je vous le
jure.

C L I T A N D R E.

Je le croi. Je veux bien l'avouer à mon tour.
Orphise que j'adore, elle à qui mon amour
A tout sacrifié, dont l'esprit & les charmes
A mon cœur amoureux, ont causé tant d'al-
larmes,

Pour de vaines raisons qui m'ont désespéré
Approuvant notre hymen, souvent l'a différé.

3 LA CAPRICIEUSE,

Juge de ma douleur , de mon inquiétude ,
Et combien j'ai souffert dans cette incertitude.
Cependant , quelque soin que je me sois donné ,
Pour trouver le Rival que j'avois soupçonné ,
Quoi qu'ait imaginé mon trop de défiance ,
Ce n'étoit point l'effet de son indifférence ,
Et s'il est quelques feux qui soient pareils aux
miens ,

Je puis m'en assurer , Scapin , ce sont les siens :
Je trouve tout en elle , & je n'aime la vie
Qu'autant que sous ses loix mon ame asservie ,
Elle fait de l'aimer son bonheur souverain ,
La préfère avec joie à tout autre destin ,
Et dans la vive ardeur dont tu la vois éprise
N'aime , ne suis , n'entend & ne voit rien qu'Or-
phise.

Voilà comme je pense & penserai toujours.

SCAPIN.

Je suis en vérité charmé de ce discours.
Si l'on vous connoissoit d'un si bon caractère ,
Orphise assurément ne vous garderoit guere.
Cachez bien ce mérite & n'en parlez qu'à moi :
On vous enleveroit.

CLITANDRE.

Chacun pense pour soi.

En amour comme en tout chacun a sa mé-
thode.

C'est la mienne.

COMEDIE.

SCAPIN.

Elle n'est ni de goût ni de mode.

Ah, vraiment c'est bien-là comme on aime à présent.

Etre indifférent, volage & fort peu complaisant,
Courir de belle en belle & n'en aimer aucune,
Suivre un tems celle-ci pour tenter la fortune,
S'attacher à cette autre à dessein seulement,
D'arborer en tous lieux le nom de son Amant,
Déservir un Rival pour se mettre en sa place,
Essuyer à son tour une même disgrâce,
Etre de mille soins jour & nuit occupé,
Courir, se voir fort peu, tromper, être trompé,

Que vous dirai-je enfin ? il est mille manières
Qui toutes en un mot ne se rapportent guères
A la façon d'aimer qu'ici vous débitez.

CLITANDRE.

Qui s'en a tant appris ?

SCAPIN.

Qui ? le monde. Ecoutez.

J'ai pensé comme vous, & dans l'âge où vous êtes

J'ai senti, j'ai brûlé de ces ardeurs parfaites,
Mais à dire le vrai j'y trouvois trop d'ennui.
Et je suis en aimant l'usage d'aujourd'hui.
N'en riez point. Il a ses plaisirs ; & je gage
Que vous m'imiterez.

10 LA CAPRICIEUSE,

CLITANDRE.

Laissons ce badinage

Je t'ai donc dit qu'Orphise a souvent différé
Ce comble de bonheur où j'avois aspiré :
Mais tu me vois tranquille , & l'affaire est con-
clue.

Ames vœux empressez , Orphise s'est rendue ,
M'a donné sa parole , & pour tout terminer
Il reste seulement le Contrat à signer.

SCAPIN.

Et c'est où je l'attens.

CLITANDRE.

Comment ? que veux-tu dire ?

SCAPIN.

Pour vous désabuser deux mots pourront suffire.
Vous sçavez que mon Frere , à ce que chacun dit ,
Est Garçon comme moi de jugement , d'esprit.

CLITANDRE.

Ne railles-tu pas ?

SCAPIN.

Non , la preuve en est facile.

CLITANDRE.

Et moi je te dirai que c'est un imbécile ,
S'il faut qu'il te ressemble , entend-tu bien.

SCAPIN.

J'entens.

Vous ne me flattez point.

CLITANDRE.

Poursuis.

* SCAPIN.

Pendant deux ans

Ce Frere que je dis a donc servi chez elle,
Il croyoit voir sans cesse une Orphise nouvelle,
Prenant de sa Maîtresse & la taille & les traits,
Soit dans tous ses discours, soit dans tous ses
projets,

Même en ses actions jamais déterminée,
Et d'idée en idée à toute heure entraînée,
Sans sujet ni raison une sombre vapeur
La rendoit difficile & de mauvaise humeur;
Ce mouvement passé, la joie & l'allégresse,
Sans que l'on sçut pourquoi, dissipoient sa tri-
stesse;

Enfin dans son cerveau, pour vous en bien par-
ler,

Par un prodige insigne elle sçait rassembler
Toutes les volontez qui chamaillent entre-elles,
Et se font tous les jours des disputes nouvelles,
Et je ne pense pas qu'il soit aucun effort.
Qui puisse les réduire à se mettre d'accord.

CLITANDRE.

C'est donc le jugement qu'en fait Monsieur ton
Frere ?

Il la connoissoit peu.

SCAPIN.

Je dis tout le contraire.
Les Valets, croyez-moi, sont des Juges pru-
dens,

12 LA CAPRICIEUSE,

Leurs yeux peu prévenus pénètrent le dedans ;
Mais vous vous n'en voyez que la superficie ,
Et dans l'aveuglement dont votre ame est saisie ,

Vous en jugez fort mal.

CLITANDRE.

Ta bonne opinion

Me divertis beaucoup.

SCAPIN.

• Là , sans prévention ,

Avouez-moi , Monsieur....

CLITANDRE.

Elle n'est plus la même.

SCAPIN.

Quoi ? depuis mon départ ?

CLITANDRE.

Non c'est depuis qu'elle aime.

SCAPIN.

Dans le sexe l'amour fait un grand changement.

CLITANDRE.

Je n'ai pas tout-à-fait perdu le jugement.
Orphise est inégale , elle a quelques caprices ,
Et c'est ce qui chez elle a fixé mes services ;
Je ne l'aimerois pas sans cela : c'est mon goût.
Je voi qu'il te surprend.

SCAPIN.

Allez.

CLITANDRE.

Ce n'est pas tout.

COMEDIE.

23

Je te dirai bien plus , je hai dans une Femme
Ces désirs mesurez , cette égalité d'ame
Que rien ne peut troubler , & de qui la tiedeur
Est peu propre à nourrir une amoureuse ardeur ;
C'est là ce qui produit une extrême indolence
Qui fait mourir l'amour presque dans sa naissance ,
Et c'est ce qui produit dans le cœur des Amans
Cette source d'ennuis & de froids sentimens.

SCAPIN.

Vous êtes sur ce pied tous deux faits l'un pour
l'autre ,
Mais ma façon d'aimer ma foi vaut bien la
vôtre.

CLITANDRE,

On ouvre , c'est Justine

SCENE II.

JUSTINE , CLITANDRE , SCAPIN.

CLITANDRE.

ET bon jour mon Enfant.
Je dois de tous tes soins être reconnoissant.

Il lui donne une bague.

Voilà pour commencer. Orphise est éveillée ?

JUSTINE.

Dès la pointe du jour nous l'avons habillée.

14 LA CAPRICIEUSE,

Ne trouvant rien de bien , pestant , grondant ;
criant ,

Voulant , ne voulant plus , blâmant , contra-
riant.

Après ce beau prélude enfin elle est sortie.

CLITANDRE.

Si matin ! & pourquoi ?

JUSTINE.

Pour aller chez Julie.

Vous pourrez l'y trouver.

CLITANDRE.

J'y vais donc de ce pas.

À Scapin.

Toi, demeure en ces lieux , ou ne t'éloigne pas.

SCENE III.

JUSTINE, SCAPIN.

SCAPIN.

JE puis donc t'embrasser après six mois d'ab-
sence.

JUSTINE.

Tout beau ; je le voi bien. La même extrava-
gance

Te trouble le cerveau.

SCAPIN.

Tu l'as dit. Le moyen
De cesser de t'aimer. Le puis-je ?

COMEDIE.

15

JUSTINE.

Tu fais bien.

Mais par ces vains propos ne me romps plus
la tête :

Tu me feras plaisir.

SCAPIN.

La réponse est honnête.

Mais parlons de l'espoir dont mon Maître est
flaté.

Je suis sur ce sujet d'une incrédulité
Qui passe tout. Je sçai quelle est Madame Or-
phise ,
Que toujours. . . .

JUSTINE.

Garde-toi de dire une sottise.

A son caprice près, ne m'avoüeras-tu pas
Qu'elle est jeune, qu'elle a de l'esprit, des ap-
pas ,
Un cœur fort généreux, un air aimable &
tendre.

SCAPIN.

Et voila justement le discours de Clitandre.

JUSTINE.

Cependant par mes soins si je puis obtenir
Qu'avec lui dans ce jour elle veuille s'unir
Il en fera, Scapin, une Femme adorable.

SCAPIN.

Mon Maître en l'épousant la rendra raisonna-
ble.

26 LA CAPRICIEUSE,

Le cas seroit nouveau. Bon nombre de Maris
Pourroient dans un besoin prouver ce que je
dis.

JUSTINE.

Je me suis attenduë à la plaisanterie.

SCAPIN.

Ton idée en effet mérite qu'en en rie.
N'est-il pas vrai ?

JUSTINE.

Pâs tant. Vous faites les railleurs ;
Nous sommes cependant Maîtresses de vos cœurs
Et tous ces traits piquans que vous lancez sans
cesse ,

Loin de nous avilir , prouvent votre foiblesse.

SCAPIN.

Cela peut être vrai. Mais puisqu'on crédit
Peut beaucoup sur Orphise & dans tout la con-
duit ,

Sers mon Maître. Tu vois qu'il aime ta Maî-
tresse ,

Il fait bien plus encor. Pour prouver sa ten-
dresse ,

A son caprice même il prête des couleurs ,

Qui, loin de le guérir , irritent ses ardeurs ,

Et ne l'aimeroit pas , j'ai honte de le dire ,

Si la raison fut elle avoit le moindre empire :

S'il ne l'épouse pas il mourra de douleur ,

J'en

J'en tremble.

JUSTINE.

Guéris - toi d'une telle frayeur.

Il s'en consoleroit, Scapin, sur ma parole.

S'il faut à son amour une Maitresse folle,

Il en trouvera mille en perdant celle-ci.

Orphise vient à nous.

SCENE IV.

ORPHISE, JUSTINE, SCAPIN.

ORPHISE à *Justine*.

DOrante est-il ici ?

JUSTINE.

Non, Madame.

ORPHISE à *part* :

Je suis dans une impatience, ..

Mais où m'expose encor mon peu de prévoyance.

Comment faire à présent. J'aurois pour mon dessein

Besoin d'une personne. Ah ? te voila, Scapin.

SCAPIN.

Madame, je....

ORPHISE.

Tu peux me rendre un bon office :

18 LA CAPRICIEUSE,

SCAPIN.

Je suis en vérité tout à votre service.

ORPHE.

J'en suis persuadée.

SCAPIN.

Et qui plus est je suis

L'homme du monde qui...

ORPHE.

Tien voilà deux Louis,

Prends.

SCAPIN.

Moi, Madame?

ORPHE.

Prends. Va-t'en trouver Clitandre,

Dis lui qu'en ce Logis, il diffère à se rendre.

J'ai mes raisons. Va, cours. Avant qu'il soit
césans

Je veux entretenir Dorante que j'attens.

Ajoute, tu le peux, qu'étant encor en Ville

Il prendroit pour me voir une peine inutile.

Il m'attend chez Julie. Entends-tu ?

SCAPIN.

C'est assez.



SCENE V.

ORPHISE, JUSTINE.

JUSTINE *à part.*

D'Un caprice nouveau nous sommes menacés.

ORPHISE.

A quoi rêves-tu là, Justine ?

JUSTINE.

Moi, Madame ?

A la tranquillité qui règne dans votre ame.

ORPHISE.

J'en jouirai dans peu, va, je te le promets.

JUSTINE.

Avez-vous pour cela fait de nouveaux projets ?

ORPHISE.

Clitandre m'est bien cher ; je l'aime, je l'a-
voue.

De ses soins empressés ma tendresse se lève :
Mais, Justine, avec toi je ne puis déguiser.
J'ai de bonnes raisons pour ne pas l'épouser.

JUSTINE.

Pourquoi l'avoir promis ?

ORPHISE.

Pourquoi ?

Bij

Qui vous oblige.

A lui manquer ?

ORPHISE.

Je veux que cela soit , te dis-je.

JUSTINE.

Mais songez-vous....

ORPHISE.

Et c'est avec réflexion ,

Que je prends aujourd'hui ma résolution.

Dans tout ce que je fais il n'entre aucun caprice ,

Et toi-même à coup sûr tu me rendras justice..

JUSTINE.

Je vous la rend déjà. Chacun sait que ce jour
avoit été choisi pour payer son amour.

Autant que lui vous-même hier au soir empressée....

ORPHISE.

Oui.

JUSTINE.

C'est une raison pour changer de pensée..

ORPHISE.

Justine ?

JUSTINE.

Oh , je suis fort de votre sentiment.

Vous agissez en tout si raisonnablement ,

Qu'on ne peut vous blâmer.

ORPHISE.

Je m'en pique. Et je pense

Que je dois différer au moins cette alliance.

JUSTINE.

Oùi. Je sens tout l'effort que votre esprit se
fait.

Pour ne la rompre pas, Madame, tout-à-fait.

ORPHISE.

Et qui te répondra qu'elle n'est pas rompue.

JUSTINE.

Cela se pourroit bien, vous l'aviez résolu.

J'aime à vous voir ainsi par de bonnes raisons.

Loin de vous du caprice écarter les soupçons :

Elles ne seront pas fort au goût de Clitandre :

Mais au reste, avez-vous quelque compte à lui
rendre ?

Vous avez fort bien fait de rompre.

ORPHISE.

Pourquoi non.

JUSTINE.

Jusqu'ici vainement j'en cherche la raison.

ORPHISE.

Quoiqu'il en soit, j'y trouve un fort grand
avantage.

JUSTINE.

Encor si d'un discours si prudent & si sage

Je pouvois par bonheur avoir quelques témoins.

Je me consolerois & je souffrirois moins.

Cent belles qualités, vous rendent estimable,

De plus vous jouissez d'un bien considérable,

Vous n'avez à répondre à personne ; pourquoi

De ces rares trésors ne pas faire l'emploi ?

22 LA CAPRICIEUSE,

Pourquoi ne pas jouir de tout votre avantage,
Et perdre ainsi sans fruit le plus beau de votre
Âge ?

D'un tems si précieux évitez les regrets.
Je ne vous parle ainsi que pour vos intérêts.
Le délai nuit toujours à la plus jeune Fille ;
Et nous en connoissons dans plus d'une famille
Qui pour faire un bon choix , au lien conjugal
Ont résisté long-tems , puis ont choisi fort mal.

ORPHISE.

Je pense que quelqu'un vient ici. C'est Dorante,
Justine laisse-nous.

S C E N E I V.

DORANTE, ORPHISE.

ORPHISE.

J'Etois impatiente
De vous voir en ce lieu.

DORANTE,

Pardon si j'ai tardé,
J'apprens dans ce moment que vous m'avez
mandé.

ORPHISE.

Je puis compter sur vous.

COMEDIE.

23

DORANTE.

Vous me rendez justice.

ORPHISE.

J'attends de vous , Dorante , un signalé service.

DORANTE.

Quelqu'il soit , ordonnez , Madame , j'obéis.

ORPHISE.

Vous étiez le témoin de ce que j'ai promis.
Confident de mes feux & de ceux de Clitan-
dre ,

Sans rien approfondir , allez lui faire enten-
dre

Qu'à recevoir ma main il ne doit plus penser.

DORANTE.

A prendre ce parti qui pourroit vous forcer ?
Je vous dois de mon zèle une preuve éclatante.
Mais , Madame , souffrez que je vous repré-
sente ,

Qu'il a votre parole , & qu'aujourd'hui l'Hy-
men

Devoit....

ORPHISE.

Ne faisons point l'inutile examen
De ce qui s'est passé. J'ai promis , je l'avoue ;
Mais un je ne sçai quoi de nos projets se joue ;
Et pour ne point user de propos superflus ,
Je le voulois hier , & je ne le veux plus.

DORANTE.

Vous ne le voulez plus ? la réponse est sensée ;

24 LA CAPRICIEUSE,

Et de mots ambigus n'est point embarrassée.

Où, votre Hymen dépend de votre volonté,

Nul ne peut attenter à votre liberté,

Et quelque soit l'Epoux qu'il vous plaira d'é-
lire

Aucun dans votre choix ne peut vous contre-
dire :

Mais ce Clitandre...

ORPHISE.

Hé bien ?

DORANTE.

Vous l'aimez ?

ORPHISE.

Il est vrai.

DORANTE.

Pour l'éprouver encor est-ce un nouveau délai ?

ORPHISE.

Peut-être.

DORANTE.

Et finissez & sa peine & la votre.

Que des noœux éternels unissent l'un & l'autre.

Puisqu'il n'est point hai. . .

ORPHISE.

Non, je ne le hai point.

DORANTE.

Rendez-le donc heureux.

ORPHISE.

Je suis ferme en ce point,

Et pour le trancher court, je suis déterminée.

A.

COMEDIE.

25

A fuir obstinément le joug de l'hyménée.

DORANTE.

Mais...

ORPHISE.

Non, vous dis-je.

DORANTE.

Quoi...

ORPHISE.

Dorante, je le veux.

DORANTE.

Je prends grand intérêt au bonheur de tous deux.
Ne pourrai-je obtenir par grace singulière,
Que vous considériez

ORPHISE.

Non. Vous avez beau faire
Qu'il prenne son parti comme j'ai pris le mien.

DORANTE.

Hélas ! je le voudrois ; mais il n'en fera rien.

ORPHISE.

Vous vous les figurez. Enfin dans cette affaire
Vous sçavez maintenant ce que vous devez faire.
Je n'ai plus rien à dire. Agissez seulement.
Je songe à prévenir un éclaircissement.
Je sçai quelle est l'humeur & l'esprit de Clitan-
dre ,

En reproches sans doute , il voudra se repandre,
Il me rappellera ce qu'hier j'ai promis ,
Et c'est ce que je veux éviter si je puis.

SCENE VII.

ORPHISE, DORANTE, SCAPIN,

ORPHISE.

HE' bien?

SCAPIN.

Pour vous servir, quoique j'aye pû faire,
 Mon Maître vient ici , je n'ai pû l'en distraire,
 Ma course d'un moment a devancé ses pas ;
 Il me suit de fort près.

ORPHISE.

Quel est mon embarras !

Je ne puis plus sortir.

SCENE VIII.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE,
SCAPIN.

CLITANDRE.

Que m'a-t'on fait entendre ?
 Je vous trouve, Madame, & cependant....

ORPHISE.

Clitandre ;

En arrivant chez moi vous deviez commencer
 Par demander mes gens & vous faire annoncer,

COMEDIE.

CLITANDRE.

Moi, Madame?

ORPHISE.

Sans doute; & si je ne m'abuse,
Lorsqu'on vient voir quelqu'un c'est ainsi qu'on
en use.

CLITANDRE.

Quoi? vous vous offensez de ce que j'entre ici
Sans avoir,...

ORPHISE.

En tous lieux cela se fait ainsi.
Vous ne l'ignorez pas. Mais je veux bien vous
dire,
Que cet ami commun peut ici vous instruire
De mes intentions. Adieu.

CLITANDRE.

Quoi? vous sortez?

Ah! je suivrai vos pas.

ORPHISE.

Non, Clitandre, Arrêtez.

Je le veux, je le veux.

SCENE IX.

CLITANDRE, DORANTE, SCAPIN,

CLITANDRE.

Que faut-il que je pense
Et de cet entretien & de cette défense?

C ij

28 LA CAPRICIEUSE,
DORANTE.

Ce que tu dois penser ? c'est que tous ces sermens ,
Ces transports , cette joye & ces empressemens ,
Ce prochain hymenée , & cette foi promise
Ont disparu soudain.

CLITANDRE.

Ah ! trop cruelle Orphise !

Confidere l'état où je me vois réduit ,
Et la malignité du sort qui me poursuit.
De mon fidele amour tu sçais la violence ,
Ami , vois quelle en est la digne récompense.
De joye & de douleur un triste enchainement
Ne me permet jamais d'être heureux un moment.
Sans cesse mon bonheur passe & fuit comme un
songe ;

Un caprice nouveau m'entraîne , me replonge
Dans des maux d'autant plus sensibles & cruels
Qu'ils m'ôtent des plaisirs que je croyois réels.

SCAPIN.

Hé bien , Monsieur , tantôt j'étois un imbécile ?

CLITANDRE.

Vas-tu me fatiguer d'un discours inutile ?
Tai-toi ; tu feras mieux.

SCAPIN.

Donnez-moi vingt soufflets ,
Tuez-moi ; mais souffrez que pour vos interêts ,
Scapin à vos genoux , monsieur , vous représente
Qu'il la faut oublier.

CLITANDRE.

Et laisse-moi. Dorante ,

Je dois être allarmé de cet événement ,
Je vais lui demander un éclaircissement.

DORANTE.

Il est certains esprits mal-aisez à conduire ,
Ce n'est qu'en biaisant que l'on peut les réduire ;
Ainsi garde-toi bien de paroître à ses yeux ;
Pour quelques jours au moins abandonne ces
lieux.

CLITANDRE.

J'aime trop, & malgré cette mortelle offense
Rose encor conserver un reste d'esperance.

DORANTE.

Tu le peux ; tu le dois : rien n'est désespéré ,
Je t'offre cependant un moyen assuré
Pour

CLITANDRE.

Si je suis aimé dois-je . . .

DORANTE

Et c'est ton absence

Qui te fera connoître avec plus d'évidence ,
Si l'on t'aime en effet.

SCAPIN.

Ce conseil me plaît fort,

Allons , Monsieur , sortons ; mettons-la dans
son tort.

Faisons mieux : pour jamais oublions l'inhu-
maine.

CLITANDRE

M'avoir ainsi flaté d'une espérance vaine !

C ii)

36 LA CAPRICIEUSE,

Ah ! je sens un tourment qui ne peut s'exprimer ;
Un astre injurieux me condamne à l'aimer ,
Et s'il faut te parler sans fard & sans mystère ,
Ses inégalitez me la rendent plus chere.

D O R A N T E.

Je te plains : mais crois-moi.

C L I T A N D R E.

Puis-je ne la plus voir ?

Ce que tu veux de moi n'est pas en mon pouvoir ,

D O R A N T E.

Nous nous entendons mal ; c'est quelques jours
d'absence ,

Dont tu peux aisément faire l'expérience.

Ecoute ce conseil ; daigne suivre mes pas ;

Laiissons gronder l'orage & ne nous quittons pas ;

Je la connois assez ; avec un tel genie ,

Clitandre , la ressource est toujours infinie.

Sortons , dis-je : après tout l'esprit le plus quier-
teux ,

Peut avoir quelquefois un intervalle heureux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE.

Non, je ne pense pas que rien soit comparable,

Au pressant mouvement du remords qui m'accable.

Qu'ai-je fait ? ou plutôt quelle fatalité

Dérange le projet que j'avois arrêté ?

A mes intentions, quoique je me propose ;

Un Astre injurieux obstinément s'oppose.

Quand je veux prévenir cent sortes d'accidens ;

On ose m'imputer les divers contretems ,

Qui sement parmi nous la mesintelligence.

Bien plus. On m'abandonne & l'on fuit ma pré-
fence ;

Dans ma propre maison je cherche vainement ;

A qui pouvoir au moins confier mon tourment :

Personne ne paroît. Ce supplice est trop rude ,

Cherchons quelque remède à mon inquiétude.

Justine, holas, Justine ? hé quoi ? j'appelle en vain ?

Justine ?

C iijj

S C E N E II.

JUSTINE, ORPHISE.

JUSTINE.

ME voilà.

ORPHISE.

Sçais-tu bien qu'à la fin
Nous nous séparerons. Quoi ? lorsque je t'appelle...

JUSTINE.

Vous vouliez reposer.

ORPHISE.

Dans ma peine mortelle,
Et puis-je reposer. Fais venir un Laquais.
Dépêche-toi. Va donc.

JUSTINE.

Oh, Madame, j'y vais.
A qui diantre en a-t'elle ?

S C E N N E III.

ORPHISE *seule.*

IL faut sans plus attendre
D'un si prompt changement que je ne puis com-
prendre

Tâcher de pénétrer quelles sont les raisons ,
Et m'éclaircir encor sur les justes soupçons
Dont la cause en ce jour doit allarmer ma flamme ;

SCENE IV.

JUSTINE , ORPHISE , un LAQUAIS.

JUSTINE *au Laquis.*

F Ai ce que je tedis. Va parler à Madame.

ORPHISE.

Va-t'en chercher Clitandre, & surtout di-lui bien,
Que je veux qu'il m'accorde un moment d'entre-
tien ;

Enfin que je l'attens. Use de diligence.

SCENE V.

ORPHISE , JUSTINE ,

JUSTINE *à part.*

P Our nous mettre à l'abri d'une telle influence,
Retirons-nous.

ORPHISE.

Ah, Ciel ! tu prétens t'en aller ?

Reste.

JUSTINE.

Prétendez-vous encor me quereller.

ORPHISE.

Non. Encore une fois reste , je t'en conjure ;
Et daigne soulager le tourment que j'endure.

JUSTINE.

Ce discours me surprend. Qui peut subitement
Produire dans votre âme un si grand change-
ment.

Vous étiez si contente.

ORPHISE.

Ah ! ma chère Justine !

Incertaine sur tout , rien ne me déterminé.
Contente dans l'instant de tout ce que je fais ,
L'instant qui suit me livre à de mortels regrets.

JUSTINE.

Qu'est-il donc arrivé ?

ORPHISE.

Que je suis malheureuse !

JUSTINE.

A ce que je puis voir l'affaire est sérieuse.
De grace aprenez-moi . . .

ORPHISE.

Je l'ai bien mérité.

Tu peux rendre le calme à mon cœur agité.
Ne me déguise rien.

JUSTINE.

Quoi ? que vous puis-je apprendre ?

ORPHISE.

Tu ne m'entend que trop. Clitandre...

JUSTINE.

Hé bien, Clitandre?

ORPHISE.

N' imagine-tu point ce qu'il pense de moi ;
Je ne veux point avoir d'autre Juge que toi.

JUSTINE.

Vous vous adressez mal. Justine est veridique ;
Sur tous vos procédez, s'il faut qu'elle s'explique,
Elle usera très-bien de cette liberté,
Et parlera, Madame, avec sincérité.
Je ne puis approuver cette manie extrême
D'un esprit qui toujours se broüille avec lui-même , .

Qui n'est jamais d'accord, & du matin au soir
Approuve, blâme, veut, & cesse de vouloir.
Avec égalité, je veux qu'on se conduise,
Que la droite raison nous guide & nous maitrise ;
Qu'on l'écoute souvent, que d'un amant cheri,
Si la chose est possible, on fasse un bon mari,
Et qu'à ce seul objet attachant sa pensée,
On passe pour agir en personne sensée.

ORPHISE.

Hier, tu le sçais bien, c'étoit mon sentiment.

JUSTINE.

Ce matin vous avez pensé differemment.
J'ignore maintenant ce que Clitandre pense ;
Et s'il aura toujours la même patience ;
Mais si de mes conseils il vouloit profiter,
Vous auriez désormais tout loisir de pester.

36 LA CAPRICIEUSE,

ORPHISE.

Je suis donc bien coupable ?

JUSTINE.

A tel point que moi-même
Je rougirois pour lui de sa foiblesse extrême.
Si je le revoyois paroître entor céans.

ORPHISE.

Il ne reviendrait plus ? ah ! qu'est-ce que j'encens ?
Non. Ce n'est point à tort que je suis alarmée ,
Et qui peut se flater d'être toujours aimée.
L'inconstance aux Amans , hélas coûte si peu ;
Justine , leur amour bien souvent n'est qu'un jour :
Qui ne dure qu'autant que leur ame contente
Suit sans reflexion le plaisir qui l'enchante ,
Et qui cedant sans peine à la difficulté ,
Sçait même en la perdant , garder sa liberté.

JUSTINE.

Je le croi comme vous : mais à ne vous rien taire,
Clitandre . . .

ORPHISE.

Son absence enfin me désespere.
Avec quelle injustice il traite mon amour.

JUSTINE.

D'un cœur vraiment piqué j'aime assez ce retour,
Vous le regrettez donc ?

ORPHISE.

Bien plus qu'il ne mérite.

JUSTINE.

Il se plaint sans raison.

ORPHISE.

Un autre soin m'agite.

Au parti qu'il a pris j'ai pû donner sujet :
Mais peut-être l'ingrat épris d'un autre objet ,
Attendoit-il , Justine , avec impatience ,
Qu'un prétexte nouveau couvrit son inconstance.

JUSTINE.

Pourquoi le lui donner ?

ORPHISE.

Il l'a trop tôt saisi.

Un cœur bien amoureux se conduit-il ainsi.

JUSTINE.

Un cœur bien amoureux se revolte , Madame ,
Qu'un caprice éternel soit le prix de sa flâme.

ORPHISE.

Clitandre est cent fois plus capricieux que moi.

JUSTINE.

Oùi. Malgré son dépit. Il revient. Je vous croi.

SCENE VI.

CLITANDRE , ORPHISE , JUSTINE ,
SCAPIN.

ORPHISE.

Ah , Clitandre , venez , que je sois éclaircie
D'un doute d'où dépend le bonheur de ma vie.

Qui peut vous l'inspirer ?

ORPHISE.

Parlez-moi sans détour.

Jene demande point que flatant mon amour
Vous me dissimuliez ce que j'ai lieu de craindre.
J'ai trompé votre espoir , vous devez vous en
plaindre ;

Mais vous n'avez point dû , trop prompt à m'en
punir

— M'effacer pour jamais de votre souvenir ,
Et pour comble, laisser à mon ame charmée
Le mortel déplaisir d'aimer sans être aimée.

CLITANDRE.

Avant qu'à ce discours je puisse repartir ,
Madame , apprenez-moi si pour vous divertir ,
Ou pour m'embarasser , vous forgez une fable
Hors de toute apparence & si peu vraisemblable ?

ORPHISE.

Hé quoi ? me laisser seule en proie à mes ennuis,
Ne plus penser à moi , fuir les lieux où je suis ,
Est-ce donc là m'aimer ? & dois-je être insensible
A des signes certains d'un oubli si visible ?
Mais bien plus. Contre moi prompt à vous ré-
volter ,

Souvent un rien suffit pour vous en écarter.

A l'espoir le plus doux vous renoncez sans peine.
Le dépit vous éloigne.

CLITANDRE.

Et l'amour me ramène.

ORPHISE.

Non , non , ce n'est pas lui.

CLITANDRE,

Permettez qu'en deux mots...

ORPHISE.

Vous m'allez soutenir que fort mal à propos
Je m'allarme & me plains.

CLITANDRE.

Oùi , Madame.

ORPHISE.

Ah Clitandre !

Que ne m'est-il permis de pouvoir vous défendre,

CLITANDRE,

Que je m'explique au moins.

SCAPIN.

Madame , écoutez-nous,

CLITANDRE.

Je vais...

ORPHISE.

Non laissez-moi.

CLITANDRE,

J'embrasse vos genoux

Au nom de mon amour que je vous désabuse ,

Du crime dont à tort votre rigueur m'accuse.

ORPHISE,

Qui vous justifiera ?

Et de plus vous pouvez vous en fier à moi ;
Il n'est point infidèle.

Enfin je puis vous dire ,
Qu'un semblable reproche est facile à détruire ,
Et que vos sens séduits sans aucun fondement ,
D'un manquement de foi m'accusent fausement.
Moi cesser de vous voir ! moi perfide & volage !
Qu'épris de vos appas un autre objet m'engage !
Jugez mieux d'un Amant qui n'adore que vous ,
Dont l'unique bonheur est d'être votre époux :
Vous me l'avez promis. Sur cette confiance
J'en attend le moment avec impatience.
J'arrive ce matin plein de ce doux espoir ,
Et vous me défendez , Madame , de vous voir.
De l'accueil de tantôt , je garde encor l'idée ;
Et lorsqu'en vous voyant ma flamme intimidée
Craint d'entendre un arrêt cent fois plus rigou-
reux ,

Vous pouvez m'accuser & douter de mes feux ?
De tous vos procédez l'ame encor toute pleine ,
Quand vous m'avez montré moins d'amour que
de haine ,

N'ai-je donc pas dû craindre en rentrant dans ces
lieux

Que ma présence encor ne pût blesser vos yeux.

D'ailleurs ,

COMEDIE.

41

D'ailleurs , & ce trait seul suffit pour vous confondre ,

M'adame , & vous n'aurez , je croi , rien à répondre.

Si je vous rapportois tout ce que l'on m'a dit . . .

ORPHISE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Dorante...

ORPHISE.

Dorante est un mauvais esprit ,
Qui rend trop durement les ordres qu'on lui donne ,

Qui les explique mal & qui les empoisonne.

Il falloit à Dorante ajoûter moins de foi ,

Et pour être éclairci vous adresser à moi ;

Outré de désespoir vous montrer à ma vûe ;

Orphise à vos discours se fut bien-tôt renduë ;

Elle auroit reconnu , non sans émotion ,

Les effets qu'en un cœur produit la passion ;

Et satisfaire enfin de ce seul témoignage

Elle eût de son refus réparé tout l'outrage.

Oùi , Clitandre. Et c'étoit , si vous sçaviez aimer ,

Le moyen de me plaire & de me désarmer.

Votre tranquillité , votre extrême indolence

M'ont causé du dépit & de la défiance.

Puisqu'il faut qu'une fois je m'explique avec vous

Déjà vous affectez les froideurs d'un Eoux.

La Capricieuse.

D/

42 LA CAPRICIEUSE,

CLITANDRE.

Vous pouvez ajouter ce reproche à ma peine.
Quoi ? pour mettre encor plus mon esprit à la
gêne,

Et croire les ennuis dont je suis tourmenté,
Vous pensez que je vois avec tranquillité
Les revers accablans qu'à chaque instant j'essuie.
J'ai mis à vous servir le bonheur de ma vie ;
Il dépend seulement du don de votre main.
Heureux ou malheureux je suivrai mon destin.
Mais si mon désespoir peut vous porter , Mada-
me,

A vouloir rétablir le calme dans mon ame,
Songez qu'il n'en est point qui soit égal au mien
De vous voir différer un si tendre lien.

ORPHISE.

Vous ne me verrez plus balancer davantage.
Oùi. De nouveau , Clitandre, à l'instant je m'en-
gage
A vous donner ma main.

CLITANDRE.

De plaisir transporté,
Hélas ! je doute encor de ma félicité.

ORPHISE.

Et moi , Clitandre , & moi je n'en connois point
d'autre

Que celle qui joindra ma fortune à la vôtre.

CLITANDRE.

Des transports les plus doux je me sens pénétrer.

JUSTINE.

D'un excès de plaisir je suis prête à pleurer.

SCAPIN.

Je suis gonflé de joye , & je ne sçai que dire.

Madame , en verité pour moi je vous admire ;

Vous débitez cela d'une telle façon ,

Qu'on y seroit trompé. Parlez-vous tout de bon ;

CLITANDRE.

L'impertinent !

SCAPIN.

Monsieur , chacun pense à sa guise ;

Je prend mes sûretés , crainte d'une surprise.

bas.

Vous devriez les prendre aussi.

CLITANDRE.

Si je t'entens ,

Tu te repentiras

JUSTINE.

Employez mieux le tems ,

Il ne vous reste plus que le Contrat à faire ,

Songez-y.

ORPHISE.

C'est bien dit. Passez chez le Notaire.

Sur vous seul de ce soin je veux me reposer.

Del'heure , du moment vous pouvez disposer.

Mais revenez bien-tôt. Faites dire à Julie ,

Même à Dorante aussi que c'est moi qui les prie

De se rendre en ces lieux.

Oùï, Madame. J'y vais.
Mon zele & mon amour rempliront vos souhaits.

S C E N E V I I .

ORPHISE, JUSTINE.

J U S T I N E .

Q Uel plaisir je ressens ! tout va le mieux du monde.

Je voi qu'un bon genié à present nous seconde.

Vous voilà raisonnable & telle que je veux.

Clitandre à l'amour seul doit ce succès heureux.

Ah, Madame ! souffrez que je vous félicite,

Et que. .. mais qu'avez-vous ? vous êtes interdite ?

D'où peut naître soudain cet air sombre & réveur ?

N'est-ce point un retour de la mauvaise humeur

Qui dérange souvent vos plus belles pensées ?

O R P H I S E

Et qui te le fait voir ?

J U S T I N E .

Vos actions passées.

C'en est, je pense, assez pour me faire juger...

O R P H I S E .

Dans l'état où je suis, rien n'est à négliger.

J'aime, je le confesse ; & je me flate encore,

COMEDIE.

45

Pour comble de bonhear , que Clitandre m'adore
Toute autre à cette idée arrêtant tous ses vœux,
Croiroit jouir enfin du sort le plus heureux.

JUSTINE.

Auroit-elle grand tort .. dites-moi je vous prie
Si ce n'est pas , Madame , un sort à faire envie ,
Que celui dont vous-même éprouvez la douceur.

ORPHISE.

Que sçais-tu si peut-être un plus parfait bonheur
Peu connu dans le monde , & dont les puissans
charmes

Ne sont point exposez au caprice , aux allarmes,
Qui seul peut procurer de tranquiles plaisirs ,
Qui prévient nos souhaits & remplit nos desirs
Ne peut pas occuper une ame toute entiere.

JUSTINE.

J'ai l'esprit fort borné sur semblable matière.
Je ne reconnois point de bonheur plus certain
Que d'aimer , être aimée & se donner la main.
On a dans tous les tems suivi cette méthode ,
Et je ne pense pas qu'elle passe de mode.
Vous ne m'écoutez point? vous détournez les yeux?
l'inquiétude d'Orphise augmente.
Que cherchez-vous.

ORPHISE.

Ecoute.

JUSTINE.

Hé bien?

ORPHISE.

Non. Il vaut mieux

Que je monte chez moi.

JUSTINE.

Faut-il que je vous suive ;

ORPHISE.

Non.

JUSTINE.

Dois-je vous attendre.

ORPHISE.

Oui. Si Clitandre arrive ;

Songe à le retenir.

SCENE VIII.

JUSTINE *seule.*

Qui l'oblige à sortir ?

Ne feroit-elle point fille à se repentir

D'avoir pris un parti si prudent & si sage.

J'en ai quelque soupçon. Ses discours, son visage,

Et sur tout le passé, ne m'a que trop appris

Qu'on ne doit point compter sur de pareils es-
prits ;

Une humeur inquiète & jamais décidée

Leur fournit à toute heure une nouvelle idée.

En vain je prétendrois en arrêter le cours,

Elle est capricieuse & le sera toujours.

Toutefois attendons ; je me trompe peut-être.
Ne désespérons point. Je voi quelqu'un paroître :
Sur mon présentiment ne nous expliquons pas.

S C E N E IX.

SCAPIN , JUSTINE.

SCAPIN *croiant parler à quelqu'un.*

Cessez encor un coup de retenir mes pas.
Oùi. Je m'en souviendrai. Suis-je un sot ? & de
grace

Cessez ces vains propos ou je quitte la place.

Bon. Je rêve : je croi qu'encor à mes côtez

Mon Maître me redit cent inutilitez ;

Ah , c'est toi. Tout ceci me tourne la cervelle ;

N'est-il point arrivé de disgrâce nouvelle

Au bonheur dont Clitandre a lieu de se flater ?

JUSTINE.

Pas encor.

SCAPIN.

Bon , tant mieux.

JUSTINE.

Il devrait se hâter.

SCAPIN.

En sortant d'avec vous le cœur rempli de joye ;
Mon cher ami Scapin , permets que je t'envoye
Aux differens endroits où je ne puis aller ,

48 LA CAPRICIEUSE,

M'a-t'il dit poliment ; mais il y faut voler.
Fai ceci , fai cela , pren , ordonne , dispose ;
Je n'ai pour le présent à te dire autre chose,
Sinon qu'en me rendant un service important ,
Tu n'auras pas sujet d'en être mécontent.
A ces mots, moi qui suis obligéant & facile,
J'ai couru sans mentir les trois quarts de la Ville.
Aussi je n'en puis plus. A mon aise ce soir
J'espere m'en donner & faire mon devoir ;
Et si tu veux aussi qu'un doux hymen nous lie
Nous rendrons de tout point cette fête accomplie.

JUSTINE.

C'est assez bien penser.

SCAPIN.

Ma foi tu feras bien.

Compte qu'aucun bonheur n'égalerà le tien.
Dorante vient à nous.

S C E N E X.

DORANTE , JUSTINE , SCAPIN.

DORANTE.

Q U'est devenu Clitandre ?
Sur ce qu'il m'a mandé je viens ici me rendre ;
Et même je croyois qu'il m'auroit devancé.
Je me doute à peu près de ce qui s'est passé.

Orphise

COMEDIE.

49.

Orphise se résout à lui rendre justice ;
L'amour a réparé ce qu'a fait le caprice.

JUSTINE.

Où. Clitandre à lui seul doit cet heureux succès,
Et c'est par son secours qu'Orphise désormais
Va devenir constante en ses projets peut-être,
Et raisonnable autant qu'une Femme doit l'être.
C'est sur quoi franchement j'avois un peu compté.

SCENE XI.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE,
SCAPIN.

CLITANDRE *croquant parler à Orphise.*

LE Contrat est dressé. Je me suis acquitté
De tout ce . . . mais que vois-je ? Orphise est
disparue :
Elle m'avoit promis . . . qu'est-elle devenue ,
Justine ?

JUSTINE.

Elle est , Monsieur, dans son appartement.

CLITANDRE.

Suffit. Je l'attendrai.

DORANTE.

Reçois mon compliment
Je prends part à ta joye , & mon ame est ravie
De voir d'un plein succès ton attente suivie.
Le Capricieux. E

LA CAPRICIEUSE,

CLITANDRE.

Ami , que je t'embrasse. Ah , crois que tes avis
Sans le retour d'Orphise auroient été suivis.
Oùi. Malgré mon amour , je fuyois sa présence
Mais on m'a rappelé ; dans cette circonstance.
N'ai-je pas dû la voir.

DORANTE.

Je t'aurois condamné
Si son ordre à l'instant ne t'avoit ramené.

CLITANDRE.

Dorante , tu le vois ; je sçai bien me conduire ,
Avant que tu la voye , il est bon de te dire
Qu'elle s'est plainte à moi de ce qu'avec aigreur
Tu m'as tantôt appris

DORANTE,

Quoi ? lorsqu'en sa faveur
J'ai supprimé . . .

CLITANDRE.

Tout doux. Ne me dis rien contre elle.
Allons , pardonne-lui ; c'est une bagatelle.
D'ailleurs en t'invitant elle fait assez voir
Que ce léger chagrin qu'elle pouvoit avoir
N'a pas duré long-tems.

DORANTE.

Volontiers je l'oublie.
Il faut bien des Amans excuser la manie.
J'ai voulu l'en distraire , & c'est contre mon gré
Que pour ce bel exploit elle m'a préféré.

CLITANDRE.

Ah , n'en parle donc plus ; & souffre que ma joye

COMEDIE.

51

Toute entiere à tes yeux à ioisir se déploye.
Je puis, sans me vanter, publier hautement
Qu'il n'est point sous les Cieux un plus heureux
Amant.

SCENE XII.

CLITANDRE, DORANTE, JUSTINE,
SCAPIN, un LAQUAIS.

CLITANDRE.

Quel papier tien-tu là ?

un LAQUAIS.

Monsieur, c'est une Lettre

Que Madame en vos mains m'ordonne de remettre.

CLITANDRE.

Une Lettre ! lisons..

*Je suis persuadée que vous m'aimez, Clitandre ;
& vous devez croire que je vous aime. Je ne pense
qu'à notre commun bonheur. Nos sentimens sont trop
vifs, ils nous rendroient malheureux l'un & l'autre.
Il ne faut dans le Mariage qu'une amitié, qu'une
estime reciproque. L'amour violent entre deux Epoux
a des suites funestes ; la jalousie en est inséparable, les
inquiétudes l'accompagnent, & la haine en est sou-
vent la fin. Juste Ciel ! que deviendrois-je si ce mal-
heur arrivoit. Cette seule idée me fait trembler.
Nous nous aimons trop, Clitandre, pour nous unir.*

E ij

52 LA CAPRICIEUSE,

Demeurons comme nous sommes ; ne m'accusez point de caprice. Ma passion seule me dicte ce que je vous écris ; & je crois vous en donner une preuve évidente en rompant notre hymen.

ORPHISE.

Clitandre

Juste Ciel ! qu'ai-je là

Aurois-je dû m'attendre à ce coup imprévu.

A peine je la quitte , à peine sa tendresse

Avec tous les transports m'a rendu sa promesse ;

Chez le Notaire enfin je vais tout disposer ;

Elle veut de ce soin sur moi se reposer ;

Et dans ce peu de tems qui me sépare d'elle ,

Elle m'écrit . . . non , non , l'offense est trop mortelle ;

L'excès de mon tourment ne se peut concevoir

Quel prétexte elle prend pour tromper mon espoir.

Je vois, mais un peu tard , qu'elle seule rassemble

Les caprices divers de tout le monde ensemble.

DORANTE.

Je te plains. Cependant . . .

CLITANDRE.

Prétens-tu l'excuser,

Contre un pareil Ecrit , que peux-tu m'opposer.

Qu'importe que sa Lettre étale tant de flâme ;

Le seul don de sa main pouvoit toucher mon âme ;

C'étoit l unique but où tendoient tous mes vœux ,

Et parce que l'on m'aime , on me rend malheureux.

COMEDIE.

DORANTE.

Sa Lettre, quoiqu'étrange, est pleine de tendresse :
Mais par certaine humeur dont elle est peu mat-
tresse ,

Elle a changé soudain . & qui te répondra
Qu'en y pensant le moins un autre te rendra ;
Le bien qui t'est ravi.

CLITANDRE.

Quoi ? tu veux que j'espère ;

Que je suive sans cesse un bien imaginaire ?
Dorante , je n'ai plus besoin de tes conseils.
On ne résiste point à des travers pareils.
Je veux croire avec toi tes raisons bien fondées ;
Mais tu me permettras de suivre mes idées.
Je suis las de tenter des efforts superflus.
Justine , ç'en est fait , je ne la verrai plus.
Je reconnois enfin qu'un éternel caprice
Ne permettra jamais que l'Hymen nous unisse.

à Scapin.

Reporte-lui sa Lettre, & dis-lui . . . j'en mourrai.

SCAPIN.

Non , Monsieur.

Clitandre regarde Justine.

JUSTINE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Dis-lui qu'enfin je l'oublierai.

DORANTE.

Je veux t'accompagner.

E iij.

S C E N E X I I I.

JUSTINE *seule.*

Q Uelle est ma surprise !
Quoi ! je verrai toujours sottise sur sottise !
Je ne sçais où j'en suis. Je crève de dépit.
Ecrire de la forte ! ah le maudit esprit !
Allons la retrouver. Disons-lui que Clitandre
Prend en homme sensé le parti qu'il doit prendre,
Qu'il ne la verra plus. Puisse cette action
Pour Clitandre , & pour nous la mettre à la
raison.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D O R A N T E.

L'Interêt de Clitandre en ces lieux me ramène.
Je voudrois le servir ; je prend part à sa peine.
Justine m'a mandé qu'elle vouloit me voir.
Quel incident a-t'elle à me faire sçavoir ?
Je ne présume pas qu'Orphise plus traitable
Aux vœux de mon ami puisse être favorable ;
Elle l'aime pourtant , je n'en sçaurois douter.
Quel que soit l'ascendant qui puisse l'emporter,
Son cœur ne se dément en aucunes manieres.
Comment concilier des choses si contraires ?
Ces contrariétez & leur bizarre accord
Confondent ma raison. Je vois quelqu'un qui
sort.



SCENE II.

JUSTINE, DORANTE.

DORANTE.

A Quoi te suis-je utile ? & que veux-tu me dire ?

JUSTINE.

Je suffoque. Un moment, souffrez que je respire. Qu.

DORANTE.

Quel sujet encor peut ainsi te troubler ?

JUSTINE.

Je n'ai pas seulement la force de parler.

DORANTE.

Reprend tes sens. Qui peut t'émouvoir de la sorte ?

JUSTINE.

J'en ai certainement une raison très-forte.

DORANTE.

Quelle est-elle ? pour moi je puis te déclarer
Qu'à cent autres travers j'ai sçu me préparer,
Et qu'Orphise ne peut surpasser mon attente.

JUSTINE.

Un démon, oui, Monsieur, un démon la tourmente,

Elle vient de pousser ma patience à bout,
J'en'y puis plus tenir, & j'abandonne tout.

COMEDIE.

57

DORANTE.

• Ce cas n'est pas nouveau. Mais enfin que fait-elle ?

JUSTINE.

Avant que je vous fasse un récit très-fidèle ,
Sçachez que tout à l'heure un Laquais est parti ,
Et que de son dessein Clitandre est averti.
Elle quitte Paris.

DORANTE.

Celui-ci , je l'avoue.

Est , Justine , après tout un trait dont je la loue .
Elle devrait cacher dans un coin ignoré
Les travers d'un esprit à tel point égaré.

JUSTINE.

Ne vous figurez pas au moins que la journée
Par ce qui s'est passé , puisse être terminée ;
Madame y perdrait trop , & son esprit fécond .
Nous en préparons encor .

DORANTE.

Tu le crois .

JUSTINE.

J'en réponds .

DORANTE.

J'admire incessamment avec quelle vitesse
Cent projets à la fois de différente espee
Lui passent par l'esprit. Revenons au dernier.

JUSTINE.

Le motif qui l'éloigne est fort particulier .

DORANTE.

Elle se l'a donc dit ?

58 LA CAPRICIEUSE ;

JUSTINE.

Où. Pour fuir tout le monde.

Et vivre désormais dans une paix profonde
Elle choisit le Mayne , & partira demain.
Là , dit-elle , je veux la Houlette à la main
Conduisant mes Troupeaux dans les vertes
prairies

Entretenir en paix mes douces rêveries ;
Là je ferai revivre avec mes-habitans
Du monde encor naissant les plaisirs innocens.
En suivant ce projet en mille biens fertile ,
Loin du tumulte affreux & du bruit de la Ville
Je passerai des jours tranquilles , fortunez ;
Au soin de mon repos tous mes desirs bornez .
N'auront plus à former ces souhaits inutiles .
D'un ennuyeux loisir amusemens stériles.
Voilà ses propres mots sans y rien ajouter.

DORANTE.

Je la connois trop bien pour en pouvoir douter.

JUSTINE.

Ils m'ont paru si beaux & si pleins d'énergie
Que j'en ai sur le champ voulu tirer copie.
Lisez si vous voulez.

DORANTE.

Il n'en est pas besoin.

JUSTINE.

Peut-on être occupé d'un plus aimable soin.
Dans ce charmant pays, c'est moi qui l'accompagne ,

COMÉDIE. 99

Au lever du Soleil nous ferons en campagne,
Et de-là j'entrevois dans ses projets divers
Que nous irons courir l'Égypte & ses deserts.
Suivant ce qu'elle dit, c'est un fort beau voyage.

D O R A N T E.

Elle peut, selon moi, faire encor davantage.
Pour pouvoir à mon gré la punir à son tour,
I lle mériteroit que l'on mit en plein jour
Ses inégalitez.

J U S T I N E.

On auroit trop à faire,
Et pour l'honneur du sexe, il est bon de les taire.

D O R A N T E.

Je vais la voir, malgré ce qu'elle a dit de moi,
Mon amitié le veut, & d'ailleurs je le doi.
Si je puis détourner ce malheureux voyage
Clitandre en pourroit bien tirer quelque avan-
tage.

J U S T I N E.

Puissiez-vous réussir !

S C E N E I I I.

J U S T I N E. *seule.*

P

Ar ma foi je crains bien
Que tous ses beaux discours n'opèrent moins que
rien.

LA CAPRICIEUSE,

Quelle autre est plus étrange, ou quelle autre,
à vrai dire,

A l'esprit travaillé d'un plus parfait délire.

Jé puis trancher le mot. S'il falloit le prouver,

Les moyens me seroient faciles à trouver.

SCÈNE IV.

SCAPIN, JUSTINE.

SCAPIN.

Vouloir encor la voir ! Ah ! le foible courage !
Je n'en puis revenir, & de bon cœur j'enrage.

JUSTINE.

D'où te vient ce courroux ?

SCAPIN *sans voir Justine.*

Avoir si peu de cœur,

Et ne pas.... peu s'en faut que je n'entre en
fureur,

Et que dans cet accès :... le feu qui me trans-
porte....

JUSTINE.

Peut-on sçavoir qui peut t'animer de la sorte ?

SCAPIN.

Mon Maître, ta Maîtresse & toi peut-être aussi.

JUSTINE.

Quelle raison as-tu pour me traiter ainsi :

Dis-la, voyons un peu.

COMÉDIE.

61.

SCAPIN.

Quand je suis en colère

Je suis je suis

JUSTINE.

Hé bien ?

SCAPIN.

Non. Je ne puis m'entêter.

Clitandre a très-grand tort de revenir céans.

JUSTINE.

Compte qu'il pourra bien n'y pas venir long-
tems.

Il prend à ma Maîtresse une autre fantaisie.

Elle quitte Paris.

SCAPIN.

J'en ai l'ame ravie.

Eut-elle déjà loin.

JUSTINE.

Mais ne prévois-tu pas

Qu'il est de mon devoir d'accompagner ses pas.

SCAPIN.

Qu'entens-je ? ah , malheureux ! au nom de ma
tendresse ,

Si tu veux m'obliger, ne suis point ta Maîtresse.

Elle peut voyager si loin qu'il lui plaira.

Maudit soit le premier qui l'en empêchera.

Mais dois-je être puni de son extravagance.

Le malheureux Scapin privé de ta présence

S'en va mourir d'ennui.

JUSTINE.

Tu m'attendris le cœur.

SCAPIN,

L'amour te pourroit-il parler en ma faveur ?

JUSTINE.

C'est lui qui me retient.

SCAPIN.

Dis-tu vrai.

JUSTINE.

Chose sûre.

Je ne partirai point , Scapin , je te le jure.

SCAPIN.

Ah ! me voilà content.

JUSTINE.

Que je te sçai bon gré

D'un semblable conseil.

SCAPIN.

Tu me l'as inspiré.

Sans moi tu t'embarquois dans un fort sot
voyage.Qu'Orphise désormais soit plus folle ou plus
sage ,Qu'elle aille au bout du monde ou qu'elle reste
ici ,

Du reste maintenant je prend peu de souci.

Pourquoi s'embarasser des affaires des autres.

Laissons-les se débattre , & ne songeons qu'aux
nôtres.

Nous n'avons toi ni moi rien à faire de mieux.

COMEDIE.

63

JUSTINE.

Restons. Nous l'entendrons , elle vient dans ces lieux.

SCENE V.

ORPHISE, DORANTE, JUSTINE,
SCAPIN.

DORANTE.

MAdame , à vos raisons je ne puis pas me rendre.

J'espère qu'à mon tour vous voudrez bien m'entendre.

ORPHISE.

Parlez. Je ne suis pas , Dorante , de ces gens
Qui veulent que chacun abonde dans leur sens.

DORANTE.

Permettez que mon cœur vous parle avec franchise.

A ne vous rien celer l'amitié m'autorise.

Vous voulez , dites-vous , abandonner Paris.

ORPHISE.

pouvez-vous condamner le dessein que j'ai pris.

DORANTE.

Très-fort. Je vous ai dit , Madame par avance
Que je vous parlerois sans nulle complaisance :
Ainsi n'espérez pas que j'e puisse approuver....

64 LA CAPRICIEUSE,

ORPHISE

Mais d'un tel projet, que pouvez-vous trouver.

DORANTE.

Tout m'y paroît, Madame, injuste & téméraire.

Souffrez que la raison un moment vous éclaire.

Je laisse même à part Cléandre, dont les feux

Eprouvent chaque jour un sort si rigoureux.

Mais, Madame, aujourd'hui quel motif vous entraîne,

Pourquoi quitter Paris pour habiter le Mayne?

Quels attraits si puissans vous font imaginer

Qu'au fond d'une Province il faut se confiner

Pour goûter des plaisirs plus doux & plus tranquilles :

Où peuvent-ils trouver de plus heureux aziles

Que ce même Paris, où, ce même Paris

Où, sans exagérer, ils sont tous réunis.

ORPHISE.

Dans votre préjugé, pour moi je vous admire.

Dorante, vous croyez qu'il suffit de le dire,

Et que c'est en un mot le jugement de tous.

Je connois ce Paris peut-être mieux que vous.

Dans toutes les maisons on joue ou l'on s'ennuie.

Les conversations qu'il faut que l'on essuie

Ne sont que vains propos qui redoublent l'ennui.

Pour la façon d'aimer en usage aujourd'hui,

Elle est fort singulière.

DORANTE.

En quoi vous blesse-t'elle?

ORPHISE.

COMEDIE.

ORPHISE.

On peut sans se tromper , dire qu'elle est nouvelle ;

Car les hommes Dorante , à ne vous rien celer ,

Je les connois très-bien ; mais je n'ose en parler.

DORANTE.

Vous pouvez sur ce point prendre toute licence.

ORPHISE.

Je veux bien mettre entre eux un peu de différence.

Je crois que de défauts quelques uns sont exemptés ;
Mais ils sont la plupart indiscrets , inconstants ,
Ils n'ont point pour le sexe en lui rendant hommage

Ces soins respectueux , ces égards , ce langage
Qui désarment les cœurs , qui séduisent les sens ,
Et rendent de l'amour les charmes si puissans.

DORANTE.

Le cœur de votre Amant n'est point du tout semblable. . .

ORPHISE.

Je le sçais ; & de plus je suis trop équitable
Pour ne pas avouer qu'il répond en effet
Au-delà de mes vœux au choix que j'en ai fait.
Mais , Dorante , croyez que dans ma solitude ,
Sans soin , sans embarras & sans inquiétude ,
Je vais jouir en paix d'un loisir précieux ;
Là nul fâcheux objet ne blessera mes yeux ;

La Capricieuse.

Fin.

56 LA CAPRICIEUSE,

Là je n'entendrai point les plaintes ridicules
 Que forment sans raison des femmes trop cré-
 dules,
 Là je ne verrai point des Amans indiscrets
 D'un trop facile objet publier les bienfaits.
 Enfin dans ce Pays où j'ai dessein de vivre,
 Les solides plaisirs sont tous prêts à me suivre.

DORANTE.

Un faux raisonnement vous trompe & vous
 séduit.

Vous ne prévoyez pas tout l'ennui qui les suit.
 Ces plaisirs si vantez, & dont tout l'avantage
 N'est que d'un Écrivain le ridicule ouvrage.
 D'ailleurs si dans le monde on vit d'une façon
 Qui soit ou singulière ou blesse la raison,
 Gardons de devenir des Censeurs trop sévères.
 Il faut de l'indulgence & des mœurs moins au-
 stères.

C'est voir tous les défauts avec trop de rigueur
 Que vouloir sans sujet s'en forger un malheur.
 De quoi vous plaignez-vous ? Clitandre vous
 adore ;

S'il pouvoit faire plus, il le feroit encore ;
 Daignez le rappeler ; rendez-vous à nos vœux ;
 Demeurez avec nous, & couronnez ses feux.

ORPHISE.

Dorante, pouvez-vous combattre mon envie.
 Pourquoi vous opposer au repos de ma vie ?

COMEDIE

DORANTE.

Pour vous.

ORPHISE.

Pour moi ?

DORANTE.

Pour vous. Je vous ai déjà dit

Qu'un semblable projet vous trompe & vous
séduit.

On peut l'imaginer. Mais, Madame, à votre âge

Aux charmes de l'Amour on donne l'avantage,

On veut en vain contre eux garder sa liberté,

Et sa perte devient une nécessité.

Je n'en veux pour témoin que la tendresse extrême

Dont pour Clitandre . . .

ORPHISE

Hé bien, il est vrai que je l'aime.

L'effort qu'en sa faveur je me fais aujourd'hui

Va prouver hautement l'amour que j'ai pour lui.

Je suspends mon départ. Lui-seul en est la cause,

Et s'il veut seconder ce que je me propose

Nous serons tous contents.



LA CAPRICIEUSE,

SCENE VI.

CLITANDRE, ORPHISE, DORANTE, ,
JUSTINE, SCAPIN.

CLITANDRE:

Pour la dernière fois
Vous me voyez, Madame, obéir à vos Loix.

ORPHISE.

Mais vous n'y pensez pas.

CLITANDRE:

Pardonnez-moi j'y pense.
J'ai fait une assez longue & triste expérience
des tourmens où mon cœur s'expose en vous ai-
mant.

Et j'attendois de vous un meilleur traitemens.
Quoi ? lorsque vous lisez jusqu'au fond de mon
ame,

Et que vous m'assurez de répondre à ma flâme,
Vous m'écrivez... Ah ! Ciel ! peut-on le concevoir,
Et que puis-je esperer après un trait si noir.
Aussi ne croyez pas que l'espoir me ramène,
Qu'il séduise mes sens & flatte encor ma peine.
Ne croyez pas qu'après les maux que j'ai soufferts
Je m'obstine, Madame, à rester dans vos fers,
Et que de cette humeur qui seule est mon supplice,
Je prétende fléchir la fatale injustice.
Vous êtes libre enfin. Maîtresse de vos vœux.

COMEDIE.

Sans pitié, sans remors, sans égard pour mes
feux,

Je sçais que vous pouvez, malgré votre promesse,
D'un plus heureux Amant écouter la tendresse,
Pour comble de faveur lui donner votre foi,
Et l'enrichir d'un bien qui devoit être à moi :
Vous le pouvez sans doute. Et toutefois, ingrate.
Vous ne jouïrez pas de l'espoir qui vous flatte.
Quel que soit cet Amant, quel que soit son amour,
Ma perte vous sera sensible plus d'un jour.
Oùï, oùï, le repentir vengera mon offense.
Et puisque désormais vous suïez ma présence,
Quand vous quittez Paris, en cessant de vous voir
La raison sur mes sens reprendra son pouvoir.

ORPHISE.

Clitandre, en vérité, ce discours n'est pas sage.
Lors qu'en votre faveur je suspends mon voyage
Je vous fais assez voir que vous êtes aimé.

CLITANDRE.

Et pourquoi mon bonheur n'est-il pas confirmé ?
Pourquoi ne pas répondre au beau feu qui m'a-
nime.

Et ne pas nous unir par un nœud légitime ?
Vous le vouliez tantôt. Qu'ai-je fait ? & pourquoi
Après tant de sermens me manquez-vous de foi ?
Au nom de mon amour rendez-moi, belle Or-
phise,

Cette main si chérie & tant de fois promise ;
Ne la refusez pas à mes ardens soupirs,

Et d'un cœur tout à vous remplissez les desirs.

ORPHISE.

Que me demandez-vous ? quelle erreur est la
vôtre ?

Est-il quelque destin plus heureux que le nôtre.

Certains de notre amour, joignons à ces beaux
feux :

Des plaisirs plus constans , de plus solides nocuds ,

Qu'en un mot l'amitié l'un à l'autre nous lie.

Ne nous séparons point, une parfaite amie.

Vaut mille fois. . . .

CLITANDRE.

Je sçai quelle en est la valeur ,

Et je suis peu sensible à cet excès d'honneur.

Ce dernier trait m'apprend ce que vous voulez
faire ,

Et j'entrevois le but que cache ce mystère.

Je ne puis me flatter d'obtenir votre main.

Madame , c'est assez , je suivrai mon dessein.

C'est peu que d'étouffer le feu qui me dévore.

Résolu de vous fuir , je ferai plus encore.

Oùi. A. malgré cet amour dont vos yeux sont té-
moins ,

Je m'en vais de ce pas employer tous mes soins

▲ faire succéder au dépit qui m'entraîne. . . .

ORPHISE.

Achevez.

CLITANDRE.

Je pourrai passer jusqu'à la haine.

COMEDIE.

ORPHISE.

Vous voulez me haïr ?

CLYTANDRE.

J'y ferai mon effort.

Avec ma volonté mon cœur n'est pas d'accord ;
Il fait plus ; il s'oppose aux efforts que je tente ;
Il me retrace encor une image charmante
Des attraits dont le Ciel se plaît à vous orner ,
Et par mille raisons croit pouvoir m'entraîner ;
Mais quoi qu'il puisse faire , & quoi qu'il en gé-
misse ,

Son fol entêtement mérite ce supplice ,
Et si vers vous encor il portoit ses desirs ,
S'il laissoit échapper encor quelques soupirs ,
J'irois , pour expier ma honte & ma folie ,
Passer dans un desert le reste de ma vie.

ORPHISE.

Ce transport indiscret m'est trop injurieux.
Jë vais donc vous forcer à me connoître mieux.
Vous voulez me haïr , & moi jë veux vous plaire.

SCENE DERNIERE.

ORPHISE , CLITANDRE , DORANTE ,
JUSTINE , SCAPIN , UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

M Adame , on vous demande.

72. LA CAPRICIEUSE,

ORPHISE.

Et qui ?

EN LAQUAIS.

C'est le Notaire.

ORPHISE.

Venez signer , Clitandre.

CLITANDRE.

Ah, Madame!

ORPHISE.

Venez.

Justifier un cœur qu'à tort vous condamnez.

Ils sortent.

JUSTINE.

Te voilà bien surpris.

SCAPIN.

Oui, c'est avec justice.

Je ne m'attendois pas à cet heureux caprice.

JUSTINE.

Reconnois son pouvoir , & sçache qu'aujourd'hui.

Les gens les plus sages n'agissent que par lui.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'ay lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuserit qui a pour titre *L'Amante Capricieuse, Comedie* : & j'ai crû que l'impression en seroit agréable au Public. Fait à Paris ce 3. Mars 1727. DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

**LE TEMPLE
DE
LA VERITE.**

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Précédée d'un Prologue.

Par M. de ROMAGNÉSY, Comédien Italien
Ordinaire du Roy.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
ordinaires du Roy le Mardi 11. Juin 1726.*

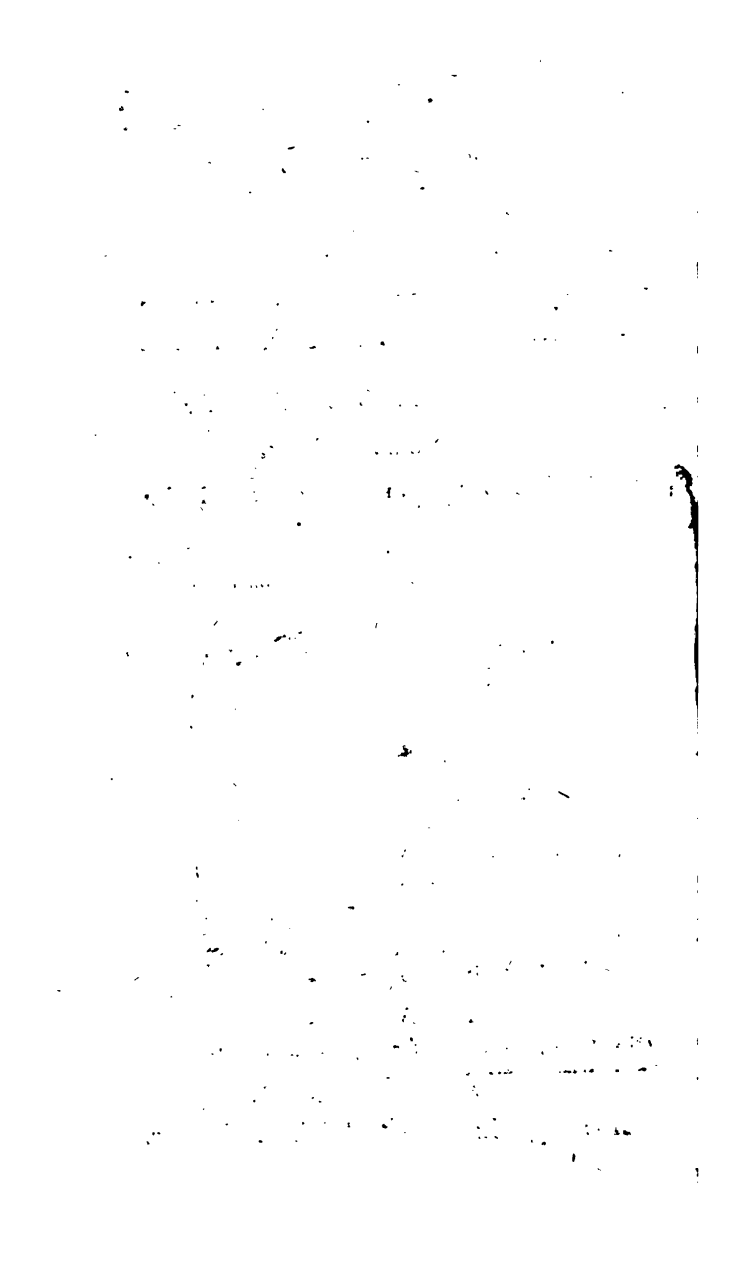


A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. D C C. XXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



3

ON trouve dans la même Boutique les
Pièces suivantes de Mr. ROMAGNEST,
tant qu'il a composées seul, qu'en compa-
gnie de Mrs. DOMINIQUE &
RICCOBONI.


**ARLEQUIN HULLA, & La
REVUE DES THEATRES,**

ARCAGAMBIS.

**LES AMUSEMENS A LA
MODE.**

DIVERSES PARODIES.

*Toutes ces Pièces se trouvent dans le Recueil du Nouveau Théâtre Italien avec les
Airs des Vaudevilles in 12. 8. Vol. & dans
celui des Parodies, in 12. 3. Vol. qui se
vendent l'un & l'autre chez le même Li-
braire.*



ACTEURS DU PROLOGUE,

Un AUTEUR.
Un LIBRAIRE.
LE VICOMTE.
Un MARQUIS, Arlequin.
Un AMI de l'Auteur.

La Scene est dans la Boutique d'un Libraire.

Acteurs du Premier Acte.

ARLEQUIN.
DINDONNET, Cabaretier.
Un PHILOSOPHE Indien.
Un MENSONGE Gascon.
Un MENSONGE Normand.
Une ILLUSION.
TROUPE d'Illusions & de Mensonges,
chantans & dansans.
LE SUISSE de la Verité.

La Scene est dans un Bois.

Acteurs du Second Acte.

LA VERITE.
ARLEQUIN.
LE SUISSE.
LE PROCUREUR.
ERASTE.
LUCINDE.
LA GAZETTE.
Un COMEDIEN Fr.
Un COMEDIEN Ital.
LE POETE.
Une COQUETTE.

Le Theatre represente le Temple de la Verité.



PROLOGUE

SCENE PREMIERE.

Un AUTEUR & Un LIBRAIRE.

LE LIBRAIRE



VOUS me demandez mon sentiment en ami sincere , je vous obéis ; je trouve votre Pièce mauvaise.

L'AUTEUR.

Je vais vous la relire encore une fois.

LE LIBRAIRE.

Quartier , songez que cè seroit la troisième.

L'AUTEUR.

Pouvez-vous vous lasser de l'entendre ?

LE LIBRAIRE.

Vous devriez vous lasser de la lire , &c

A iij

6 PROLOGUE.

profiter des avis que les gens sensés vous donnent ; quoi , vous honorez du nom de Pièce , une rapsodie de scènes épisodiques qui forment deux espèces d'Actes, qui ne renferment ni conduite ni intrigue ?

L'AUTEUR.

Qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Est-ce la première Pièce de ce genre ? Et moi j'espère que le Public me tiendra compte de lui avoir épargné le froid embarras d'une intrigue embrouillée ; mon but n'est que de l'amuser légèrement ; j'avoue que mon sujet est très simple , mais c'est ce qui en fait la beauté , & je le compare à ces aimables filles de quinze ans , qui ne mettent ni rouge ni mouches , & qui plaisent par les agrémens de la seule nature.

LE LIBRAIRE.

Voilà une comparaison charmante , il ne s'agit que de sçavoir si elle est juste.

L'AUTEUR.

Vous me reprochez que ma Pièce est un tissu de Scènes épisodiques , y a-t-il rien de si flatteur que la diversité ?

LE LIBRAIRE.

La diversité ne réjouit que superficiellement ; une bonne Comédie doit faire entrer son Spectateur dans une situation

PROLOGUE 7

qui l'intéresse , & le conduire par les
regles de l'art à un dénouement

L'AUTEUR.

Point de leçons : parbleu cela seroit
plaisant , un Libraire donner des avis à
un Auteur : allez , allez Messieurs , mêlez
vous d'imprimer correctement nos Ou-
vrages , c'est tout ce que vous pouvez
faire.

LE LIBRAIRE.

Vous vous fâchez ? cela ne m'empêche-
ra pas de vous dire que votre titre pro-
met beaucoup , & qu'il fait attendre des
traits que je n'ai point remarqué dans la
Pièce.

L'AUTEUR.

Bon ! on sçait que le Théâtre Italien
n'est susceptible que de plaisanterie ; on
n'y vient point pour s'occuper l'esprit ,
mais pour le délasser seulement.

LE LIBRAIRE.

Oùï , mais il y a des esprits qui ne se
délassent qu'avec des choses réellement
bonnes ; & vous devez sçavoir qu'il s'est
trouvé des Auteurs qui ont fait rire le
Public très-sérieusement.

L'AUTEUR.

Ils ont gâté le métier ; de quoi se sont-
ils avisés ? mais je rajusterai tout cela par

A iiiij

3 PROLOGUE.

Un petit Prologue , où j'avertirai le Parterre qu'il ne doit pas s'attendre à trouver du bon dans ma pièce.

LE LIBRAIRE.

Il vous répondra , pourquoi nous la donnons-tu ?

L' AUTEUR.

Cela est vrai , mais à quoi servent donc les Prologues ?

LE LIBRAIRE.

A pas grand-chose : le Public ne veut être prevenu ni sur le bon ni sur le mauvais d'une pièce , & sans qu'on l'en avertisse , il s'en apperçoit à merveilles.

L' AUTEUR.

Eh bien , je lui ferai faire un compliment qui m'attirera sa bienveillance.

LE LIBRAIRE.

Un compliment ! je ne vous le conseille pas ; l'usage n'en est établi que pour les Tragedies : il n'est pas même fort ancien.

L' AUTEUR.

Ah ! voici le Vicomte & le Marquis, faites-nous donner des sieges.

LE LIBRAIRE.

Comment , vous leur allez lire votre Piece ?

PROLOGUE.

L' A U T E U R.

Où vraiment.

LE L I B R A I R E.

Quelle fureur ! il ne fait autre métier.

S C E N E I I.

LE VICOMTE, ARLEQUIN
en Marquis, L' A U T E U R.

LE V I C O M T E.

A H ! parbleu mon cher Platinet ,
vous devez nous avoir bien de
l'obligation : nous avons quitté le Mar-
quis & moi une table , où le vin de
Champagne abondoit , ruisseloit ; & le
tout pour entendre la lecture de votre
Comedie , qu'on m'a dit être la chose du
monde la plus originale.

L' A U T E U R.

On ma fait bien de l'honneur.

LE V I C O M T E.

Qu'avez-vous , notre ami Platinet ?
vous paroissez consterné : seroit-ce
parce que le moment fatal approche ?
quand nous donne-t-on votre Piece ?

PROLOGUE.

L' A U T E U R.

Dans huit jours. Monsieur , je vais
vous la lire.

ARLEQUIN *d'un ton imposant.*

Est-elle bien risible ?

L' A U T E U R.

Je ris comme un fou toutes les fois
que je la lis.

ARLEQUIN.

Elle doit être fort plaisante : en com-
bien d'Actes est-elle , en trois , en
cinq , en sept ?

L' A U T E U R.

En sept , Monsieur ? on n'a jamais
vu cela : elle est en deux Actes.

LE V I C O M T E.

En deux Actes ? je n'ai jamais enten-
du parler de Pieces en deux Actes.

L' A U T E U R.

La mienne est d'un genre nouveau.

ARLEQUIN.

Y a-t-il des Divertissemens ?

L' A U T E U R.

Il y en a trois.

ARLEQUIN.

Trois Divertissemens en deux Actes !
mais voila une Piece très-divertissante.
Est-ce une Tragedie ?

PROLOGUE:

II

L' A U T E U R.

Non , Monsieur , c'est une Piece Ita-
lienne.

A R L E Q U I N.

De qui est elle ?

L' A U T E U R *impatieut.*

De moi , Monsieur.

A R L E Q U I N.

Arlequin y joue-t-il ?

L' A U T E U R.

Oui , Monsieur.

A R L E Q U I N.

Silvia y paroît-elle ?

L' A U T E U R.

Je n'ai eu garde de l'oublier.

A R L E Q U I N.

Et vous fin ; y a-t-elle un joli rôle ?

LE V I C O M T E.

Parbleu , mon cher Marquis , tes ques-
tions ne finissent point , écoutons paissi-
blement la lecture.

L' A U T E U R.

Que je vous suis obligé ! il m'auroit
tenu jusqu'à demain , je vais vous lire...

LE V I C O M T E.

Marquis , voila ce qui s'appelle un
Auteur courageux : il y en auroit d'au-
tres qui ne se nommeroient qu'après la
réussite de leurs Pieces , mais celui-ci

12 PROLOGUE.

paye de sa personne & s'expose en bute aux traits caustiques de Messieurs les Auteurs ses confreres.

L' A U T E U R.

Oh , je n'ai rien à craindre de ce côté-là , tous les Auteurs sont de mes amis.

LE V I C O M T E à part.

Tant pis pour lui , ses pieces ne valent donc pas le diable.

L' A U T E U R.

Et quand cela ne feroit pas , j'en appellerois au jugement du Public qui ne peut gueres se tromper.

A R L E Q U I N *se fâchant.*

Qui ne peut gueres se tromper ! je ne suis pas de votre avis moi , & je soutiens qu'une demie douzaine d'Auteurs ou beaux esprits répandus dans un Parterre , doivent y décider souverainement , & avoir autour d'eux un cercle subalterne qui les admire & confirme leur Sentence par écho.

L' A U T E U R.

Ah ! Monsieur , que dites-vous-là ? vous prétendez lier les mains au Parterre , détruire ses privileges , anéantir ses droits , & le laisser mener par des gens qui ne sont ordinairement conduits que par leur caprice , ou par des

PROLOGUE. 13

raisons particulieres ? Eh si , Monsieur , laissez à une multitude éclairée un pouvoir établi par l'usage & la raison ; le Parterre ne doit avoir que son bon goût pour guide , ses Arrêts doivent partir d'un jugement unanime ; jugement auquel l'Acteur & l'Auteur doivent être assujettis : pour moi je n'appellerai jamais de ses décisions , & je voudrois , pour ainsi dire , qu'il sifflât ma piece , pour avoir le plaisir de la corriger par ses avis , & de la redonner dans quelque temps plus belle , plus brillante , & plus suivie.

LE VICOMTE.

Qu'il sifflât votre Piece ! c'est un plaisir que vous pourriez bien avoir , au moins , mon cher.

L'AUTEUR.

Tant mieux , Monsieur , tant mieux : je regarde le sifflet comme un vent salutaire qui peut conduire au port lorsqu'on en sçait profiter ; combien voyons-nous de Pieces ensevelies dans un profond oubli , & qui ne reverront jamais le jour , parce qu'elles n'ont pas seulement eû le bonheur d'être sifflées.

ARLEQUIN.

Parbleu je vous promets de faire

passer la vôtre à la postérité , & je vous répons d'une simphonie qui pourroit au besoin servir à un Opera nouveau.

L' A U T E U R.

Vous badinez , Monsieur , & j'ai trop bonne opinion de votre jugement , pour croire qu'il me soit contraire.

A R L E Q U I N.

Vous êtes trop modeste.

L E V I C Ô M T E.

Oh ! pour cela Marquis , je te prie de faire réussir la Piece de Monsieur Platinet : il a un respect pour le Public qui fait que l'on s'intéresse , on ne peut pas plus , en faveur de son Ouvrage.

A R L E Q U I N.

Je lui promets à ta considération de faire mon possible ; mais si le Parterre le siffle , au bout du compte ?

L' A U T E U R.

Il aura tort , Monsieur.

A R L E Q U I N.

Comment tort ? le Parterre avoir tort ! qu'est devenu votre respect pour lui ?

L' A U T E U R.

Fiction poétique , Monsieur , fiction poétique que l'on peut hazarder quand on est sûr de son fait ; je sçais dans le

PROLOGUE. 15

fond que ma Piece n'est pas sifflable ,
c'est à quoi j'ai mis bon ordre : je vais
vous en faire lecture ; prêtez-moi je vous
prie une attention entiere , la moindre
chose , une mouche qui vole , vous fait
perdre le fil & l'interêt d'une piece. Le
Temple de la Verité (*Arlequin éternuë*)
Le... Eh ! Monsieur , il y a une heure que
vous pouviez éternuer ; Acteurs de la
Comedie , Arlequin, Dindonnet Cabaret-
tier,

ARLEQUIN *bâillant.*

Ah ! un Cabaretier ; Cette Piece n'est
pas si mauvaise.

L'AUTEUR,

Un Philosophe Indien Vous dormez , Monsieur ?

ARLEQUIN,

Laissez-moi dormir , Monsieur , vous
m'avertirez des endroits où il faudra rire.

SCENE DERNIERE.

Un AMI de l'Auteur, LE VICOMTE,
ARLEQUIN, L'AUTEUR.

L'AMI.

AH ! mon ami , à quoi vous amusez
vous ? votre piece ne doit être jouée
que dans huit jours , n'est-ce pas ?

PROLOGUE.

L' A U T E U R.

Eh bien ?

L' A M I.

Eh bien; elle va être jouée tout à l'heure.

L' A U T E U R.

Cela n'est pas possible !

L' A M I.

Je viens d'entendre l'annonce.

L' A U T E U R.

Mais comment ! sans m'avertir ?

L' A M I.

Les Comédiens craignoient une cabale , & pour la prévenir , ils n'ont point affiché la piece.

L' A U T E U R.

Ah ! malheureux que je suis : j'avois sollicité tout Paris qui seroit venu à la premiere représentation , & j'étois du moins sûr d'une bonne recette ; que vais-je devenir ! je n'aurai pas un ami.

A R L E Q U I N.

Ce pauvre diable me fait pitié : venez mon cher , je vais rassembler les miens & vous aider de mon credit pour faire réussir votre piece.

L' A U T E U R.

Que je vous aurai d'obligation !

A R L E Q U I N.

Pourvu qu'elle soit bonne , au moins.

Fin du Prologue.



LE TEMPLE
DE
LA VERITE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
ARLEQUIN, DINDONNET.

DINDONNET.



ALLONS , forttez de chez
moi , tout à l'heure : parbleu
celui-ci n'est pas mauvais !
venir chez les gens manger
leur marchandise & n'avoir
pas de quoi la payer.

ARLEQUIN.

De grace.

Le Temple de la Verité.

B

DINDONNET.

Sortez de chez moi , vous dis-je : n'a-
voir point d'argent !

ARLEQUIN.

Ah ! cœur de Tigre . Monsieur Din-
donnet , Monsieur Dindonnet , vous êtes
plus dur qu'un Oiseau de proie ; quoi ?
parce que je n'ai point d'argent il ne faut
pas que je mange ,

DINDONNET.

Il y a maniere de manger.

ARLEQUIN.

N'ai-je pas mangé dans toutes les regles ?

DINDONNET.

Que trop , de par tous les Diables :
vous deviez m'avertir de votre indigen-
ce , j'aurois pû vous aider , sans vous don-
ner ce que j'avois de meilleur , comme
vous me l'avez demandé.

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis fait : quand je suis
en voyage , rien ne me coûte.

DINDONNET.

Vous raillez encore , je pense ? si vo-
tre habit en valoit la peine , je vous fe-
rois bien voir

ARLEQUIN.

Alte là , s'il vous plaît : parlons d'au-
tres choses ; donnez moi mon compte.

DE LA VÉRITÉ. 19

DINDONNET.

A quoi servira-t-il ? vous ne le payerez pas.

ARLEQUIN.

N'importe , apportez toujours bous-
seille pour compter.

DINDONNET.

Oh ! je n'y serai plus attrappé , & je
ferai payer tout le monde d'avance.

ARLEQUIN.

Ce sera bien fait , vive les gens pré-
voyans.

DINDONNET.

Si je l'ayois été à ton égard , il ne m'en
auroit pas coûté . . .

ARLEQUIN.

Allez , allez , Monsieur Dindonnet ,
cette aventure-ci vous fera prendre des
mesures qui vous vaudront cent pistalles
de rente ; en conscience cela mérite bous-
seille pour le droit d'avis.

DINDONNET.

Va-t'en au diable.

SCÈNE II.

ARLEQUIN *seul.*

Voilà comme les bons avis sont ré-
compensés. Hélas ! pauvre Arle-

B ij

20 **LE TEMPLÉ**

quin, quelle est ta destinée ! tu vas manquer de tout puisque tu manques d'argent ; que le diable emporte celui qui l'a mis à la mode sans en faire une égale distribution ; j'ai bien à faire moi, de voir mettre un prix mercenaire à des choses que la nature libérale produit également pour tout le monde : il faut de l'argent pour manger ! le seul appetit ne devroit-il pas suffire ? mais je me plains à des arbres qui sont aussi sourds & aussi durs que des hommes : encore si cette forêt produisoit des fruits, ne m'en refuseroit-elle pas. Quelle mesure prendre ? pauvre Arlequin !

L'ECHO.

Arlequin.

ARLEQUIN.

Plaît-il ? on m'appelle, je crois : que demandez-vous ?

L'ECHO.

Vous.

ARLEQUIN.

On me demande, je ne croyois pas être connu dans ce bois.

L'ECHO.

Bois.

ARLEQUIN.

Oui, que je boive, Monsieur Dindon.

DE LA VÉRITÉ. 21
net, si l'on ne paye, ne donne point à
boire.

L' E C H O.

A boire.

ARLEQUIN.

A boire ! on fait quelque festin aux
environs : ne buvez pas tout , Messieurs ;
gardez-m'en pour boire à votre santé.

L' E C H O.

A votre santé.

ARLEQUIN.

A ma santé ! je vous suis bien obligé,
Messieurs ; voilà des gens fort honnêtes ;
mais que vois-je , *aiuto* !

S C E N E III.

Un PHILOSOPHE , ARLEQUIN.

LE PHILOSOPHE.

Q Uel est ton dessein ? Crois-tu fa-
tigner impunément une Nimphe
qui ne répond qu'à regret à ta voix im-
portune ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je vous demande pardon , je
ne croyois pas avoir affaire à une Nimphe ;
mais comme elle m'a appelé , je lui ai
répondu.

LE TEMPLE

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo t'avoir appelé?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

LE PHILOSOPHE.

Tu te trompes, elle observe un silence perpetuel & n'ouvreroit jamais la bouche, si la voix des hommes ne la reveilloit dans son antre.

ARLEQUIN.

Je vous assure, Monsieur, qu'elle ne dormoit point, elle étoit même à table, & vient de boire à ma santé.

LE PHILOSOPHE.

La Nimphe Echo?

ARLEQUIN.

Oui, la Nimphe Echo, est d'un écot si haut, elle boit comme un trou, & comme Nimphe de l'Ecot elle m'a apparemment appelé pour payer le mien.

LE PHILOSOPHE.

Ta simplicité me réjouit: va-t'en, & garde-toi bien de lui parler davantage..

ARLEQUIN.

Diable! vous prenez grand intérêt à cette Nimphe-là.

LE PHILOSOPHE.

Oui, je loge dans la grotte; retire toi, & laisse en repos le Philosophe Zintica.

DE LA VERITE.

23

ARLEQUIN.

Quoi ! vous êtes Philosophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ne le vois-tu pas à mon air-grave ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur le Philosophe , vous qui devez être si sçavant , enseignez moi je vous prie , le moyen de vivre sans argent.

LE PHILOSOPHE.

Il n'y a rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Moi je ne trouve rien de si difficile.
Comment faites-vous donc ?

LE PHILOSOPHE.

Tu n'as qu'à faire comme j'ai fait ;
t'appliquer aux sciences ocultes , tu auras le pouvoir de commander aux genies aériens , terrestres , aquatiques ; tu posséderas même la pierre philosophale.

ARLEQUIN.

Quoi ! vous avez la pierre philosophale ?

LE PHILOSOPHE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Vous faites donc bonne chère ?

LE PHILOSOPHE.

Je vis plus frugalement qu'un autre ,

LE TEMPLE

la science suprême que je possède m'apprend à mépriser tout ce que les hommes recherchent avec les plus d'ardeur.

ARLEQUIN.

Je ne veux point de votre pierre philosophale; si les seuls desirs font trouver la vie heureuse: j'aime encore mieux souhaiter continuellement & ne rien avoir, que de posséder tout & ne me servir de rien; donnez-moi un autre secret.

LE PHILOSOPHE.

J'en sçais un autre.

ARLEQUIN.

Quel est-il?

LE PHILOSOPHE.

C'est de trouver la vérité.

ARLEQUIN.

La vérité! Et où est-elle?

LE PHILOSOPHE.

Voilà la difficulté. On lui donne si peu d'azile, à la ville & aux champs, quelle est obligée d'habiter des deserts, où le mensonge ne lui puisse faire d'injure: car tu sçais que c'est son ennemi mortel.

ARLEQUIN.

Et si je la trouve, à quoi me servira-t-elle?

LE

DE LA VERITE. 25

LE PHILOSOPHE.

Elle te donnera les moyens de faire ta fortune , en t'employant dans les choses où tu peux réussir ; regarde-moi un peu ; oui , tu es né sous une constellation qui simpatise avec elle , & c'est peut-être à toi seul que cette trouvaille est réservée , tu touches même au moment fortuné de la découvrir : ah ! que tu as un heureux ascendant sur cette Déesse.

ARLEQUIN.

J'aimerois bien mieux l'avoir sur les Cabaretiers.

LE PHILOSOPHE.

Tais-toi insensé , jouis de ton bonheur ; tu es guidé par une étoile favorable , que les obstacles ne te rebutent point ; la sagesse & la constance sçavent tout surmonter. Les Illusions & les Mensonges se présenteront sans doute à toi , ne t'y arrête pas ; ce sont eux qui bouchent la venue du Temple de la Verité , & si tu perces leurs nuages , espere tout de ton entreprise. Le Philosophe Zintica t'augure une bonne fortune,



Le Temple de la Verité.



SCENE IV.

ARLEQUIN *seul.*

JE vous rends graces Mr. le Philoso-
phe ; il ne s'agit donc plus que de
chercher ; ah ah ! Je vois dans l'éloigne-
ment un endroit escarpé qui paroît inac-
cessible ; voyons si la Verité n'y seroit pas
cachée ; mais voici un homme , ce n'est
pas la Verité.

SCENE V.

UN NORMAND , ARLEQUIN.

LE NORMAND *à part.*

LA Verité ! tu n'y es pas encore ,
Arlequin. Vous me paroissez avoir
du tintoin.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que c'est que du tintoin ;
mais je cherche quelque chose que je
voudrois bien trouver.

LE NORMAND.

C'est aparamment quelques Procès

DE LA VERITE. 27

qui vous donne martel en tête.

ARLEQUIN.

Point du tout, je n'ai point de Procès, Monsieur, je cherche la Verité.

LE NORMAND.

La Verité? & comment voulez-vous la trouver si vous ne plaidez?

ARLEQUIN.

Ah, ah, ceci est nouveau: vous verrez qu'il faudra que je fasse venir la Verité à l'Audience....

LE NORMAND.

Sans doute, & puisque c'est elle que vous cherchez, je me fais fort de vous la faire trouver, n'en fut-il point; car, Dieu me damne, nous sçavons l'interpeller.

ARLEQUIN.

L'interpeller! Voilà un mot qui la feroit fuir au bout du monde.

LE NORMAND.

Quand elle fuiroit, je n'en aurois pas grand souci, je lui aurois bientôt fait signifier un avenir.

ARLEQUIN.

A la Verité?

LE NORMAND.

Vére.

ARLEQUIN.

Comment feriez-vous?

LE TEMPLE

LE NORMAND.

Donnes-au Gueble , ce ne seroit pas la premiere fois que je l'aurois fait paroître maugré elle ; & j'ai dans ma manche une bonne douzaine de mes Pays qui la témoignent dans le tems qu'elle y pense le moins.

ARLEQUIN.

Mais est-elle présente à ces témoignages ?

LE NORMAND.

Il y a apparence : il faut bien qu'elle y soit , puisque nos Juges ne prononcent ni Arrêts , ni Sentences , qu'en vertu des belles & bonnes dépositions que leur font d'honnêtes témoins qui leur exposent le fait.

ARLEQUIN.

Ah , puisque la Justice de votre Pays ajoute foi à ces Messieurs de vos amis , je dois m'en rapporter à vous , je vous prie Monsieur , de m'enseigner où demeure cette Deesse.

LE NORMAND.

Il faut d'abord lui donner une assignation.

ARLEQUIN,

A la verité ?

DE LA VERITÉ. 29

LE NORMAND.

Si elle ne comparoît pas , vous obtiendrez contre elle, après les délais, une bonne Sentence par deffaut.

ARLEQUIN.

Cela fera t'il venir la Verité ?

LE NORMAND.

Vous la lui ferez signifier ; & si elle n'y répond pas , vous obtiendrez un par-corps que l'Huissier lui soufflera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que souffler ?

LE NORMAND.

C'est qu'elle pourroit se pourvoir d'un Arrêt de défense , cela allongeroit la procédure ; elle vous promeneroit de chambre en chambre & vous ne la trouveriez jamais.

ARLEQUIN.

La Justice a donc bien des appartemens , puisqu'on s'y perd.

LE NORMAND.

Vére , il faut bien que chaque Juge ait son lieu.

ARLEQUIN.

Comment ! est-ce qu'il faut plus d'un Juge pour une affaire ?

LE NORMAND.

Sans doute , n'est-on pas bien aise d'a-

voir la voye d'appel quand on est mal jugé ?

ARLEQUIN.

Peut-on être mal jugé ? Je n'aurois jamais crû cela !

LE NORMAND.

Cela arrive pourtant maintes fois.

ARLEQUIN.

Monsieur n'est-il pas Normand ?

LE NORMAND.

Vous le dit-en.

ARLEQUIN.

Je suis un fort joli garçon ! je m'adresse à merveilles pour trouver la Verité.

LE NORMAND.

Poursuivez votre affaire , & baillez moi une centaine d'écus , dont je vous ferai quittance , & je vous fournirai de Procureurs , d'Avocats , d'Huissiers , de Greffiers , de Rapporteurs , &c.

ARLEQUIN *le frappant.*

Tiens portes cela à ton greffe & va-t'en à tous les diables. Procureurs , Avocats , Huissiers , Greffiers ! il m'en-seignoit là une jolie route.

SCENE VI.

Un MENSONGE Gascon,
ARLEQUIN.

LE GASCON.

L'Ami, vous me parroissez embar-
rassé, peut-on vous rendre quelque
service ?

ARLEQUIN.

C'est un Gascon : me voilà tombé de
fièvre en chaud-mal.

LE GASCON.

Et donc, peut-on sçavoir ce que vous
cherchez ?

ARLEQUIN.

Je ne crois pas que vous puissiez me
l'enseigner, Monsieur, je cherche la
Verité.

LE GASCON.

Sandis, si je vous l'enseignerai ! quel
autre en sçait mieux le chemin ? j'en fais
mes galleries; & vous ne pouvez arriver
sur les terres sans passer sur les miennes.

ARLEQUIN.

Est-ce la Garonne qui conduit dans
son Pays ?

31 LE TEMPLE

LE GASCON.

Sans doute , & ce fleuve charmant
roule parmi ses eaux fécondes , autant
de veritez , que de lettres de change.

ARLEQUIN.

Je n'ai pas de peine à le croire.

LE GASCON.

Et je puis dire que ma maison est
Pentrepôt , le receptacle des unes & des
autres.

ARLEQUIN.

J'entends : c'est le magasin où Messieurs
vos compatriotes s'en fournissent.

LE GASCON.

Réellement.

ARLEQUIN.

Revenons à ce que je cherche.

LE GASCON.

Tenez mon ami , suivez cette route ,
elle vous conduira à une source d'eau
minérale qu'un fameux Empirique dis-
tribue indifferemment pour toutes sor-
tes de maladies.

ARLEQUIN.

LA Verité est dans cette eau ?

LE GASCON.

Attendez , vous lui demanderez le
chemin qui conduit chez cette Déesse ,
il vous montrera un Observatoire qui

DE LA VERITE. 39

est au sommet d'une montagne.

ARLEQUIN.

Faut-il y monter ?

LE GASCON.

Ouy , & parler à l'homme que vous y trouverez , c'est un sçavant Astronome.

ARLEQUIN.

Ah ! un faiseur d'Almanachs ?

LE GASCON.

Vous lui direz ce que vous cherchez il vous donnera des lunettes d'approches qui feroient distinguer un lapin dans le monde de la Lune.

ARLEQUIN.

J'aimerois mieux le voir tont rôti dans ce pays-ci , car j'ai grand faim.

LE GASCON.

Ces lunettes vous serviront à découvrir la Verité de loin.

ARLEQUIN,

Mais , Monsieur , je cherche à la voir de près.

LE GASCON.

Et donc , attendez s'il vous plaît : l'Astronome vous conduira par de justes supputations à une maison où vous trouverez deux personnes assises à une table.

ARLEQUIN.

Ils dîneront sans doute à cette table ?

Non, vous y trouverez l'un avec un Microscope à la main, & l'autre avec un Cilindre.

ARLEQUIN.

Misericorde ! un Microscope, un Cilindre ? ils m'affommeront avec cela.

LE GASCON.

Eh non, que vous êtes simple ! ces deux personnes sont, un Historien & un Genealogiste.

ARLEQUIN.

Eh bien !

LE GASCON.

L'Historien a le Microscope & le Genealogiste le Cilindre.

ARLEQUIN.

Et pourquoi tout cela ?

LE GASCON.

C'est qu'ils attendent une pension d'un grand Seigneur, & travaillent ensemble, le premier à mettre les actions glorieuses de ce Seigneur au grand jour, l'autre à prouver la netteté de sa race ; vous devez sçavoir que le Microscope grossir les objets, & que le Cilindre donne une forme aux choses qui semblent n'en point avoir.

DE LA VERITE'. 35

ARLEQUIN.

Et qu'ont-ils affaire de ces instrumens-là ;

LE GASCON.

L'Historien travaille pour les siècles futurs , qui ne verront les choses que de loin ; & le Généalogiste rapelle des traits que l'antiquité a presque effacez .

ARLEQUIN.

Ohimé ! voilà un drole qui me devient suspect avec toutes ses drogues.

LE GASCON.

Ces Messieurs vous feront voir de loins un Palais magnifique , dont le Maître vous recevra avec des politesses infinies.

ARLEQUIN.

Oh pour le coup , c'est-là que je dîne. Mais ce Monsieur me connoît-il ;

LE GASCON.

Non ; mais comme c'est un ancien Courtisan , vous en recevrez mille offres de services ; il vous fera voir lui-même la Verité , & vous conduira chez elle par un souterrain qui va de sa maison à celle de cette Déesse ; vous n'aurez qu'un escalier dérobé à descendre.

ARLEQUIN.

La Verité voisine d'un ancien Cour-

36 LE TEMPLE

tisan ! Attens , attens , je vais t'apprendre à me faire chercher midi à quatorze heures. C'est sans doute un mensonge ; lui & le Normand font un duo parfait. Le Philosophe m'avoit bien dit , qu'avant de trouver la Verité, j'aurois bien des obstacles à surmonter. Mais voici une Dame. Peste , elle est bien faite ! voyons si ce n'est point ce que je cherche.

SCENE VII.

UNE ILLUSION , ARLEQUIN.

L'ILLUSION *à part.*

V Oilà un homme qui cherche la Verité , tâchons de l'en détourner : faisons notre charge d'Illusion.

ARLEQUIN.

Ah , ah , elle est bien semillante ; il faut pourtant l'aborder , & la fixer par un compliment bien trouffé. Madame , je ne crois pas me tromper en vous prenant pour une Déesse : oui , vos appas sont trop persuasifs pour que vous ne soyez par la Verité que je cherche.

L'ILLUSION.

La Verité ! de quoi me parles-tu ? a

DE LA VÉRITÉ. 37

elle jamais existé ? Tout est fantôme dans ce monde.

ARLEQUIN.

Fantôme !

L'ILLUSION.

Oùi, te dis-je ; fantôme que l'imagination humaine habille de différentes couleurs, & qu'elle envisage grands ou petits selon la portée de sa vue.

ARLEQUIN,

Ah ! voici un système nouveau. Madame, je n'aurois recours qu'à vous-même pour retorquer votre argument : car il est sûr que vous êtes la plus charmante personne...

L'ILLUSION.

Oui, personne, personne : je ne suis rien, mon ami, ni toi non plus.

ARLEQUIN.

Comment donc ! nous ne sommes rien ?

L'ILLUSION.

Non assurément.

ARLEQUIN.

Je suis pourtant quelque chose : vous vous moquez, Madame, & quoique je n'aye pas beaucoup d'esprit, il me semble que j'en aurois assez pour vous détromper. *à part.* Oh ! qu'elle est jolie !

Me détromper ! vous auriez bien de la peine

ARLEQUIN *à part.*

C'est apparemment quelque petite incrédule qui n'a pas trouvé de gens assez charitables pour la convaincre ; si je pouvois avoir ce bonheur là !

L'ILLUSION.

Ajoutez-vous foi aux songes.

ARLEQUIN.

Aux songes ;

L'ILLUSION.

Quand vous faites quelque rêve agréable ou fâcheux , croyez-vous en vous réveillant avoir fait effectivement ce que vous avez rêvé.

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela non.

L'ILLUSION.

Et pourquoi

ARLEQUIN.

Parce que ce n'est qu'un songe.

L'ILLUSION.

Eh bien , mon cher , vous dormez le jour comme la nuit ; mais d'une autre espèce de sommeil , qui n'est pas moins illusoire que la première.

ARLEQUIN.

Comment ! nous dormons donc

l'heure qu'il est ?

L'ILLUSION.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Voulez-vous que nous fassions ensemble un petit songe agréable ?

L'ILLUSION.

Vous n'en seriez pas le maître , mon ami : il ne dépend pas de nous de choisir nos songes ; c'est un certain je ne sçai quoi qui les offre à notre imagination ; diantre ! si nous en étions les arbitres , nous aurions trop de plaisir à dormir.

ARLEQUIN.

Mais, quand vous reveillons-nous donc ?

L'ILLUSION.

Oh ! vous me demandez trop , & d'ailleurs je ne suis pas fort sédentaire de mon naturel , il faut que je me donne du mouvement ; adieu mon cher , nous venons de rêver morale , nous aurons peut-être plus de bonheur une autrefois.

ARLEQUIN.

Ah ! mignone , je vais me desesperer si vous me quittez.

L'ILLUSION.

Ne vous y fiez pas au moins , je vous tromperai , vous me prenez peut-être pour une fille ;

LE TEMPLE

ARLEQUIN.

Fille, femme ouveuve, c'est à peu près la même chose.

L'ILLUSION.

Je ne suis rien de tout cela, & je vous tromperai, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Il faut bien que vous soyez de l'une de ces trois especes, puisque vous me menacez de me tromper; Eh! de grace, mon aimable poulette, finissez ce badinage, & m'aimez un peu: soyez contente de votre résistance, elle a conduit mon amour au point où vous devez le souhaiter.

L'ILLUSION à part.

Je suis pourtant fâchée de n'être qu'une illusion. (*haut*) mais en vérité vous n'y pensez pas, dire à un homme qu'on l'aime?

ARLEQUIN.

Et bien ne me le dites pas, faites-le moi voir

L'ILLUSION.

L'honneur, la bienfiance.

ARLEQUIN.

Bon, bon, tout ceci n'est qu'un rêve.

L'ILLUSION.

Vous le voulez donc? ah! je crains
bien

DE LA VERITE'. 41
bien d'être d'intelligence avec vous contre moi-même.

ARLEQUIN.

O che gusto !

L'ILLUSION lui mettant la main
sous le menton.

Où je vous adore.

ARLEQUIN.

Petit tendron , petit bouchon , petit (*l'Illusion disparoit*) Comment donc ! qu'est-elle devenuë ? ah ! la coquine , je croyois qu'elle railloit ; c'est ma foi une Illusion , je suis une grande duppe : mais après tout j'aime mieux être attrapé de cette façon-là que d'une autre : il faut prendre un parti & ne plus écouter personne.

Arlequin veut sortir : des Mensonges & des Illusions l'en empêchent en dansant devant lui , & se le renvoyant l'un à l'autre , le menent sur le bord du Theatre.

SCENE VIII.

Marche de Mensonges & d'Illusions qui arrêtent Arlequin.

UN MENSONGE à Arlequin.

F Uis à jamais la verité ,

Cheris ton ignorance extrême ,

D'une trop dangereuse emblème

Temple de la Verité.

D

LE TEMPLE

Ne perces point l'obscurité ;
L'homme jouit de la félicité
Quand il peut se tromper lui-même.

Entrée de Mensonges & d'Illusions.

VAUDEVILLE.

UN MENSONGE.

Faut-il dans le tems où nous sommes
Faire autrement que tous les hommes ?

Et bon , bon , bon ,

Je t'en répond ;

Nous piquerons-nous de justice ,

Pour répondre à leur artifice ?

Et zon , zon , zon ,

Ah , voyez donc ,

Un peu de tricherie ;

Dans la vie ,

Est toujours de saison.

UNE ILLUSION.

Époux qu'un autre objet enflâme ;

Soupire aux genoux de sa femme ;

Et bon , bon , bon ,

Je t'en répond ;

Elle qu'un amant en console ,

De son époux feint d'être folle ;

Et zon , zon , &c.

UN MENSONGE.

Un amant pour tromper sa belle

DE LAVERITE.

43

Jure d'être toujours fidele ;

Et bon , bon , bon ,

Je t'en répond ;

Elle qui vise au mariage ,

Le dupe en feignant d'être sage.

Et zon , zon , &c.

UNE ILLUSION.

Un jeune blondin me talonne ,

Mais malgré l'amour qu'il me donne ,

Et bon , bon , bon ,

Je t'en répond ;

N'aurai-je pas assez d'adresse

Pour bien ménager ma tendresse !

Et zon , zon , &c.

UN MENSONGE *Gascon.*

Un Marchand qui me fait avance ,

Me la fait-il en conscience ?

Et bon , bon , bon ,

Je t'en réponds ;

Suis-je assez sot après l'emplette ?

Pour lui payer recta la dette ?

Et zon , zon , &c.

UNE ILLUSION.

Ma mere me dit qu'à mon âge ;

Elle étoit cruelle & sauvage ;

Et bon , bon , bon ,

Je t'en réponds ,

D ij

LE TEMPLE.

C'est un vieux dicton de famillé

Dont je pourrai bercer ma fille.

Et zon , zon , &c.

S C E N E IX.

LE SUISSSE *de la Verité chasse les
Mensonges & les Illusions.*

LE SUISSSE.

PArti mon foi, quel diable de tapache faire fous al porte de mon Maître ? sorte vous tout dehors pien loin. (*ils se retirent*) Ponjour pour votre personnage , Montsir.

ARLEQUIN.

Monfieur , je suis votre valet : voilà une drole de figure , défions-nous'en.

LE SUISSSE.

Fous il paroître pien emparassé.

ARLEQUIN.

On le feroit à moins , Monfieur, je ne trouve dans mon chemin que mensonges & qu'illusions: mais je n'y serai plus attrappé.

LE SUISSSE.

Fous li avre passé tout le dangir , &c

DE LA VERITE 45

fou li être tôte alère dans le chambre
te appartement de la Ferité.

ARLEQUIN.

Bon, bon, je t'en réponds, autre il-
lusion : quand vous m'aurez bien parlé,
je vous verrai disparaître comme un
esprit follet.

LE SUISSE.

Non, non, moi l'y être point un l'es-
prit, j'en suis un Suisse.

ARLEQUIN.

Je conviens que votre forme devrait
me rassurer; mais point d'affaires : allons,
allons vous êtes une illusion.

LE SUISSE *lui donne un soufflet.*

Parti moi baillir un soufflet sur ta
fisache, si tu pelle moi encore l'allusion.

ARLEQUIN.

Tu appelles cela un soufflet ? c'est
bien un bon coup de poing. Ohimé ?
voilà un esprit bien pesant.

LE SUISSE.

Pour consolir toi, poire un petit coup
pour sti malheureusement.

ARLEQUIN.

Ah ! vous m'en direz tant, que je vous
croirai à la fin.

LE SUISSE.

Sti fin l'y être pon,

ARLEQUIN.

Oui, voilà du réel, cela & le coup de poing commencent à me détromper.

LE SUISSE.

Foulé sous poire encore ein pétavantage ?

ARLEQUIN.

Oui, oui, je serai bien-aise de vérifier les choses : (*il boit*) ma foi je commence à croire que c'est un Suisse ; faites-moi la grace de me dire d'où vient tant de courtoisie ?

LE SUISSE.

Che ly être le portier de sti tane Férité ; & sti bon fame li tonnir beaucoup de fin à son Domestique pour l'empêcher de mentir à sa service.

ARLEQUIN.

Vous êtes mon homme ; ah ! Monsieur, par votre moien ne pourrois-je pas voir votre Maîtresse, vous pourrez compter sur une reconnoissance...

LE SUISSE.

Fous fouloir donnir à moi te l'archant.

ARLEQUIN.

Ohimé ! nous y voilà, le portier de la Vérité est comme un portier de Comédie : je suis au désespoir, Monsieur, mais je n'ai pas le sou.

DE LA VERITE. 47

LE SUISSE.

Tant meilleur, Montsir, tant meilleur, li être un grand l'affront, quand sou mi baillir te l'archant.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc,

LE SUISSE.

Parce que mon Maîtresse l'y deffendre d'en prendre.

ARLEQUIN.

Elle fait fort bien.

LE SUISSE.

L'y fouloir pas être venduë mon Maîtresse.

ARLEQUIN.

Elle ne veut pas être venduë, c'est donc pour cela qu'on ne la voit point dans le commerce; mais entrons chez elle, je vous en prie.

LE SUISSE.

Son chez elle l'y être point encore ouverte: che lafre moi-même un grand l'impatience ti conduire sous chez mon Maîtresse; elle afre dans son chambre ein temoifel qui ly être encore bien plus cholie que beaucoup, & cheli être amoureuse de son visache comme un miserable.

LE TEMPLE

ARLEQUIN.

Votre amour doit lui faire pitié ; en est-elle instruite ?

LE SUISSE.

Non ; che n'en parle de mon amour qu'à mon Bouteille.

ARLEQUIN.

Vous avez là une aimable confidente.

LE SUISSE.

Che lavre fait ein janson à son louange qui ly être mon foi fort passablement.

ARLEQUIN.

A la louange de votre Maîtresse ?

LE SUISSE.

Ouy , Montsir.

ARLEQUIN.

Je serois curieux d'entendre votre Chançon.

LE SUISSE.

Il faut poire un petit coup pour tonner courache.

Il chante après avoir bû.

Matemoisele fous li être fort cholie ;

Et j'en suis votre serviteur ;

Guerissez-moi d'un petit maladie

Que vous asre fait à mon cœur,

Pour

DE LA VERITE.

49

Pour vous point faire l'inhumaine
Contre mon l'amoureux desir ;
Du chour que finira ma peine ,
Commencera fotre plaisir.

Voilà mon déclaration tamour.

ARLEQUIN.

Elle est fort bien tournée & parle bon
François pour une déclaration Suisse.

LE SUISSSE.

Fous le trouvez donc fort bon ?

ARLEQUIN.

Affurément.

LE SUISSSE.

Allons foir s'il fait clair ché mon
Maîtreffe , & ché faire entrer fous tout
d'abord ; lustick lansman.

ARLEQUIN.

Je vous aime de cette humeur , je
veux devenir votre ami.

LE SUISSSE *chante.*

L'Amour estre un bon garçon , *bis.*
Mais Bachus ly être plus bon ; *bis.*

Souvent l'amour embarrasse ,
Mais jamais Bachus ne lasse ,

Lampons , &c.

Je suis sot près de Catin *bis.*
Quand je n'ai point bû du vin ; *bis.*

Mis je ne suis plus si bête
Quand j'ai du vin dans mon tête ,

Lampons , &c.

Fin du premier Acte.

Temple de la Verité

E



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA VERITE', SUIVANS *de la Verité.*
LE SUISSE.

UN SUIVANT.

Regnez Divinité charmante,
Regnez à jamais sur nos cœurs :
Loin des mortels, à labri des erreurs ;
Nous jouissons ici d'un sort qui nous
enchante.

Regnez , &c.

Ne craignez plus la vérité,
Mortels que son nom épouvante ;
Aujourd'hui sa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple
inhabité.

Marchands vous pouvez nous surfaire ;
Il vous est permis de tromper ;
Coquettes vous pouvez duper
L'adolescent & le sexagénaire.

DE LA VERITE'. 31

LE SUISSSE.

Cabaretiers, empoisonnez,
Traiteurs, faites payer au double;
Commis, friponnez, friponnez,
Partisans, pêchez en eau trouble.

LE SUIVANT.

Triomphe fatale éloquence,
Que l'Avocat, par ta puissance;
Rende le coupable innocent.

LE SUISSSE.

Que le Procureur, bien méchant;
Gruge la veuve & le petit enfant,
Par son memoire de dépense.

Tous deux.

Ne craignez plus la Verité
Mortels, que son nom épouvante;
Aujourd'hui sa voix menaçante
Ne tonne plus qu'au fond d'un Temple
inhabité.

On danse.

SCENE II.

LA VERITE', LE SUISSSE;

ARLEQUIN dans le fond du Theatre.

LE SUISSSE.

M Onrame, ein trangier qui demande
à faire avec sous un petit parle-
ment, E ij

Comment un homme a-t-il pu pénétrer dans cet azile ? peut-il s'en trouver un qui soit digne de se présenter à mes yeux ? qui êtes vous ?

ARLEQUIN.

Voilà un début qui m'intimide.

LA VERITÉ.

Repondez, qui êtes vous ?

ARLEQUIN.

Ma foi Madame, je vous le demande, vous devez le sçavoir mieux que moy.

LA VERITÉ.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

Vraiment oui : la Verité doit sçavoir qui étoit mon pere, instruisez-m'en & je vous dirai qui je suis.

LA VERITÉ.

Vous ne connoissez pas votre pere ?

ARLEQUIN.

Hélas ! ma mere ne le connoissoit pas elle-même.

LA VERITÉ.

Voilà un aveu singulier, qu'avez vous donc ? vous tremblez.

ARLEQUIN.

Je ne sçai ce que cela veut dire, je

DE LA VERITE. 73

n'ai rien à me reprocher , cependant
votre vûë me fait frissonner.

LA VERITE'.

C'est un petit levain de l'humaine
nature qui me rend redoutable à vos
yeux , mais ce ne fera rien : il faut que
vous valiez mieux que les autres hom-
mes , puisque votre étoile vous con-
duit dans un endroit dont l'entrée est
interdite à tous les mortels ; rassurez-
vous , je vous vois avec plaisir , dites-
moi ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Un honnête Philosophe m'a adressé
à vous pour faire fortune.

LA VERITE'.

Je doute que mon secours vous soit
utile , la Verité n'enrichit point.

ARLEQUIN.

Non , mais il y a maniere de vous
appliquer , Madame , à de certaines
occasions où l'on vous acheteroit bien
cher ; je connois je ne sçai combien
d'amans , par exemple , qui donne-
roient toutes choses , pour sçavoir si
leurs Maîtresses les aiment véritable-
ment.

LA VERITE'.

Quelle folie ! si tu les désabusois ,

E iij

ils regretteront leur erreur & ne payeront pas le mauvais service que tu leur aurois rendu.

ARLEQUIN.

Cela est vrai ; mais pour des maris qui seroient bien-aïses de s'éclaircir sur la fidélité de leurs femmes ?

LA VERITÉ.

Autre idée : tu voudrois donc te servir de moi pour troubler la plupart des ménages ?

ARLEQUIN.

Vous avez raison ; mais je vous tiens dans votre niche : donnez-moi le pouvoir de faire connoître ces gens dont on doit se défier ; là... de ces caractères trompeurs qui sacrifient tout à leur intérêt.

LA VERITÉ.

Tu serois bien venu, vraiment, de prétendre désigner les trois quarts du genre humain.

ARLEQUIN.

Diable ! il est défendu de nommer les masques.

LA VERITÉ.

Eh ! mon cher, crois que si j'ai quitté le monde, j'en ai eu de très-justes causes ; que serois-je parmi les hommes,

DE LA VERITE. 55

les éclairerois - je sur leurs deffauts mutuels ? leur ferois - je connoître toutes les raisons qu'ils ont de se haïr ? Non , non , je leur ferois moins utile que funeste , & je serois cause qu'ils se mépriseroient tous en general , sans en devenir plus estimables en particulier.

ARLEQUIN.

Oüi , vous avez raison , & vous me contez cela tout au plus juste : mais , Madame , s'il y a beaucoup de gens qui ne valent rien , il s'en trouve qui ne leur ressemblent pas ; & vous voyez qu'en vous éloignant du monde , vous dérobez des loüanges que vous devez à ceux qui les méritent.

LA VERITE'.

Je ne fais pas un grand larcin ; mais ceux qui méritent des loüanges , se contentent de les mériter , & se reprocheroient l'encens que leur produiroient des vertus qu'ils sont obligez d'avoir.

ARLEQUIN

Comment ? à quoy sert donc la vertu , si ce n'est pour nous distinguer de ceux qui n'en ont point ?

LA VERITE'.

A quoy elle sert ? à remplir le cœur

E iij

de celui qui la possède ; elle n'exige point d'autre éclat.

ARLEQUIN.

Que diable ! vous voulez toujours avoir raison , il n'y a pas moyen de disputer avec vous ; mais revenons à ma fortune , faites comme il vous plaira , mais il faut toujours la faire , à bon compte.

LA VERITE'.

Tu veux sans doute une fortune des plus brillante ?

ARLEQUIN.

Non , non , je me contenterai d'une fortune modeste.

LA VERITE'.

Je suis bien aise de voir ta discretion , cela m'engagera à t'accorder ta demande : sçachons un peu à quel prix tu mettrois ta felicité.

ARLEQUIN.

Je ne veux qu'une chose.

LA VERITE'.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Assez d'argent pour acheter tout ce qui m'est necessaire.

LA VERITE'.

Voilà un point qui en renferme bien d'autres.

DE LA VERITE'. 57

ARLEQUIN.

N'est-ce pas le point principal ?

LA VERITE'.

Oùi vraiment.

ARLEQUIN.

Et bien que m'importent les autres ?
je vais au fait moi , & je n'allonge point
ma Requête par le dénombrement de
mes besoins.

LA VERITE'.

Pour t'accorder la somme que tu de-
mandes , il faut sçavoir à quoi se mon-
tent ces besoins ? voyons.

ARLEQUIN.

Mais je voudrois une maison
commode , aisée.

LA VERITE'.

Bon.

ARLEQUIN.

Une femme qui ne le fût point,

LA VERITE'.

Je t'entends.

ARLEQUIN.

Et qui fût assez jolie pour m'empê-
cher de faire des maîtresses.

LA VERITE'.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Je veux vivre régulièrement moi ,

une table bien garnie ; ah ! je devois bien la mettre la première : un vin assez bon pour me détourner du cabaret , cela est exemplaire.

LA VÉRITÉ'.

Après.

ARLEQUIN.

Des amis francs , sincères & fideles.

LA VÉRITÉ'.

Ne demande donc point de jolie femme.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LA VÉRITÉ'.

Parce que ces deux choses sont incompatibles.

ARLEQUIN.

Eh bien ; je me passerai d'amis.

LA VÉRITÉ'.

Tu seras bien-tôt content , & je vais permettre l'accès de ma retraite aux mortels , pour te faire choisir dans quelques états celui qui te conviendra le mieux.

ARLEQUIN.

Comment ? il faut donc que j'embrasse un état ?

LA VÉRITÉ'.

Sans doute : jouïrois-tu sans scrupule

DE LA VERITE'. 59

d'un bien que tu n'aurois pas eu de peine à acquérir ?

ARLEQUIN.

Vous me la donnez belle ! & comment font ceux qui vivent de leurs rentes ?

LA VERITE'.

Cela ne les empêche pas de s'occuper ; & par les ressorts d'une justice distributive , ceux qui ont le plus de moyens de se tranquiliser , sont ordinairement ceux qui se fatignent le plus.

ARLEQUIN.

J'ai donc bien fait de ne demander qu'une fortune médiocre : mais vous allez apparemment faire battre la caisse aux quatre coins du monde , pour avertir ses habitans que votre Temple leur est ouvert ?

LA VERITE'.

Non , non , je vais moi-même le faire transporter dans une ville : il n'y fera pas plutôt , que la nouvelle en sera répandue & je ne manquerai pas de visites.

ARLEQUIN.

Vous en serez accablée.

LA VERITE'.

Non , je ne serai visible que fort peu de temps.

LE TEMPLE.

ARLEQUIN.

Comment donc , quel changement ! nous voilà dans une ville superbe , ne seroit-ce point Constantinople ?

LA VERITE.

Les Turcs ont des Turbans , & tu ne vois ici que des chapeaux.

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon , je croyois tous les hommes coëffez de la même maniere ; mais ne serions-nous pas à Londres ? non , voilà de jeunes Seigneurs qui font des pirouettes , & qui ne paroissent pas s'entretenir d'affaires bien serieuses ; ah ! peste soit du sort , nous sommes à Paris : ne devois-je pas le reconnoître à l'ajustement des Dames , à leur air charmant & meurtrier ! nous sommes à Paris , n'est-ce pas ?

LA VERITE.

Où.

/ SCENE III.

LA VERITE, LE SUISSE.

ARLEQUIN.

LE SUISSE.

PArti mon foi , Montame , che viens remanter à fous le congé à moi.

DE LA VERITE'. 61

LA VERITE'.

Et pourquoi donc, Suisse ?

LE SUISSE.

Fou m'avoir pris à votre service
pour garder ein porte dans un desert
où il n'y afe personne, & il y avre la
bas ein grand ville avec un tiable de
monde qui veut parler avec fous.

LA VERITE'.

Cela ne durera pas, Suisse, on ne vient
me voir que pour la rareté du fait : vous
vous retrouverez bien-tôt dans notre
tranquillité ordinaire, & d'ailleurs je ne
ferai pas long-tems ici ; faites entrer sans
confusion.

ARLEQUIN.

Nous allons bien voir venir des gens
vous consulter pour s'instruire.

LA VERITE'.

Tu pourrois te tromper.

SCENE IV.

LA VERITE', ARLEQUIN ;
UN PROCUREUR.

LE PROCUREUR.

AUrois-je jamais dû m'attendre au
bonheur qui m'arrive ; vous êtes

62

LE TEMPLE

parmi nous ? respectable Divinité , que
votre presence va changer les choses de
face ! j'appelle à votre Tribunal du Pro-
cès que je viens de perdre & qui me re-
garde personnellement.

LA VERITÉ.

Qui êtes-vous ?

LE PROCUREUR.

Procureur.

ARLEQUIN.

Un Procureur avoir des Procès ! cela
m'étonne.

LE PROCUREUR.

Je viens de perdre ma cause en der-
nier ressort, & sa perte doit servir de
monument authentique de la perversité
du siècle.

LA VERITÉ.

Contre qui plaidiez-vous ?

LE PROCUREUR.

Contre ma femme.

ARLEQUIN.

Ah ! vous vous amusez à plaider con-
tre une femme de robe ; ne sçavez-vous
pas qu'elles ont plus de rubriques que
leurs époux ?

LE PROCUREUR.

Je viens de l'éprouver.

DE LA VERITE'. 63

LA VERITE'.

Quel étoit le fond de votre Procès ?

LE PROCUREUR.

Le voici : vous sçavez , Décèsse , que dans notre corps nous aimons à marcher le front levé.

ARLEQUIN.

Vous faites bien , pour la commodité du Public,

LE PROCUREUR.

J'ai pris une femme jeune , aimable & bien faite ; & pour éviter tous inconveniens matrimoniaux , je l'ai sommée le lendemain de notre mariage de décliner toute autre juridiction que la mienne ; qu'elle n'eût point à prêter l'oreille aux jeunes muguets exploitans du quartier ; en outre , d'éviter ces cercles dangereux où les époux sont continuellement sur le tapis ; mais malgré toutes mes précautions , mes avertissemens & mes défenses , je la trouvai l'autre jour au moulin de Javelle , lorsque je la croyois à l'Opera sous la conduite d'une de ses tantes.

ARLEQUIN.

Elle s'y divertissoit peut-être mieux qu'à l'Opera,

LE TEMPLE

LA VERITE'.

Que vous dit-elle pour excuse ?

LE PROCUREUR.

Qu'elle n'y avoit point trouvé de place.

ARLEQUIN.

On y jouoit peut-être Telegone ou les Stratagèmes de l'Amour.

LA VERITE'.

Eh bien ?

LE PROCUREUR.

Eh bien , Déesse , elle étoit audit moulin de Javelle , non pas avec sa tante , mais avec deux Dames de ses amies & trois Messieurs de leur connoissance ; j'avois avec moi deux témoins , mais deux Procureurs mes confreres.

ARLEQUIN.

Diantre ! leur attestation devoit vous être d'un grand poids.

LE PROCUREUR.

Ils ont pourtant été refusez par ma femme , attendu que les deux Dames qui étoient avec elle étoient leurs épouses , & que par consequent ils devenoient eux-mêmes parties interessées.

ARLEQUIN.

De quoi vous aviez-vous aussi de prendre des témoins du corps ?

LE

DE LA VERITE. 65

LE PROCUREUR.

Je n'en avois point d'autres : enfin j'ai poussé la procédure avec la dernière vigueur. J'ai poursuivi ma femme en séparation : tous les Juges connoissent mon bon droit, j'avois des preuves plus que suffisantes, & malgré cela ils ont été obligez en suivant de maudites formalitez, de me déclarer visionnaire.

ARLEQUIN.

Parbleu un homme est bien malheureux de ne pouvoir passer pour un sot quand il a tant d'envie de le paroître ! mais consolez-vous, Monsieur, vous le ferez toujours dans le fond, si vous ne le paroissez pas dans la forme.

LE PROCUREUR.

Et c'est ce qui me desespere : j'aurai le dépit de voir triompher ma femme d'une juste jalousie que l'on condamne au silence ; enfin, Déesse, j'ose recourir à vos bontez, mettez au jour la justice de ma cause & vengez-moi du tort que l'on me fait.

LA VERITE.

Rendez plutôt graces au destin de vous avoir servi malgré vous-même : pouviez-vous poursuivre un Arrest qui devoit vous couvrir de honte ? repen-

Temple de la Verité. F

tez-vous du bruit qu'il a pu faire , quoi :
qu'il ait été rendu en votre faveur.

LE PROCUREUR.

En ma faveur ! il me condamne.

ARLEQUIN.

Il vous condamne à n'être point des-
honoré , vous voilà bien malade !

LA VERITE'.

Prenez toutes les mesures nécessaires
pour n'être point exposé à un pareil
malheur ; mais en cas qu'il vous arrive ,
ne l'augmentez point en le rendant pu-
blic , & qu'il n'y ait au plus que les per-
sonnes intéressées qui puissent rire à
vos dépens.

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur , n'agissez point com-
me ces pauvres Poètes , qui pour se ven-
ger du mauvais succès de leurs ouvra-
ges , les font imprimer.

LE PROCUREUR.

Mais, Déesse.

LA VERITE'.

Profitez de cet avis.

ARLEQUIN.

Et faites-en part à vos amis , enten-
dez-vous ? voilà déjà un état que je ne
veux pas embrasser.

DE LA VERITE'. 67

LA VERITE'.

Quoi ! tu ne voudrois pas être Procureur ?

ARLEQUIN.

Non , puisqu'ils ne sont point reçus en témoignage.

S C E N E V.

LA VERITE', ARLEQUIN,
ERASTE, LUCINDE.

LUCINDE.

DE'esse , je viens implorer votre appui contre un ingrat , un perfide qui ne m'aime plus.

ERASTE.

Parlons sans emportement & sans épithetes.

LUCINDE.

Cet affront vous regarde , Déesse , c'est la Verité qu'il a outragée , puisqu'il s'est servi de son nom , des transports les plus persuasifs , pour obtenir un cœur que je voudrois ne lui avois pas donné.

ERASTE.

Ah ! vous me le reprochez ; je ne

Fij

vous en ai plus d'obligation.

ARLEQUIN.

Voilà une drole de maniere d'acquitter une dette.

LUCINDE.

La voilà, cette verité que vous attes-
tiez, Monsieur, que vous preniez à té-
moîn d'une constance qui devoit être
éternelle.

ERASTE.

Ne mettons point Madame en jeu, s'il
vous plaît.

LA VERITÉ.

C'est-à-dire, qué je n'ai pas beaucoup
de part dans cette affaire-ci.

LUCINDE.

Ah ! de mon côté il n'est que trop
vrai que je l'aime, & que je l'aimerai
toujours : qu'il ne s'attende pas que le
dépît chasse ma tendresse, & me fasse
accepter les moyens que j'aurois de me
venger ; je ne manquerois pas de conso-
lateurs, sans doute : mais je veux lui
ôter jusqu'au prétexte qui pourroit au-
toriser son infidélité, être sans cesse en
droit de lui reprocher sa perfidie ; oui,
Monsieur, je serai toujours la même.

ERASTE à la Verité.

Vous voyez qu'il n'y a pas moyen d'y
tenir.

DE LA VERITE' 69

LUCINDE.

Toujours fidelle.

ERASTE.

Il faut que je sois bien malheureux, de
trouver une femme constante.

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, vous êtes le seul qui
vous plaignez d'une pareille infortune.

LA VERITE'.

Comment, Monsieur, ne devriez-vous
pas être charmé d'avoir fixé une person-
ne que vous poursuiviez avec tant d'ar-
deur, & n'auriez-vous pas lieu de vous
plaindre si elle avoit été la première à
changer? ERASTE.

Moi, point du tout, je ne suis point
injuste; & quand Madame m'auroit quit-
té, je me serois fait une raison: ne sçais-
je pas bien que les choses ne peuvent pas
toujours durer?

LA VERITE'.

Combien y a-t-il donc que vous vous
aimez?

ERASTE.

Comment! il y a près de six mois.

ARLEQUIN.

Allons, allons, cela est assez raisonnable.

LUCINDE.

Ah! Décesse, ne le croyez pas; il n'y

a que deux mois qu'il me parla pour la première fois.

ERASTE.

Ah ! cela est vrai : je vous confondois avec une autre . . . je ne me souviens plus de son nom.

ARLEQUIN.

Sans cela il nous le diroit ; on aime joliment dans ce pays-ci.

LUCINDE.

Vous voyez , Déesse , si l'on peut être plus vivement outragée.

ERASTE.

Mais en vérité , Madame , vous n'y pensez pas : sçavez-vous bien que c'est moi qui suis le lezé dans toute cette affaire ; qu'hier encore on me reprochoit que je donnois dans l'Amadis , qu'il n'y avoit plus moyen de vivre avec moi , que je devenois un grand inutile ; voilà deux ou trois semestres de galanterie que je manque : pourquoi ? parce que je ne quitte point Madame ; Damon à qui je devois succéder chez Dorimante , a été obligé de se faire remplacer par Clirandre. Orphise m'a écrit ce matin , que si je ne pensois à elle bien sérieusement , elle seroit obligée d'accepter les soumissions d'un Partisan ; & je sçai de bonne

DE LA VERITE. 71

part , que si je ne me dépêche avec Eliante , je me la verrai souffler par un petit collet ; il ne faudroit que cela pour bien établir ma réputation !

ARLEQUIN.

Voilà de grandes occasions que vous faites manquer à Monsieur.

LUCINDE.

Eh ! Monsieur, vous deviez vous adresser à ces Dames qui ont toujours des consolations toutes prêtes ; mais venir chez moi mettre en usage tout ce que la passion la plus vive peut avoir de plus touchant & de plus tendre , me demander un aveu qui devoit , disiez-vous , redoubler votre ardeur ; ne l'obtenir que par des protestations qui en auroient imposé à la plus clairvoyante , & croire après cela que je puisse être à l'épreuve d'une infidélité ? non , Monsieur , non , vous m'avez inspiré une passion que vous entretiendrez s'il vous plaît , jusqu'à ce que je n'aye plus de goût pour vous.

ERASTE.

Bon , elle me renvoye aux calendes grecques.

LUCINDE.

N'ai-je pas raison , Déesse ?

LE TEMPLE.

LA VERITE'.

J'approuverois votre constance , si Monsieur m'en paroïssoit digne ; mais il vient de vous découvrir un caractère capable de vous dégager.

ERASTE.

Que je vous ai d'obligation !

LA VERITE'.

Vous devriez prendre une résolution genereuse.

ERASTE.

Courage.

LUCINDE.

Je ne puis.

ERASTE.

Quel entêtement !

ARLEQUIN.

Ah ! Madame , oubliez Monsieur par pitié pour vous-même.

LUCINDE.

Je sçai qu'il est indigne de ma tendresse , mais mon cœur n'en est pas moins prevenu ; enfin Déesse , je vous ai demandé votre appui , faites revenir un infidele.

LA VERITE'.

Je veux vous rendre un service plus important. (*Elle la touche de son Miroir*)
Que les traits de la Verité vous péné-
trent ;

DE LA VERITE. 73

tront ; ils déchireront bientôt le bandeau
de l'amour.

ARLEQUIN.

Vous allez devenir un joli garçon.

ERASTE.

Comment donc , vais-je être métamorphosé ?

LA VERITE.

Non , non , ne craignez rien , ce sera
bien assez de vous faire paroître tel que
vous êtes.

LUCINDE.

Quelle lumiere frappe mes esprits !
quelle main secourable en chasse le tu-
multe , pour y répandre le calme & l'in-
différence ! ah ! Monsieur , vous pouvez
désormais sans craindre mes reproches ,
vous livrer aux bonnes fortunes qui
vous attendent , je n'en serai point jalou-
se , & le seul regret que vous me laissez
rez , sera celui de vous avoir connu.

ARLEQUIN.

Vous devez être bien satisfait.

ERASTE.

Je suis au comble de ma joye.

LUCINDE.

Je ne puis soutenir sa presence , Ma-
dame , permettez que je me retire &
vous rende grace de vos bienfaits.

Le Temple de la Verité. G

LE TEMPLE

ERASTE *riant.*

Elle est ma foi toute adorable , je ne l'ai jamais tant aimée.

LA VERITE' à *Lucinde.*

Arrêtez un moment : il est juste que Monsieur donne carrière à son amour propre , & qu'il connoisse combien votre conquête est estimable.

LUCINDE.

Je n'ai point envie de la paroître à ses yeux.

ERASTE *passioné.*

Ah ! Déesse , quel changement venez-vous de produire , de quels charmes venez-vous d'armer ma chere Lucinde ? je crois voir en elle une Divinité : quoi ! Madame , j'ai pu ignorer le prix d'un cœur comme le vôtre ? ah ! que je vais bien reparer l'injure que je vous ai faite.

LUCINDE.

Je ne vous demande aucune réparation , Monsieur ; épargnez-vous des remords dont je vous quitte : en cessant d'être aimé , vous cessez d'être coupable.

ARLEQUIN.

Vous voilà revenu des Calendes grecques.

ERASTE.

Quoi ! vous ne m'aimeriez plus ! ah !

DE LA VERITE'. 75

ne prononcez point un arrêt si barbare ;
la Verité m'éclaire , je sens la perte que
je ferois si vous me repreniez votre ten-
dresse ; songez que je vous aimerai tou-
jours : je conçois tout ce que vous valez ,
parce que j'ai cette obligation à la Verité.

LUCINDE.

Je lui en ai une autre qui n'est pas
moins grande : elle m'a éclairée sur vo-
tre compte , comme vous sur le mien ; &
cette connoissance que nous tenons d'elle
, & qui vous engage à m'estimer , me
défend à jamais de vous regarder en face ;
adieu , Monsieur , les choses ne peuvent
pas toujours durer.

ERASTE.

Je suis au desespoir.

ARLEQUIN.

Vous meritez bien cela , notre ami.

S C E N E VI.

LA VERITE' , LA GAZETTE ,
ARLEQUIN.

LA GAZETTE.

MA chere parente ! que j'ai de joye ;
comment , est-ce bien vous ? la
Verité à Paris ! cela n'est pas possible.

G ij

Ma chère parente ! quel nœud , quel sang nous lie , d'où tirez-vous votre origine ?

LA GAZETTE.

De vous., en droite ligne ; j'ai eu l'honneur de vous représenter pendant tout le temps de votre absence , on ne s'est presque point aperçu de votre départ.

LA VÉRITÉ.

Peut-on sçavoir qui vous êtes ?

LA GAZETTE.

La Gazette.

LA VÉRITÉ.

La Gazette !

LA GAZETTE.

Oui , correspondante de la Renommée, tante du Lardon , cousine germaine du Mercure , & les Nouvelles à la main sont mes sœurs naturelles.

ARLEQUIN.

Je ne vous crois gueres plus legittime qu'elles.

LA VÉRITÉ.

Quel sujet vous amène ?

LA GAZETTE.

Le seul desir de vous être utile ; & comme vous êtes nouvellement débarquée en Europe , je viens vous mettre au

DE LA VERITE

77

fait de tout ce qui se passe.

LA VERITE.

Quelle folie !

ARLEQUIN.

La Verité n'a que faire de vos instructions , elle sçait en quel état elle a laissé les hommes.

LA GAZETTE.

Elle les trouvera bien changez.

LA VERITE.

Bien changez ? quelle heureuse nouvelle !

LA GAZETTE.

Pas trop , pas trop.

LA VERITE.

Si les Mortels ont changé , ce ne peut être qu'en bien , & je les ai laissé dans un état à ne pouvoir gueres empirer.

LA GAZETTE.

On raffine tous les jours , ma chere parente , & j'ose même dire que votre absence a donné lieu à ce raffinement. Du tems que vous étiez sur la terre , les hommes étoient obligez de se montrer tels qu'ils étoient , la Verité les designoit ; mais les choses ont bien changé de face : l'un médit de son prochain par un motif de charité ; celui-ci vole son prochain , sous prétexte de l'aider à faire restituer

tion ; cet autre vend son ami dans une fraude qu'ils ont concertée ensemble, & le tout par délicatesse de conscience ; enfin le médisant devient charitable , le voleur devient restitutionnaire , & le perfide consciencieux. A le bien prendre, il n'y a plus de vice sur la terre, & Messieurs les hommes les habillent d'une façon à les faire passer pour des vertus en cas de besoin.

ARLEQUIN.

Mais il me semble que pour une Gazette, vous parlez comme un livre.

LA GAZETTE.

Je suis bien-aise de faire voir à ma parente , que je ne suis pas indigne de lui appartenir.

LA VERITE'.

Je n'aurois jamais cru que vous fussiez si sçavante , & je m'imaginois qu'une Gazette ne devoit débiter que des nouvelles.

LA GAZETTE.

Mais vraiment , ma cousine , vous étiez dans l'erreur , & je suis en droit de faire des remarques & des réflexions tant morales que politiques , & caustiques.

DE LA VERITE. 79

ARLEQUIN.

Gagnez-vous bien dans votre métier ?
Voyons un peu si je me ferai Gazette.

LA GAZETTE.

Le fond de la Profession ne produit pas grande chose ; mais il y a des revenans-bons clandestins qui dédommagent. Je reçus ces jours passez trente pistoles d'un Abbé , pour mettre dans la Gazette que la petite verole ne lui avoit pas gâté le tein. Un Medecin m'en a donné quatre , pour y mettre qu'un malade qu'il avoit tué par une saignée , étoit mort par un *qui pro quo* d'Apoticaire. Si ce Medecin veut cacher tous ses meurtres au même prix , il sera bien-tôt ruiné.

ARLEQUIN.

Dites-nous , quelques - unes de vos nouvelles.

LA GAZETTE.

D'Italie. Les Venitiens promettent une somme considerable à quiconque trouvera un secret infailible pour empêcher une femme d'être infidelle. On craint que cette recherche n'ait pas plus de succès que celle du degré de latitude & de la quadrature du cercle , chez les Hollandois.

ARLEQUIN.

Pourquoi de si sages Républiques proposent-elles des choses si difficiles ?

LA GAZETTE.

Ecoutez cet article. Du Parnasse. Quelques Auteurs modernes ont fait une langue offensive contre les anciens. Apollon ayant lû le Manifeste, a fait cesser les actes d'hostilité, voyant que les modernes n'attaquoient les anciens que par un mal entendu. De Paris. Les Comédiens François ont donné cet Eté une Tragedie qui a fait un grand bruit, & qui sera d'une grande utilité au Public. Cette Piece est en forme de Recueil de sentences, maximes, dictons & devises, fort propres à mettre sur les écrans.

ARLEQUIN.

C'est dommage qu'on ne l'aye pas jouée en hyver.

LA GAZETTE.

Les Comédiens Italiens donnent des Pieces nouvelles très-frequeemment.

ARLEQUIN.

Tant pis, c'est une mauvaise marque.

LA GAZETTE.

Ils ont une attention particuliere à saisir les choses qui peuvent réjouir le Public : il n'y a pas long-tems qu'ils

DE LA VERITE. 81

Donnerent l'Homme Marin, sur la simple relation qu'on en erioit par les rues. De Vienne. Le Baron de Chiprechelai pre qu'on croyoit noyé dans le Danube par un desespoir amoureux, a été trouvé au bout de huit jours sain & sauf dans sa cave.

ARLEQUIN.

Il étoit mieux là que dans la Riviere.

LA GAZETTE.

De Barbarie. Il y a huit jours qu'un Cadis fit donner la bastonnade à un Juif, pour lui avoir offert une bourse de Sequins, afin qu'il le favorisât dans un procès dont il étoit Juge.

ARLEQUIN.

Le pauvre Juif!

LA GAZETTE.

Que n'évoquoit-il son procès en Europe, il n'auroit pas eu affaire à des Juges Barbares.

ARLEQUIN.

Reflexion caustique.



S C E N E VII.

LA VERITE', LA COQUETTE,
ARLEQUIN.

LA COQUETTE.

A H ! charmante Déesse , il n'est que trop vrai qu'il est quelquefois dangereux de vous suivre ; vous voyez une personne en bute à la médisance la plus effrenée , pour avoir trop observé les loix que vous prescriviez aux hommes quand vous regniez sur la terre.

ARLEQUIN.

La pauvre petite ! elle est jolie , ma foi.

LA VERITE'.

Je ferai en sorte qu'on vous y rende justice ; mais faites-moi un portrait fidèle de vos mœurs & de votre caractère.

LA COQUETTE.

Je ne vous cacherai point , Déesse , que je me livre sans scrupule aux plaisirs innocens qui peuvent flater une fille de mon âge ; fêtes , cadeaux , bals , promenades , spectacles , voilà mes élémens.

ARLEQUIN.

Cela est naturel , c'est aussi mon faible. Madame , je crois que voilà une femme qui me conviendrait.

DE LA VERITE. 83

LA VERITE.

Nous verrons. Dires-moi en quoi l'on vous blâme ; car jusqu'ici je ne vois que vous qu'une personne du grand monde , à laquelle tous les plaisirs que vous nommez , sont très-permis.

LA COQUETTE.

Eh bien , Déesse , toute la terre fronde ces plaisirs : on trouve mauvais que je me réjouisse , & tous les partis qui se présentoient du vivant de mon pere , ne me parlent plus de mariage : ils me trouvent trop vive , disent-ils , trop agaçante.

ARLEQUIN.

Ce sont apparemment de ces esprits enfoncez dans la tristesse : allez , allez , ma belle , vous ne sortirez pas d'ici sans avoir un mari à votre disposition.

LA VERITE.

Ne te presse point. Ce que vous me dites m'étonne : la vivacité & l'enjouement , bien loin de rebuter les hommes , les attirent ordinairement. Comment ces deux choses peuvent-elles produire un effet si contraire ? Que trouve-t-on de si blâmable dans votre conduite ?

LA COQUETTE.

Je vais vous l'expliquer.

84 LE TEMPLE.

ARLEQUIN.

Voyons un peu ce que ces nigauds
sçavent dire.

LA COQUETTE.

On me reproche que lorsque je vais
au bal , je choisis des habits avantageux
qui ne me cachent pas assez la gorge ;
on voudroit je pense que j'étouffasse sous
un Dominot , qui dérobe toutes les graces
de la taille ; on me blame de danser
trop spirituellement ; on trouve à redire
que je me démasque après avoir dansé ;
que je m'affoie à côté d'un Seigneur ,
que je me panche sur un autre & qu'un
troisième me baise les mains , pendant
qu'un quatrième m'évente.

ARLEQUIN.

Troisième & quatrième : que diable ,
aussi !

LA VERITÉ.

Et comment en usez-vous aux prome-
nades , aux spectacles ?

LA COQUETTE.

Oh ! pour la promenade , je soutiens
qu'il n'y a pas de femme qui ait trouvé
l'art de s'y divertir comme moi.

ARLEQUIN.

Voyons un peu.

LA COQUETTE.

J'y vais en deshabillé , à la vérité ,

DE LA VERITE. 85

mais parée au possible ; j'y trouve des jeunes gens de ma connoissance qui badinent & folâtrent galamment avec moi. Chacun d'eux me demande quelque témoignage de mon amitié , comme un brasselet , une tabatiere ; je ne donne la préférence à personne , mais je cherche à les contenter tous ; de façon que je rentre chez moi sans éventail , sans gands , sans rubans , sans bouquet & sans fachu.

ARLEQUIN.

Sans pannier & sans chignon.

LA COQUETTE.

A propos de chignon : n'y eut-il pas l'autre jour un badin qui m'en coupa une boucle toute entière ? oh ! quel folichon , quel folichon !

LA VERITE.

Veux-tu que je lui propose de s'épouser ?

ARLEQUIN.

Non , ne vous pressez point : je ne veux point d'une femme que l'on tond comme un barber.

LA VERITE.

Achevons ; je suis curieuse de sçavoir quelle est votre contenance aux spectacles : que pouvez-vous faire dans une loge , qui revolte le Public contre vous ?

86 LE TEMPLE

LA COQUETTE.

Oh ! pour le coup , Déesse , rendez-moi justice : je vais à la Comedie , j'y cherche des yeux tous ceux à qui je dois une reverence , je les salue ; point du tout , on interprète mal mon sçavoir vivre , & je sçais des gens qui m'ont fait un crime d'avoir rendu dans une Comedie cent quatre-vingt douze reuerences , & de ce qu'elles ne s'adressoient qu'à des hommes.

ARLEQUIN.

Ce sont gens sans façon qui voudroient bannir le ceremonial : ne parlons plus de mariage.

LA VERITE.

Avant de m'éclaircir sur certains points , je voudrois apprendre comment vous passez votre temps à table ?

LA COQUETTE.

Comme le souper est le dernier plaisir de la journée , je vous avoue que je m'y prête de bonne grace.

ARLEQUIN.

Cela est trop juste.

LA COQUETTE.

Je soupe en grande compagnie , je fais placer près de moi le meilleur de mes amis , à moins qu'il ne s'y trouve

DE LA VERITE'. 87

quelque étranger: vous sçavez qu'il faut
faire honneur aux étrangers.

ARLEQUIN.

C'est observer le sçavoir-vivre.

LA COQUETTE.

J'éguaye le repas par quelque conte
badin; je felicite l'un sur sa belle hu-
meur, je fais des reproches à l'autre
sur son air chagrin, j'ai presque tou-
jours le verre en main, & le dessert ame-
ne la Chanfouquette.

ARLEQUIN.

Madame, ne l'interrogez pas sur l'a-
près souper.

LA VERITE'.

Je suis amplement instruite; mais je
ne vois pas dans tout cela le fondement
de vos plaintes contre moi; quel rap-
port puis-je avoir avec votre maniere
d'agir, & comment suis-je cause que
l'on médit de vous?

LA COQUETTE.

Comment, Déesse! vous ne le voyez
pas? je dis ce que je pense, je ne cache
point mes démarches; me propose-t-on
quelque partie qui me flatte, je l'accepte;
me plaît-on, je l'avoue; n'est-ce pas là
suivre la Verité de point en point?

LA VERITE.

Vous prenez le change.

ARLEQUIN.

La pauvre fille est dans la bonne foy ;
 il ne lui manque que d'être dans le bon
 chemin.

LA VERITE.

Je vais tâcher de l'y mettre ; chan-
 gez d'inclination & de manieres , vous
 ne vous entendrez plus reprocher la sin-
 cerité de vos démarches.

ARLEQUIN.

Retenez bien cela.

LA COQUETTE.

Mais , Déesse, vous m'avez dit au
 commencement de notre conversation ,
 que vous ne voyez rien dans ma conduite
 qui pût me la faire reprocher.

LA VERITE.

C'est que je n'en avois pas entendu la
 fin ; je ne condamne point certains
 plaisirs , mais la façon dont vous vous
 y livrez , est condamnable. On peut
 aller à la Comedie, (par exemple ,)
 sans s'y donner en spectacle à tout le
 monde.

ARLEQUIN.

Oui, ne s'y pas disloquer à force de
 reverences.

DE LA VERITE. 89

LA VERITE.

On peut aussi se promener & revenir chez soi avec ses gands, son fichu & son éventail.

ARLEQUIN.

& cetera.

LA VERITE.

Aller au bal sans sortir de la décence à laquelle votre sexe vous oblige ; danser modestement & ne s'asseoir sur personne.

ARLEQUIN.

Ne pas s'étendre sur quatre Messieurs comme sur un canapé.

LA VERITE.

Lorsqu'on vous plaît, vous l'avouez, & vous appelez cela suivre la Verité ; c'est prendre les choses à la lettre, & s'il ne falloit qu'avouer ses foiblesses, la Verité seroit aisée à suivre : vous dites ce que vous pensez, & vous voulez que je vous en aye obligation ; il faut penser bien, quand on veut se faire un mérite de dire ce que l'on pense. Penser bien & agir de même, voilà suivre le chemin de la Verité : vous en êtes un peu éloignée ; si vous ne pouvez y entrer tout d'un coup, approchez-vous-en du moins. Quand vous aurez quelque foible, com-

Le Temple de la Verité.

H.

battez-le , & loin d'en faire un aveu qui en redouble la honte , tâchez-en le cachant à tout le monde , d'en perdre vous-même le souvenir.

LA COQUETTE.

Vraiment , voilà bien des affaires ; cacher son foible à tout le monde , l'oublier soi-même : il faut que cela soit trop difficile , puisque cela ne me paroît pas naturel ; mais nous tâcherons de concilier toutes ces choses , & jusqu'à ce que je les ressente , je feindrai de les exécuter. J'imiterai Belise la prude , je ne verrai personne en general , & le particulier m'en dédommagera : point de parties tumultueuses ; à huis-clos , à huis-clos : jamais de promenades au Cours ; des maisons de campagne : je refuserai avec éclat l'hommage de ceux qui ne me plairont pas , pour accepter à petit bruit & sans crainte d'être blâmée , la tendresse de celui qui me flattera le plus : ne vous mettez pas en peine , j'accommoderai cela à merveille.

Elle sort , & la Vérité la touche de son miroir.

ARLEQUIN.

Vous la laissez partir dans une belle résolution ?

DE LA VERITE'. 91

LA VERITE'.

Elle ne la gardera pas jusques chez-elle, & je veux que la visite qu'elle m'a renduë lui soit utile.

SCENE VIII.

UN COMEDIEN *Italien*, UN
COMEDIEN *François*, LA
VERITE', ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *Italien*.

AH! puissante Déesse, nous implorons votre secours.

LE COMEDIEN *François*.

Nous avons recours à vos bontez,
Déesse charmante.

LA VERITE'.

Que puis-je faire en votre faveur, & qui êtes-vous?

LE COMEDIEN *Italien*.

Vous voyez en nous deux états, qui composent tous les Royaumes & les Républiques.

LE COMEDIEN *François*.

Vous voyez en nous des Protées & des Cameleons.

LE COMEDIEN *Italien*.

Oùï, nous sommes les miroirs des mœurs & des caractères.

H ij

LE TEMPLE

ARLEQUIN.

Voilà des gens de bien des métiers.

LA VERITE'.

C'est-à-dire que vous êtes Comédiens ?

LE COMEDIEN *François.*

Oùi , Décise , Monsieur est de la Troupe Italienne , & moi de la Française.

ARLEQUIN.

Des Comédiens ! il y a long-tems que j'ai envie de l'être.

LA VERITE'.

Ce ne seroit pas le plus mauvais parti que tu pourrois prendre.

ARLEQUIN.

Et bien , mes amis , avez-vous bien du monde ?

LE COMEDIEN *François.*

La la.

L'ITALIEN.

Coufi coufi.

ARLEQUIN.

Vos Troupes sont-elles bonnes ?

L'ITALIEN.

Celle de Monsieur est excellente.

LE FRANÇOIS.

Et la vôtre est admirable.

DE LA VERITE. 93

ARLEQUIN.

EH! Messieurs, vous êtes trop honnêtes.

L'ITALIEN.

Il faut avouer que ces Messieurs jouent avec grace ; une noblesse , une décence... ils débitent avec tant d'art les grands sentimens de leurs Tragedies , qu'ils ajoutent à la majesté des anciens Heros qu'ils representent ; car je suis sûr qu'ils ne parloient , ni ne gesticuloient comme ces Messieurs.

LE FRANÇOIS.

Je pourrois vous faire le même compliment , si vous representiez des Tragedies comme dans notre país ; mais quoique vous foyez obligez à Paris de vous restreindre au seul comique , vous n'y donnez pas moins lieu de vous faire admirer , par la maniere aisée dont vous rendez les choses. Tout chez vous part de source , & l'on ne diroit point à vous voir , que vous êtes Comediens.

ARLEQUIN.

Affurément voilà deux amis bien sinceres..

LA VERITE.

Sçachons ce qui vous amene:

LE FRANÇOIS.

Une nous manque que de bonnes nou-

veutez ; mais nous avons affaire à des Auteurs si entêtez & si prévenus d'eux-mêmes , que la plûpart de leurs Pièces tombent.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas le diable.

LE COMEDIEN *Italien.*

Et nous venons vous supplier , Madame , de leur inspirer ces vraies beautez qui font infailliblement réussir les Ouvrages.

LE COMEDIEN *François.*

C'est ce qui nous amene. Oferions-nous nous flater de voir nos vœux remplis ?

LA VÉRITÉ.

Je ferai mon possible pour vous consentir. Mais voilà une plaisante figure.

S C E N E I X.

Un POÈTE & les susdits.

LE POÈTE.

DEffe trop aimable & dont l'heureux retour
Va mettre aux yeux de tous , mes talens au
grand jour ;

Je descens un moment du sommet du Parnasse
Et viens solliciter près de vous une grace.

DE LA VERITE'. 95

LA VERITE'.

Vous êtes Poète apparemment ?

LE PORTE.

Oui , Déesse.

ARLEQUIN.

A quoi l'avez-vous connu ?

LA VERITE'.

A son langage.

ARLEQUIN.

Et moi à son habit.

LA VERITE'.

Quelle grace exigez-vous de moi ?

ARLEQUIN.

Il vient apparemment vous prier de
marquer ses vers à votre coin.

LE PORTE.

Non , Monsieur , je me contente des
presens que j'ai reçus de Madame , &
je ne lui demande que les moyens de
les faire valoir.

LA VERITE'.

Voyons.

LE PORTE.

Je suis Auteur Dramatique , mes Píe-
ces sont excellentes , tous ceux à qui je
les lis en conviennent ; mais si-tôt qu'el-
les paroissent sur le Théâtre , elles chan-
gent de face , & les Comédiens les défi-
gurent tellement , qu'elles sont mécon-

96 L E T E M P L E

noissables. Ils me mettent en pièces ;
me ruinent , me coupent la gorge ; & je
vous prie , Madame , de leur donner
des talens capables de rendre mes pro-
ductions à la lettre : qu'ils en sentent le
vrai ; qu'ils en soient effectivement pe-
netrez : c'est ce que je ne puis leur faire
comprendre. Il n'y a que vous , Déesse ,
capable d'un pareil miracle ; si vous
voulez l'operer , ma fortune est faite.

L' I T A L I E N .

Voilà un plaisant original !

L E F R A N Ç O I S .

Vous radotez.

L E P O E T E .

Ce que je dis n'est que trop vrai.

A R L E Q U I N .

Sçavez-vous bien que ces Messieurs
sont Comédiens ?

L E P O E T E .

Ah ! Messieurs , vous voyez que je
solicite en votre faveur , & que je de-
mande pour vous ce que vous n'auriez
jamais demandé de votre vie.

L' I T A L I E N .

Nous vous avons rendu un plus grand
service , & nous venions conjurer la
Déesse de vous donner du moins le sens
commun.

DE LA VERITE'. 97

LE POETE.

Il faut n'en point avoir pour croire ,
que j'en aye besoin.

LE COMEDIEN *François.*

Vous ne connoissez pas ce qui vous
est necessaire.

LA VERITE'.

Ne vous parlez point avec aigreur ,
vous avez besoin les uns des autres , tâ-
chez de vous concilier.

LE COMEDIEN *Italien.*

Eh le moyen ! ces Messieurs sont d'un
entêtement

LE POETE.

Et vous d'une présomption....

LE COMEDIEN *François.*

Ils ne recevroient pas le moindre com-
seil.

LE POETE.

E'tes-vous capables d'en donner ? nous
sçavons ce qu'il faut au Public.

LE COMEDIEN *François.*

Que ne le lui donnez-vous donc : nous
sommes tous les jours accablez de re-
proches : on nous prend à partie quand
nous jouons vos Pieces , & l'on nous de-
mande comment nous pouvons recevoir
de pareilles platitudes.

Le Temple de la Verité.

I

LE POÈTE.

Et moi, tout le monde me fait la guerre de donner de si bonnes choses à des gens qui les jouent si mal ; vous les feriez valoir , si vous faisiez attention à la maniere dont je les recite. Qui doit connoître mieux que l'Auteur même la valeur intrinseque d'une Pièce qu'il a composée ? N'est-ce pas son sang , ses entrailles dont il se dépouille, pour vous en confier le dépôt précieux ? Ah ! Messieurs , s'il a le malheur de voir sa progéniture en des mains étrangères , laissez-lui du moins la consolation de donner à son enfant , cette nourriture , cette éducation , sans laquelle les premiers soins du pere sont infructueux.

ARLEQUIN.

Finissez-donc , vous me faites pleurer.

LE POÈTE.

Enfin , Déesse , vous sçavez quelle est ma priere , je la renouvelle en faveur de ces ingrats que je veux enrichir malgré qu'ils en aient.

LE COMÉDIEN *Italien.*

Souvenez-vous de grace de ce qui vous amene. C'est un homme qui ne croira jamais avoir été dans le faux , à moins

DE LA VERITE. 99

que vous ne lui appreniez à penser juste.

LA VERITE' au Poëte.

Je me garderai bien de vous faire des
presens dont vous croyez n'avoir pas
soin ; si vous m'aviez consultée pour vous
personnellement , j'aurois pû vous être
utile ; mais votre orgueil vous a porté à
solliciter pour autrui des choses que vous
auriez dû demander pour vous-même , je
vous laisse tout en proie à votre bonne
opinion.

LE POETE.

C'est donc là tous les services que
vous pouvez me rendre ? Et bien je
vous baise les mains , & pour me ven-
ger de ces Messieurs , je vais travailler
pour l'Opera.

ARLEQUIN.

Vous avez raison , mon ami , on n'a
pas besoin de la Verité pour réussir dans
ce pays-là.

LE POETE.

Pour la Foire , pour Polichinelle.

ARLEQUIN.

Pour le Pont-Neuf.

LE POETE.

Que les Romains pressiez de l'un à l'autre bout ;
Doutent où je puisse être & me trouvent par tout.

S C E N E X.

LA VERITE', *les deux* COMEDIENS,
ARLEQUIN.

LE COMEDIEN *François.*

DE'sse , nous sommes au desespoir
de vous avoir déplû.

LA VERITE'.

Je ne m'attendois par à vous trou-
ver plus raisonnable que les autres ; mais
n'importe , je veux faire un présent à
l'une de vos deux Troupes.

LE COMEDIEN *François.*

Peut-on vous demander en quoi il con-
siste ?

LA VERITE'.

En un Acteur : le voilà.

LE COMEDIEN *François le tirant par
le bras.*

Je le crois excellent pour notre
Théâtre.

LE COMEDIEN *Italien le retirant.*

Il ne sera pas moins bon pour le nôtre.

LA VERITE'.

Je le laisse le Maître de choisir la
Troupe qui lui convient

DE LA VERITE'. 101

ARLEQUIN.

Voyons.....

*Il fait plusieurs lazis avec les Comediens
l'Italien lui donne du jeu, & le François se
plaint qu'il lui a gâté sa perruque.*

ARLEQUIN.

Allons, allons, je suis des vôtres,
mon ami.

LA VERITE'.

Acceptez-le de ma main.

ARLEQUIN.

*Vivat, me voilà Comedien; mais à pro-
pos, cela fera-t-il ma fortune?*

LA VERITE'.

Tu n'en as demandé qu'une médiocre
tu dois être content.

LE COMEDIEN François.

Mais, Déesse.....

LA VERITE'.

Je vous dédommagerai par quelque
Actrice nouvelle.



SCENE IX.

LA VERITE', LE SUISSE,
ARLEQUIN, LES COMEDIENS.

LE SUISSE.

EH ! Montame , emporte vite votre
maison hors de la Ville.

LA VERITE'.

Qu'y a-t-il ?

LE SUISSE.

Tout le monde il vient avec de grosses chandelles de paille pour brulir votre Temple: ils disent qu'il n'ont pas besoin de la Ferité, & que vous gâtez tout leur affaire.

LA VERITE'.

Ils n'ont pas tort.

LE SUISSE.

Chacun a porté son plainte chez le Commissaire, & sti Montsir habilé avec un robe de chambre tout noir , il vient mener vous en prison par un Sentence.

ARLEQUIN.

Ah ! Madame , c'est moi qui suis cause de l'accident qui vous arrive.

DE LA VERITE. 103

LA VERITE'.

Je vais le prevenir & disparoître.

ARLEQUIN.

Vous m'aviez bien dit que vous ne
feriez pas long-tems dans ce pays-ci.

LA VERITE'.

J'y ai encore plus resté que je ne
croyois.

SCENE DERNIERE.

LE COMMISSAIRE , ARCHERS ;
& les fusdits.

LE COMMISSAIRE.

O U est la Verité ?

ARLEQUIN.

Bon , elle est bien loin , ne croyez-
vous pas qu'elle vous attendoit ?

LE COMMISSAIRE.

Elle a tort , je ne venois ici que
pour lui rendre tous les respects qui lui
sont dûs. Que je suis malheureux de ne
l'avoir pas trouvée !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la premiere fois que vous
l'avez manquée,

Dernier Divertissement de Masques.

C Hantons , dansons tous ,
La Verité n'est plus avec nous ;
Sur nos défauts , lorsqu'elle nous éclaire ;
Ce n'est point pour nous soulager :
Elle devrait plutôt les taire ,
Ne pouvant les corriger.
Chantons , dansons tous ,
La Verité n'est plus avec nous.

On danse.

I. VAUDEVILLE.

Quand vous sçavez qu'une cruelle
Sans aucun fruit , vous fait brûler pour elle,
Malheureux amant rebuté ,
Quelle fatale vérité !
Mais quand par un sort favorable ,
Vous lisez dans ses yeux ,
Remplis de feux ,
L'instant heureux ,
Qui doit combler vos vœux :
Verité trop aimable !

Qu'une famille vous marie
Sans votre choix , selon sa fantaisie ;

A

DE LA VERITÉ. 105

A quelque vicillard hebété ,
Quelle fatale vérité !
Mais quand par un sort favorable ;
On vous donne un galand
Jeune & fringant ,
Et qu'il vous prend
Sans perdre un seul instans ;
Vérité trop aimable !

LE SUISSE.

Lorsque vous demandir bouteille ;
Et que votre Hôte il fait la sourde oreille ;
Qu'il n'afre point de charité ,
Quelle fatale vérité !
Mais quand il être fort traitable ;
Qu'il vous donne du fin
Jusqu'au matin ,
Et qu'un Catin
Vous en verse tout plein ;
Vérité fort choulie !

ARLEQUIN.

Lorsque nous voyons une Pièce
Faire bâiller, inspirer la tristesse ;
Pour toute la Communauté ,
Quelle fatale vérité !
Mais quand par un sort favorable ,
Le Temple de la Vérité. K

Le parterre applaudit,
Se réjouit,
Badine & rit
A tout ce que l'on dit :
Verité trop aimable !

On danse.

II. VAUDEVILLE.

Laissons notre voisin en paix ;
Sur autrui ne glosons jamais,
Et nous agirons à merveille ;
Sur nous le trait de Verité
Peut-être également porté ;
Nous devons craindre la pareille.

Le pauvre Lubin est un sot,
Je le sçais ; mais je n'en dis mot ;
Et je crois agir à merveille :
Car je suis époux comme lui ,
Et dès demain , dès aujourd'hui ;
Il peut m'arriver la pareille.

A Philis je sçais un galant ;
Je n'en dirai rien cependant ;
Et je crois agir à merveille :
Car enfin que sçait-on comment ;
Dès aujourd'hui , dès ce moment ,
Il peut m'arriver la pareille.

ARLEQUIN.

Lorsqu'on ffile chez nos voisins ;
Nous n'en paroissions pas plus vains ;
Et nous agissons à merveille :
Car enfin , que sçait-on , vraiment ;
Dès aujourd'hui , dès ce moment ,
Autant nous en pend à l'oreille.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux , un Manuscrit ,
intitulé : *Le Temple de la Verité* , Co-
medie ; Je n'y ai rien trouvé qui puisse
en empêcher l'impression , ce 15. Juillet
1726.

SECOUSSE.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux , *le Nouveau Thea-
tre Italien* ; j'ai examiné en particulier les
differentes Pieces qui le composent , & je
n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher
l'impression. Fait à Paris ce 3. Novem-
bre 1728.

DANCHET.

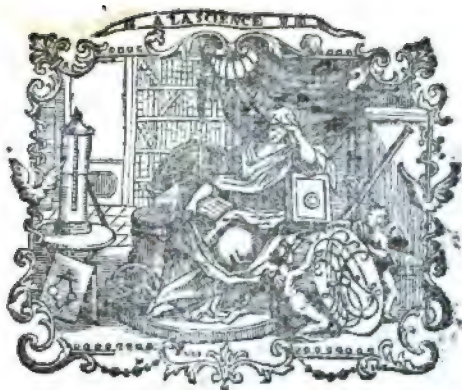
NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'AMOUR PRECEPTEUR.

COMEDIE EN DEUX ACTES.

Par M. G***.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
ordinaires du Roy le 25. Juillet 1726.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science:

M. D. C. C. X X X I I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.



A MONSIEUR
LE CHEVALIER
DE LA VALLIERE.

MONSIEUR,

J'ai hésité quelques momens à mettre votre nom à la tête de cette Comedie ; mais à qui convenoit-il mieux de dédier L'AMOUR PRECEPTEUR, qu'à un jeune Seigneur, beau comme l'Amour même, qui a les qualitez les plus essentielles pour se faire aimer ? En effet, MONSIEUR, vous n'avez qu'à vous montrer pour enlever tous les cœurs, les graces sont répandues dans vos actions les plus indifferentes, & mille

ÉPISTRE.

belles qualitez réunies dans votre personne, vous rendent, avec justice, les delices de l'illustre & vertueuse Princesse à qui vous êtes attaché par les liens du sang ; Elle partage toute son affection entre vous, MONSIEUR, & Monsieur votre frere, qui est le seul qui puisse vous être comparé ; Les sentimens de cette grande Princesse sont toujours fondez sur la raison, son discernement est exquis, & l'extrême tendresse qu'elle ressent pour vous, MONSIEUR, fait bien mieux votre éloge, que tout ce que je pourrois dire à votre sujet. Je sens que la matiere est au-dessus de mes forces, & lorsque j'ai l'honneur de vous présenter une Piece que le Public a reçu favorablement ; je n'ai point eu d'autre dessein que celui de vous assurer, MONSIEUR, du profond respect & du sincere attachement avec lequel je suis.

Votre très-humble & très-
obeissant serviteur G...3

L'AMOUR

PRECEPTEUR

ACTEURS.

ALBERTI, Gentilhomme Venitien.

LELIO , }
SILVIA , } Enfans d'Alberti.

HENRIETTE , Pupile d'Alberti.

ARLEQUIN , }
SPINETTE } Domestiques d'Alberti.

FLAMINIA sous le nom du Seigneur Frederico.

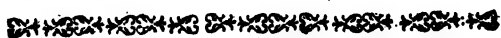
TRIVELIN , Valet de Flaminia.

HORACE , Oncle de Flaminia.

La Scene est à Venise.



L'AMOUR PRECEPTEUR.



ACTE PREMIER.

*La Scene représente une Salle de la maison
d'Alberti.*

HENRIETTE, ARLEQUIN.

HENRIETTE.



H ! mon cher Arlequin , je
ne me sens pas de joye.

ARLEQUIN rit.

Ah , ah , ah.

HENRIETTE.

De quoi ris-tu donc ?

noms careffans qui plaisent tant aux personnes que l'on aime.... Bon jour , Henriette, bon jour.

ARLEQUIN.

Franchement elle a raison ; bon jour Henriette, bon jour... qu'elle brusquerie ! à votre place je lui aurois dit , ma chere petite Henriette , mon petit cœur , ma petite reine , que je suis charmé de vous rencontrer ici ! permettez que je vous dérobe un petit baiser.

HENRIETTE.

Ce garçon là ne manque pas d'esprit... En effet , c'est ainsi que l'on doit en agir avec sa femme prétenduë.

LELIO.

Ma femme !

HENRIETTE.

Oui , Monsieur , votre femme : le Seigneur Alberti votre pere , ne vous a-t-il pas commandé , encore aujourd'hui , de me regarder sur ce pied-là ?

LELIO.

Mais, Henriette , vous n'êtes encore qu'une enfant.

HENRIETTE.

Un enfant ! j'ai douze ans passez , afin que vous le sçachiez , & à cet âge là , l'on peut fort bien être mariée.

PRECEPTEUR.

13

ARLEQUIN.

Cela est vrai , sur tout quand le fruit est précoce ; allons , Seigneur Lelio , rendez s'il vous plait vos respects à votre épouse ~~fi~~ure , & demandez-lui excuse de votre impolitesse.

HENRIETTE.

C'est fort bien dit , rangez-vous à votre devoir , Monsieur , & l'on vous pardonne votre indifférence passée.

LELIO.

Cela me feroit rire dans un autre tems , mais je suis si outré de la dureté de mon pere . . .

HENRIETTE.

Eh bien , Monsieur , je vous attends.

LELIO.

Eh Henriette , laissez-moi , vos discours me fatiguent ; voilà encore une plaisante petite fille , de le prendre sur ce ton là !

ARLEQUIN.

Ahi , ahi , ahi , ahi.

HENRIETTE.

Plaisante petite fille ! ah ! je creve ; plaisante petite fille , à une personne de mon âge ; ah je vous apprendrai , Monsieur , à me traiter ainsi.

L E L I O.

Et que ferez-vous ?

H E N R I E T T E.

Je serai bien-tôt votre femme en dépit de vous , & dans cette qualité je vous ferai voir beau jeu.

A R L E Q U I N.

Oh ! il n'y a rien à redire à cela , la vengeance est naturelle.

H E N R I E T T E.

Je cours avertir le Seigneur Alberti de vos mépris , il m'en fera raison , ou... je ne suis pas fille....

A R L E Q U I N.

Voilà un serment terrible.

H E N R I E T T E.

Suis-moi, Arlequin. *Ils sortent.*

L E L I O.

Sous quelle malheureuse étoile suis-je donc né ? ah ! ma chère Flaminia , quel qu'obstacle que l'on apporte à notre amour , je perdrai plutôt la vie que de devenir infidèle.



SCENE III.

LELIO, SILVIA.

SILVIA.

EH! mon frere, que faites vous? vous connoissez l'esprit violent de notre pere. Vous allez encore l'irriter par la maniere dont vous en agissez avec Henriette: ne pouvez-vous vous contraindre avec elle un seul moment?

LELIO.

Non, ma soeur, je n'y puis plus tenir; depuis que mon pere l'a assurée qu'elle m'épouserait, cette petite folle me désespere.

SILVIA.

En verité vous n'êtes pas plus raisonnable qu'elle, & si je n'avois pris le soin de l'arrêter & de prier Arlequin de la mener dans ma chambre, mon pere seroit déjà informé de votre peu de complaisance.

LELIO.

Eh! ma soeur, que vos leçons conviennent peu à l'état où je suis; ah! Fla-

46 L'AMOUR

minia , Flaminia , quel sacrifice on veut
exiger de moi ?

SILVIA.

Mais mon frère , cette Flaminia est
donc une grande enchanteresse , pour
vous ôter ainsi l'usage de la raison ?

LELIO.

Ah ! Silvia , si vous connoissiez cette
charmante fille , vous ne seriez plus sur-
prise de la vivacité de mon amour ; que
n'aimez-vous , ma chere sœur ! vous sen-
tiriez en un moment jusqu'où vont tou-
tes mes peines.

SCENE I V.

LELIO , SILVIA , ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MAdemoiselle venez , si vous voulez ,
contenir la petite Henriette ? elle
veut à toute force sortir de votre chambre
pour aller trouver le Seigneur Alberti.

SILVIA.

Je vous quitte , mon frère , je vais tâ-
cher d'adoucir son esprit irrité.

(*Elle sort.*)

SCENE V.

PRECEPTEUR.

SCENE V.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO *se promene en rêvant & donne toutes les marques d'un homme agité d'un violent chagrin.*

ARLEQUIN.

NOtre jeune Maître paroît enfoncé dans ses reflexions ; il faut que je me divertisse un peu à ses dépens.

LELIO.

Faut-il qu'un père barbare separe deux cœurs aussi étroitement unis !

ARLEQUIN.

Permettez, Monsieur, que je vous felicite sur le choix de Mr. Alberti votre pere

LELIO *en lui donnant un soufflet.*

Tiens , voilà pour ton compliment... fors impertinent...

ARLEQUIN.

Ce n'est que pour badiner Mademoiselle Heriette est si aimable , elle a de petites manieres si douces , si engageantes.

L'Amour Precepteur,

B

LELIO lui donne des coups de pieds au cul.

Ah, maraut que vous êtes, vous voulez rire ? Oh je vous ferai connoître à qui vous vous jouez . . . hors d'ici.

ARLEQUIN pleurant.

Cela devient sérieux... s'avez-vous bien, Monsieur, que je commence à me fâcher ?

LELIO.

Eh que m'importe ?

ARLEQUIN.

Il m'importe à moi : je suis un valet fidèle ; Monsieur Alberti veut que vous épousiez la petite Henriette, j'y ai donné mon consentement, & vous l'épouserez.

LELIO.

Je l'épouserai, traître ?

ARLEQUIN.

Oui, vous l'épouserez.

LELIO.

Ah ! Je t'apprendrai à parler.

Il leASSE, *Arlequin* crie de toutes ses forces.



S C E N E V I.

LELIO, ARLEQUIN, ALBERTI.

E ALBERTI.
H que diantre as-tu à pleurer ainsi ?

ARLEQUIN.

Je ne pleure pas sans raison, Monsieur, je viens d'être roué de coups.

ALBERTI.

Qui t'a battu ?

ARLEQUIN.

Le signor Lelio.

ALBERTI.

Mon fils ?

LELIO.

C'est ainsi que l'on doit traiter un Valet insolent.

ARLEQUIN.

Un soufflet, trois coups de pied au cul, vingt coups de bâton ; voilà de beaux présens de nocces.

ALBERTI.

Qu'est-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Voilà ce que m'a valu le compliment que j'ai fait à Monsieur sur son mariage.

ge avec Mademoiselle Henriette.

ALBERTI.

Oùï , vous le prenez sur ce ton ? oh je mettrai bien tôt ordre à votre conduite.

LELIO.

Vous ferez ce qu'il vous plaira , mon pere , mais vous ne me ferez pas changer de resolution ; en vain vous m'avez fait , pour ainsi dire , enlever de Bologne , où j'achevois mon Droit , pour me faire quitter tout commerce avec Flaminia : c'est une fille fort riche , d'une beauté & d'un merite superieur à celles de son sexe , & chez laquelle les plus illustres Cavaliers de cette Ville tiennent à honneur d'être reçus : j'ai eu l'avantage de lui plaire & d'en être aimé ; nous nous sommes donnez une promesse de mariage , & rien n'est capable de rompre les engagemens que j'ai pris avec elle.

ALBERTI.

Je ne suis que trop informé de vos folles prétentions , mais n'esperez pas que j'y donne jamais les mains : vous épouserez Henriette , ou par la mort . . .

ARLEQUIN.

Oui , elle sera votre femme , j'y ai regardé , oh , oh.

PRECEPTEUR. 21

LELIO.

Maraut... Eh! mon pere, y pensez-vous bien? moi épouser Henriette, une enfant! elle a près de cent mille écus, il est vrai; sa mere qui vous l'a confiée en mourant, vous a chargé de lui choisir un bon parti, & vous croyez que rien ne convient mieux à l'arrangement de vos affaires que de me la donner en mariage.

ALBERTI.

Sans doute.

LELIO.

Voilà de beaux projets, mais ils ne seront pas exécutez, sur ma parole.

ALBERTI.

Ils le feront.

LELIO.

Non, mon pere.

ARLEQUIN.

Nous vous ferons bien obéir...

LELIO.

Sans le respect que j'ai pour mon pere, je t'affommerois de coups.

ARLEQUIN.

Le respect que vous avez, dites-vous, pour le Signor Alberti, vous empêche de me battre?

ALBERTI.

Sans doute, je voudrois bien qu'il

22 L' A M O U R

poussât l'audace jusqu'à...

ARLEQUIN.

Oh cela étant, vous n'épouserez jamais votre mijaurée de Flaminia ; c'est moi, qui vous le dis.

LELIO,

Mon pere....

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Vous serez marié avec Henriette.

LELIO.

Je perds patience....

ALBERTI.

Je m'en mocque.

ARLEQUIN.

Et nous ferons les accords dès ce soir, n'est-il pas vrai Seigneur Alberti ?

LELIO.

Je n'y puis plus tenir.

Il éloigne Arlequin vers la Cantonade & le bat.

ARLEQUIN.

Ayuto, misericordia, Signor padre, ayuto.

ALBERTI.

Attends, attends coquin.

ARLEQUIN,

Ah je suis estropié son tutto rovinato. Il pleure.

PRECEPTEUR. 23

*Arlequin & Alberti font une Scene de laz-
zis très courte & très vive ; le premier est dans
une colere extrême d'avoir été battu , après
qu' Alberti l'a assuré que son fils ne lui man-
queroit pas de respect ; le second est outré de
l'insolence de Lelio : ils parlent tous deux à
la fois , & Alberti à toutes les peines imagi-
nables à faire taire Arlequin.*

ALBERTI.

Ecoute , Arlequin , je sçais un reme-
de à l'insolence de Lelio.

ARLEQUIN pleurant.

J'aimerois mieux un remede contre les
coups de bâton.

ALBERTI.

Lelio n'a gueres que dix-neuf ans , il
n'a pas achevé son Droit ; je veux lui
donner un Precepteur qui ne le quittera
pas d'un moment , jusqu'à ce qu'Hen-
riette soit en état d'être mariée : je lui
confierai toute l'autorité que j'ai sur lui.

ARLEQUIN.

Vous ne lui ferez pas un grand pré-
sent ; mais Monsieur , s'il vous plaît , le
Precepteur ne sera-t-il pas battu , par
Monsieur Lelio ?

ALBERTI.

Au contraire , il sera en droit de le

corriger vivement : un Précepteur est
un homme respectable.

ARLEQUIN.

Et où est-il, ce Précepteur ?

ALBERTI.

Je vais le chercher : dans Venise , il y
en a plusieurs qui ne demanderont pas
mieux que d'entrer chez moi.

ARLEQUIN.

Ne prenez point cette peine , j'ai vot
tre affaire.

ALBERTI.

Comment ! tu en connois un ?

ARLEQUIN.

Oùi , vous dis-je.

ALBERTI.

Il me faut un grand'homme.

ARLEQUIN.

Celui-là est petit , mais . . .

ALBERTI.

J'entends un homme de merite , en a-
t-il ?

ARLEQUIN.

Ah , ah , je vous en assure.

ALBERTI.

Vert ?

ARLEQUIN.

Celui que je vous propose est rouge ;
jaune , bleu & blanc.

ALBERTI.

PRECEPTEUR. 45

ALBERTI.

Tu veux rire ?

ARLEQUIN.

Ne vous embarrassez de rien ; votre homme est tout trouvé , mais je vous avertis d'une chose , c'est qu'il a grand appetit.

ALBERTI.

Nous tâcherons de le satisfaire , ma table est assez bonne, comme tu le sçais ?

ARLEQUIN.

Comment ! il mangera à votre table ?

ALBERTI.

Sans doute , veux-tu qu'il mange avec des Valets ?

ARLEQUIN.

Oh ! il n'est pas glorieux , & c'est ce dont il s'embarrasseroit le moins ; mais voici à peu près ce que je sçai qu'il pourra vous demander. A déjeuner une bonne bouteille de vin , un pain d'une livre , & la moitié d'un faucisson de Boulogne.

ALBERTI.

Cela vaut fait.

ARLEQUIN.

Mallepeste , c'est un bon métier d'être Précepteur : à dîner un plat grand comme cela , de Vermicelle , ou de Macarons.

L'Amour Precepteur.

C

ALBERTI.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Un foye de veau dans la poëlle , &
une bonne livre de fromage de Milan.

ALBERTI.

Tu te moques ?

ARLEQUIN.

Monsieur , chacun a son ragoût , c'est
un homme qui se feroit pendre pour du
fromage.

ALBERTI.

Voilà un homme d'un caractère bien
singulier ; mais s'il me convient . . .

ARLEQUIN.

Deux bouteilles de vin & du dessert : le
souper à peu près de même ; cela vous
accommode-t-il ?

ALBERTI.

Très-fort , tout ce que tu m'as deman-
dé là , est fort commun , & si je suis
content de celui que tu me proposes , je
prétends le traiter tout autrement.

ARLEQUIN.

Cela étant je vous l'amène ici dans un
demi-quart d'heure . . . mais au moins
vous mettez dans le marché qu'il ne sera
pas battu par Monsieur Lelio.

ALBERTI.

Très-sûrement. Va, cours, je t'attends avec impatience.

SCENE VII.

La Scène change & représente le devant de la maison d'Alberti, & une Auberge vis-à-vis.

FLAMINIA en Cavalier, sous le nom de Federico, TRIVELIN.

TRIVELIN.

● **M**A foi, Mademoiselle, voulez-vous que je vous parle naturellement? je crains que vous n'ayez fait une sottise de vous travestir en Cavalier pour courir après l'Amant que l'on vous enlève: cela feroit bien l'heroïne de Roman, & pour une fille d'esprit, & dont la réputation étoit si bien établie à Bologne, voilà un pas assez délicat.

FLAMINIA.

Ah! Trivelin, cesse de m'affliger par d'inutiles réflexions, je me suis dit à moi-même tout ce que l'on pouvoit me représenter sur ce voyage; j'ai vainement com-

batu mon penchant , l'amour a été le plus fort , & je ne puis plus vivre sans mon cher Lelio.

TRIVELIN.

Cet amour est doublement vif : il nous a fait crever plus de quatre chevaux de poste , & j'en suis encore tout écorché ; mais Mademoiselle , que dira le Seigneur Horace votre oncle , quand il saura votre départ ?

FLAMINIA.

J'ai pris le soin de l'en instruire par une lettre , & je lui fais croire que je me suis retirée dans un Convent , d'où je lui donnerai de mes nouvelles quand il en fera temps.

TRIVELIN.

Il n'est pas aisé à tromper & je crains bien qu'il ne découvre notre retraite.

FLAMINIA.

Oh ! tu m'impaticntes avec tes craintes & tes réflexions , songe seulement à mes affaires : voilà la maison du Seigneur Alberti , à ce que l'on m'a appris , je vais entrer dans cette Hôtellerie , tâche de découvrir ce qu'est devenu mon cher Lelio ; tu as de l'esprit , il est inutile de te donner là-dessus de plus amples instructions.

SCENE VIII.

TRIVELIN, ARLEQUIN,
SPINETTE.

TRIVELIN.

J' Apperçois une jeune fille & un valet
qui sortent de cette maison : retirons-
nous un peu à l'écart & voyons si nous
ne pourrions pas tirer quelque éclaircisse-
ment de leur conversation.

ARLEQUIN à Spinette.

Ouy, morbleu, te dis-je, je veux me
venger, & il ne sera pas dit que Mon-
sieur Lelio m'ait traité comme il a fait
sans raison.

TRIVELIN.

On parle de notre amoureux, appro-
chons.

SPINETTE.

Mais mon cher Arlequin, ce n'est pas
tout-à-fait sans raison que notre jeune
maître t'a battu ; de quoi t'avises-tu de
le contrarier ? tu connois sa vivacité.

ARLEQUIN.

Mais aussi, le Seigneur Alberti est le
Maître.

SPINETTE.

J'en conviens , mais tu ne l'es pas toi : pourquoi de propos délibéré chagriner ce pauvre garçon ? tu t'es attiré ces coups de bâton ; c'est ta faute.

ARLEQUIN.

Mais aussi Monsieur Lelio n'est point raisonnable : son pere ne veut pas qu'il songe à une certaine Flaminia ; il prétend qu'il épouse la petite Henriette , & l'affaire seroit déjà conclüe , si elle avoit seulement deux ans de plus : car tu sçais qu'elle n'en a guères plus de douze , & qu'elle est très-délicate.

TRIVELIN.

Obiné !

SPINETTE.

Je sçais tout cela , & de plus que le Signor Alberti cherche un Précepteur pour mettre auprès de son fils , afin de le tenir de très-court ; tu trouves donc la conduite de notre vieux Maître bien raisonnable ?

ARLEQUIN.

Mais...

SPINETTE.

Et tu serois d'avis que Monsieur Lelio se disposât à épouser Henriette dans quelques années , parce qu'elle a cent

PRÉCEPTEUR. 31

mille écus, à ce que l'on dit, & que Flaminia n'en a peut-être pas la moitié tant.

ARLEQUIN.

Eh ! mais le bon sens veut que cela soit ainsi.

SPINETTE.

Fort bien ; je suis aussi de ton sentiment : oh ça , Arlequin, tu m'aimes, à ce que tu dis ?

ARLEQUIN.

Cela n'est pas équivoque.

SPINETTE.

Tu n'as pas grand bien , comme tu fçais.

ARLEQUIN.

Non , & notre fortune est assez égale.

SPINETTE.

Si l'on me présentoit quelqu'honnête garçon qui eût trois ou quatre mille francs , & que l'on voulût m'engager par intérêt à t'être infidelle , cela t'accommoderoit-il ?

ARLEQUIN.

Non vraiment.

SPINETTE.

Cela m'accommoderoit moi ; & comme l'on vient de me faire cette proposition , & que j'y trouve mon avantage , je l'ai acceptée sans hésiter.

L'AMOUR

ARLEQUIN.

Cela n'est pas possible !

SPINETTE.

Cela est très-vrai , & je t'abandonne :
adieu mon pauvre Arlequin.

ARLEQUIN.

Ah perfide Spinette ! tu me jouerois
un pareil tour ? ingrate ! tu veux donc
me voir mourir de douleur ?

SPINETTE.

Oui ; que m'importe.

ARLEQUIN *pleure.*

Hou , hou , hou.

SPINETTE *rit.*

Ha , ha , ha.

ARLEQUIN.

Tu ris encore , scelerate ?

SPINETTE.

Pourquoi non ?

ARLEQUIN.

Tu n'as pas pitié de l'état où je suis ?

SPINETTE.

Eh , as-tu pitié toi , de la situation où
est notre jeune Maître ? tu ne veux pas
que je te quitte pour faire ma fortune ,
& tu es d'avis qu'il abandonne Flaminia
qu'il aime , pour Henriette qu'il n'aime
point , parce qu'elle est beaucoup plus
riche ? cela n'est point naturel.

PRECEPTEUR.

33

TRIVELIN à part.

Voilà une rusée commere.

ARLEQUIN.

J'ai tort, j'en conviens, & je donne
les mains au mariage de cette Flaminia
avec Monsieur Lelio.

SPINETTE.

Et moi je romps dès ce moment mes
engagemens avec le jeune homme qui a
quatre mille francs.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SPINETTE.

Je te le jure.

ARLEQUIN.

Ah ! ma chere Spinette, je respire,
j'allois mourir à tes pieds si tu avois
continué à m'être infidelle.

SPINETTE.

Va, va, je ne l'ai jamais été, ce n'é-
toit qu'une comparaison.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu une comparaison ?

SPINETTE.

C'est-à-dire, que j'ai feint cette his-
toire pour te faire connoître qu'il faut
toujours prendre son cœur par autrui.

ARLEQUIN.

Ah Spinette, plus de comparaisons je

te prie, elles m'étouffent ; voilà qui est fait, je suis du parti de notre jeune Maître... mais cependant je veux me venger de ses coups de bâton.

SPINETTE.

Et que prétens-tu faire ?

ARLEQUIN.

Tu le sçauras dans peu.

SPINETTE.

Prends garde à tes épaules.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne crains rien sur cet article ; j'en ai de bonnes cautions.

SPINETTE.

A la bonne heure. (*On appelle Spinette.*) Mais je crois que l'on m'appelle.

ARLEQUIN.

Adieu charmante Spinette, tu m'as causé une frayeur dont je ne sçaurois sevenir.

SPINETTE.

Tant mieux ; je suis bien-aise de connaître que tu m'aimes véritablement.



S C E N E IX.

TRIVELIN, FLAMINIA *sous
le nom de Federico.*

S TRIVELIN.
Seigneur Federico?

FLAMINIA.

Que me veux-tu?

TRIVELIN.

Votre Amant est ici, Mademoiselle?

FLAMINIA.

Ah ! quelle satisfaction pour mon
cœur !

TRIVELIN.

Le Seigneur Alberti ne l'a fait reve-
nir si précipitamment de Bologne, que
par rapport à vous, c'est encore ce que
je viens d'apprendre.

FLAMINIA.

Quel sujet d'affliction !

TRIVELIN.

Ce n'est pas encore tout ; il le marie
à une fille qui a cent mille écus de bien.

FLAMINIA.

Ah ! je suis morte, soutiens-moi
Trivelin.

TRIVELIN.

Doucement, le mariage n'est pas en-

core achevé, il y a un petit obstacle.

FLAMINIA.

Je suis dans le plus affreux defespoir
..... mais quel est donc cet obstacle ?

TRIVELIN.

C'est que la personne qu'Alberti veut
lui faire épouser n'a guères que douze
ans....

FLAMINIA.

Ah ! je respire.

TRIVELIN.

Et pour empêcher que le cœur de vo-
tre jeune Amant ne tombe ici dans le mê-
me inconvenient qu'à Bologne, le Sei-
gneur Alberti lui cherche un Precepteur
qui puisse repondre de ses actions....
& cela rompt toutes nos mesures.

FLAMINIA.

Un Precepteur, Trivelin ! (*d'un air
gai*) ah ! que m'annonces-tu ?

TRIVELIN.

Oui, Mademoiselle, je suis sûr que le
bon homme court à present tout Venise
pour trouver un pédant, severe, rebar-
batif, ennemi des femmes, & qui puisse
veiller exactement sur la conduite de
son fils.

FLAMINIA.

Ah ! mon cher Trivelin, tu me rends

PRECEPTEUR. 37

la vie , tous mes chagrins disparoissent
dans ce moment.

TRIVELIN.

Je ne vous comprends pas.

FLAMINIA.

Que tu as peu d'esprit!

TRIVELIN.

Quoi, vous pourriez?

FLAMINIA.

Viens te dis-je , suis-moi : l'amour est
un Protée qui prend toutes sortes de for-
mes ; je vais sur ma parole tailler de la
besogne au Seigneur Alberti.

TRIVELIN.

Mais en verité Mademoiselle . . .

FLAMINIA.

Eh , suis-moi sans craindre & sans
raisonner.

TRIVELIN.

Allons donc , tout coup vaille.

Ils entrent dans l'Auberge.



S C E N E X.

ALBERTI, ARLEQUIN.

ALBERTI.

A Rlequin est bien impatientant ! il m'avoit promis de m'amener un Précepteur pour mon fils Mais je crois l'entendre.

ARLEQUIN.

Bonnes nouvelles , Seigneur Alberti ; votre Docteur est trouvé.

ALBERTI.

Et où est-il ?

ARLEQUIN.

Ici près , lui dirai-je de venir ?

ALBERTI.

Sans doute.

ARLEQUIN.

J'y cours. *Il sort.*

ALBERTI.

Parbleu, Monsieur mon fils , nous vous réduirons à la raison , & il ne sera pas dit que vous vous roidissiez contre mes volontez : le petit impertinent ! refuser une fille avec cent mille écus , pour s'attacher à une autre qui n'a peut-être pas

PRECEPTEUR.

39

le quart de cette somme.

Arlequin arrive habillé en Docteur avec une barbe noire, il contrefait sa voix, fait plusieurs lazis & reverences.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme l'on voit briller entre les Astres le Soleil, entre les éléments le feu, entre les grains le froment, entre les choses liquides le vin, entre les mets les plus exquis les macarons, de même l'on voit briller dans Venise l'illustre & le magnifique Seigneur Alberti.

ALBERTI.

Ah ! Monsieur, voilà un éloge qui me rend confus.

ARLEQUIN.

Je le croi ma foi ; ce n'est point là un compliment ordinaire.

ALBERTI.

On le voit bien ; mais Monsieur, avec autant de capacité que vous paroissez en avoir, puis-je me flatter que vous voudrez bien avoir l'œil sur la conduite de mon fils ?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy . . . Arlequin m'en a parlé comme d'un jeune homme retif ; mais je me conduirai avec lui de manière que je vous le rendrai bien-tôt plus souple . . .

vous êtes, sûr au moins, qu'il ne me donnera pas des coups de bâton ?

A L B E R T I.

Ah ! Monsieur, mon fils est trop bien né pour cela.

A R L E Q U I N.

Arlequin m'a pourtant dit que cela pourroit m'arriver, c'est pourquoi de peur d'accident je me suis muni d'une cuirasse par-dessous cet habit.

A L B E R T I.

O quel impertinent, d'avoir été dire une pareille sottise à cet honnête homme ? Je vais lui laver la tête comme il faut... Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Monsieur.

A L B E R T I.

Ce n'est pas vous, Monsieur, que j'appelle, c'est mon coquin de valet... Arlequin ?

A R L E Q U I N.

Monsieur.

A L B E R T I.

Ouais, j'entens parler ce faquin, & je ne le vois point.

A R L E Q U I N.

Monsieur, les vermicelli & les macarons sont-ils prêts ?

A L B E R T I.

PRECEPTEUR. 41

ALBERTI à part.

Ah , ah , je ne me trompe point , c'est Arlequin ; c'est lui-même , je vais lui apprendre à vouloir se jouer à moi.

ARLEQUIN.

Le foye de veau & le fromage de Milan

ALBERTI.

Vous aurez de tout cela , Monsieur , Arlequin m'a fait entendre que vous l'aimez fort.

ARLEQUIN.

Il ne vous a pas menti d'un seul mot.

ALBERTI.

Mais , Monsieur , dites-moi je vous prie , êtes-vous brave ?

ARLEQUIN.

Comme un Alexandre.

ALBERTI.

Tant mieux j'en suis bien-aise.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ?

ALBERTI.

C'est que dans un moment vous allez avoir besoin de tout votre courage.

ARLEQUIN.

A table peut-être ?

ALBERTI.

Non , Monsieur , je voulois vous le
L'Amour Precepteur. D

42 L' A M O U R

cacher , mais puisque ce maroufle d'Arlequin vous en a averti , mon fils est le garçon du monde le plus violent ; & il s'est armé de deux pistolets de poche , dont il a juré de tuer le premier Précepteur qui sera assez hardi pour l'aborder je crois l'entendre , allons ferme Monsieur , le voilà.

Arlequin se deshabile comiquement & fait plusieurs lazis.

A R L E Q U I N.

Ayuto, misericordia. , je suis mort!

A L B E R T I.

Ah, ah , te voilà donc démasqué à présent? je sçavois bien que tu n'étois qu'un franc poltron.





ACTE II.

*La Scene est toujours devant le Logis
d'Alberti.*

SCENE PREMIERE.

SILVIA, HENRIETTE.

SILVIA.

EN verité Henriette , vous n'êtes pas sage : vous devriez vous corriger de vos petites vivacitez , & mon frere n'est nullement content de vous.

HENRIETTE.

J'en suis fâchée , Mademoiselle , mais Lelio est si froid avec moi , que j'ai tout lieu de me plaindre de ses manieres.

SILVIA.

Et sçavez-vous la raison de son indifference ?

HENRIETTE.

Non , je crois pourtant être assez jo-

lie pour meriter quelqu'attention.

SILVIA.

C'est , ma chere Henriette , que vous ne sçavez pas encore comment il faut se conduire avec les hommes.

HENRIETTE.

Eh ! que faut-il donc faire pour plaire à ces beaux Messieurs-là ?

SILVIA.

Loin de se jeter à leur tête , il faut adroitement les rebuter : un peu de fierté sied bien à notre sexe.

HENRIETTE.

Mais comment voulez-vous que je fasse la fiere avec Monsieur Lelio , & que je le rebute ? il ne m'a jamais rien demandé.

SILVIA.

Vous n'aurez pas plutôt pris avec lui un air de reserve , que vous le verrez changer de manieres ; plus une conquête est difficile à faire , plus elle plaît ; & j'ai là quelque part , que les hommes avec nous , ressembtent à des Voyageurs alterez qui rencontrent de l'eau : ils la boivent avec un plaisir extrême ; mais ont-ils temperé l'ardeur qui les brûloit , ils tournent aussi-tôt le dos à la fontaine.

PRECEPTEUR. 45

HENRIETTE.

Je comprends cela à merveille , & dorénavant je ferai en sorte que Lelio aura toujours soif.

SILVIA.

Fort bien , profitez donc de mes conseils.

HENRIETTE.

Oh ! je vous en assure , adieu ma chère & bonne amie.

SILVIA.

Cette petite coquine-là a trop d'esprit ; mais voici mon pere , il paroît bien pensif.

S C E N E II.

ALBERTI, SILVIA.

ALBERTI.

AH ! vous voilà Silvia ; que fait votre frere ?

SILVIA.

Il est livré au plus noir chagrin , & je me crois obligée de vous avertir , que si l'on continuë à le traiter avec autant de dureté , cela lui fera tourner la cervelle.

43 L'AMOUR

ALBERTI.

En voici bien d'une autre ! je n'ai pas besoin de vos conseils ; Mademoiselle , je sçai ce que je dois faire là-dessus , ren- trez seulement au Logis.

SILVIA.

Je n'ai point prétendu vous fâcher , mon pere , je me retire. *Elle sort.*

ALBERTI.

Vous ferez fort bien . . . parbleu je crois qu'elle sera aussi du parti de son frere ; mais j'apperçois , à ce qu'il me semble , deux hommes vêtus de noir qui paroissent disputer avec chaleur , ne se- roit-ce point quelques sçavans tels que j'en cherche un pour Lelio ? écoutons- les.

SCENE III.

FLAMINIA en Docteur , sous le nom de Federico , TRIVELIN en Docteur , ALBERTI vers le fond du Théâtre.

TRIVELIN.

N Oh, je ne me rends point au pompeux étalage
De ces discours fleuris, & de ce beau langage

PRECEPTEUR. 49

Ce n'est qu'à la raison qu'on me verra céder,
Elle seule est en droit de me persuader ;
Ainsi ne faites plus briller votre éloquence ,
Je ne me laisse point tromper à l'apparence.
Ces anciens Heros que vous défigurez ,
Au Temple de memoire ont été consâtrez ;
De l'immortalité c'est le précieux gage.
A leurs vertus pourquoi faire un sensible outrage ?
Pouvez-vous démentir leurs exploits glorieux ?

F E D E R I C O.

Et moi je vous soutiens qu'ils étoient vicieux ;
Qu'on remarquoit en eux des deffauts en grand
nombre ,
Que loin d'être Heros, ils n'en étoient que l'ombre.

T R I V E L I N.

De l'illustre Thesée admirons la valeur.
Que put le Minotaure ? il en fut le vainqueur ;
Descendit aux Enfers pour ravir Proserpine.

F E D E R I C O.

C'étoit un vagabond qui vivoit de rapine.

T R I V E L I N.

Fort bien ; & Romulus ?

F E D E R I C O.

Un pauvre enfant trouvé :
Un fils de Louve , enfin un brigand achevé.

T R I V E L I N.

Numa ?

L'AMOUR

FEDERICO.

Prenoit avis d'une fille de joye.

TRIVELIN.

Licurgue ?

FEDERICO.

Fabriquoit de la fausse monnoye.

TRIVELIN.

Aristide passa pour un homme de bien.

FEDERICO.

Oui , mais après sa mort on ne lui trouva rien ;

Et l'on n'eut pas dequoi payer sa sepulture.

TRIVELIN.

Caton d'Utique avoit une ame noble & pure.

FEDERICO.

Il haïssoit Cesar , & sans un grand effort ,

Pour n'avoir pas un maître , il se donna la mort.

TRIVELIN.

Tarquin ?

FEDERICO.

Fit trop souffrir de maux à sa patrie ;

Et fut chassé de Rome avec ignominie.

TRIVELIN.

Pirrus ?

FEDERICO.

Un coup de pierre abbatit ce Guerrier.

TRIVELIN.

Marius ?

FEDERICO.

PRECEPTEUR. 49

F E D E R I C O.

Fit la canne au milieu d'un boubier;

T R I V E L I N.

Quintus ?

F E D E R I C O.

Fit une tache à la grandeur Romaine;

T R I V E L I N.

Aristote aura-t'il mérité votre haine ?

Ce fameux Philosophe ?

F E D E R I C O.

Il n'étoit pas pieux;

Avec irreverence il parloit de ses Dieux

T R I V E L I N.

Quel homme ! & de Crassus, Docteur, que vous
en semble ?

F E D E R I C O.

Crassus étoit avare & poltron tout ensemble.

T R I V E L I N.

Et le grand Alexandre ?

F E D E R I C O.

Il aimoit trop le vin;

Son plus cher favori fut tué de sa main.

T R I V E L I N.

Agamemnon, ce Roi ?

F E D E R I C O.

Boureau de sa famille

Conduisit à l'autel sa malheureuse fille.

L'Amour Précepteur.

E

L'AMOUR

TRIVELIN.

Annibal ?

FEDERICO,

Negligea l'excez de son bonheur,

TRIVELIN.

Scipion ?

FEDERICO,

De Guerrier devint un Laboureur :

Enfin tous ces Heros si vantez dans l'Histoire ;

Avec trop d'injustice , ont acquis de la gloire ;

Des deffauts éclatans les rendent odieux

Jamais un faux brillant n'éblouira mes yeux ;

Ils ont sacrifié tous les jours de leur vie

A la noire fureur , l'ambition , l'envie :

Plus grand qu'eux mille fois , pur dans mes actions ;

Je sçai moriginer , dompter mes passions.....

TRIVELIN.

Oui , vous êtes vraiment plus sage qu'on ne pense ;

La moderation , & surtout le silence ,

Est la grande vertu qu'en vous l'on voit briller ;

Vous avez le talent de ne gueres parler...

Morbieu tous vos discours ne font que me com-
fondre.

On n'a pas seulement le tems de vous répondre ;

*Il sort en colere.*ALBERTI, *à part.**O che grand virtuoso !* Oui , quoique
jeune , voilà un prodige d'érudition. *Que*

PRECEPTEUR. 57

je serois heureux , si je pouvois avoir un homme de cette capacité auprès de Lelio Monsieur

FEDERICO *seignant de ne pas voir Alberti.*

Je n'en démordrai pas , vous dis-je.

ALBERTI.

Je ne suis pas capable , Monsieur , de disputer contre vous.

FEDERICO.

Et ventrebieu de quoi te mêles-tu donc de me soutenir tant d'extravagances ?

ALBERTI.

Vous vous méprenez , Seigneur Docteur , ce n'est pas moi qui conteste contre vous.

FEDERICO.

Ah ! Monsieur , je vous fais excuse . . . c'est que je viens d'avoir une contestation un peu vive avec un ignorant qui vouloit me soutenir

ALBERTI.

J'ai tout entendu . . . Mais Monsieur , oserois-je vous demander s'il y a longtemps que vous êtes à Venise ? il me paroit que vous n'êtes pas de ce pays.

FEDERICO.

Vous avez raison , Seigneur , je voyage depuis dix ans par toute l'Europe pour y trouver un homme raisonnable que je

ne puis rencontrer ; il faudra , je croi ;
que j'aïlle le chercher parmi les Sauvages.

ALBERTI.

Ah ! Monsieur , sans vous donner tant
de peines , si vous vouliez borner vos
courses en cette Ville , je me ferois un
extrême plaisir de recevoir chez moi un
homme d'une science aussi peu commune.

FEDERICO.

Je vous suis obligé , Monsieur , de vo-
tre politesse.

ALBERTI.

Ne me refusez pas cette grace , je
vous en conjure ; j'ai un fils jeune , &
qui ne manque pas d'esprit , je serois char-
mé qu'il profitât pendant quelque tems
des leçons d'un aussi grand homme.

FEDERICO.

Estes-vous marié , Monsieur ?

ALBERTI.

Je suis veuf , Dieu merci.

FEDERICO.

Je vous en felicite ; cela étant j'accepte
votre proposition pour quelques mois , je
veux rendre votre fils si habile , & cela
en si peu de tems , que vous en serez sur-
pris vous-même.

ALBERTI.

Vous me comblez de joye.

PRECEPTEUR.

53

FEDERICO.

Ce jeune homme est sans doute docile ?

ALBERTI.

Il est né avec une douceur extrême ; mais je vous avouerai naturellement qu'une violente passion a un peu altéré son caractère, il est devenu amoureux.

FEDERICO.

Tant pis ! cette maudite manie dérange tous mes projets.

ALBERTI.

Sa sœur a beau lui représenter la folie qu'il y a de s'attacher sans raison . . .

FEDERICO.

Comment sa sœur ! Est-ce que vous avez des femmes chez vous ?

ALBERTI.

J'ai une fille assez jolie, une petite personne de douze ans que je destine pour femme à mon fils, & une Servante avec un valet : voilà tout mon monde.

FEDERICO.

Serviteur . . .

ALBERTI.

Où allez-vous donc ?

FEDERICO.

Je vous quitte, Monsieur, je ne puis rester dans votre maison : l'amour fait tous les malheurs de ma vie, & je ne

E iij

puis entendre parler de cette passion sans m'égarer.

ALBERTI.

Oh ! Monsieur , vous ne risquerez rien chez moi , je n'y veux point entendre parler d'amour , & je ne cherche un homme sage pour mettre auprès de mon fils , que pour lui arracher cette passion du cœur.

FEDERICO.

J'y suis peut-être moins propre qu'un autre . . . mais l'embaras où je vous vois me fait pitié , je veux bien vous accorder votre demande.

ALBERTI.

Je ne me sens pas de joye , & je vous donne toute l'autorité possible sur mes enfans , & même sur mon Domestique.

FEDERICO.

J'en userai sagement ; mais dites-moi , quel est l'objet de la tendresse de votre fils , est-ce une fille de ce Pays ?

ALBERTI.

Non , c'est une Bolonoise , fille d'esprit , à ce que l'on dit :

FEDERICO.

Vous l'appellez ?

ALBERTI.

Flaminia.

PRECEPTEUR

55

FEDERICO.

Flaminia ! quoi la Niece du Seigneur Horace ?

ALBERTI.

Justement elle-même , la connoissez-vous ?

FEDERICO.

Si je la connois ! comme moi-même ; nous avons quelquefois disputé ensemble à Bologne ; embrassez-moi Seigneur , vous êtes trop heureux de m'avoir trouvé . . . je vous donne avis que Flaminia est actuellement dans cette Ville.

ALBERTI.

Oh Ciel ! que me dites-vous ?

FEDERICO.

Je vous dis la verité : je viens de la reconnoître à quatre pas d'ici , travestie d'une maniere fort singuliere ; elle cherche l'occasion de s'introduire chez vous , & guette apparemment le moment favorable de parler à votre fils ; elle ne manque pas d'esprit , vous aurez peine à rompre ses mesures ; la liberté du Carnaval autorise les déguisemens , ils se rencontreront & toutes vos peines seront peut-être inutiles.

ALBERTI.

Que je vous ai d'obligation ! mais vous

E. iiii

redoublez mon inquietude , & l'empres-
sement que j'ai de mettre mon fils entre
vos mains ; je vais l'appeller . . . Il faut
bien se garder au moins , de lui dire que
cette Flaminia est ici.

F E D E R I C O .

Il ne le sçaura que trop tôt.

A L B E R T I .

Je le vois qui s'approche , éloignez-
vous de quelques pas , je vais le prépa-
rer à se soumettre à vos leçons.

F E D E R I C O *à part.*

Amour , conduis tous mes artifices , à
bonne fin.

S C E N E I V .

A L B È R T I , F L A M I N I A *sous*
le nom de Federico , L E L I O .

L E L I O .

A H ! je suis las de tant de contrainte,
je ne puis plus soutenir l'état où je
suis.

F E D E R I C O *à part.*

Le pauvre enfant !

A L B E R T I .

De la joye , mon fils , de la joye.

PRECEPTEUR. 57

LELIO.

Est-ce que vous consentiriez que j'épousasse ma chère Flaminia? ...

ALBERTI.

Quelle extravagance! tu n'as que Flaminia dans la tête: ce n'est point cela, c'est une nouvelle que j'ai à t'annoncer qui te doit faire plaisir, j'ai trouvé le plus habile homme du monde....

LELIO.

Et qu'en voulez-vous faire?

ALBERTI.

Le mettre auprès de toi pour t'instruire...

LELIO.

C'est donc pour achever de me désespérer que vous m'annoncez cette belle nouvelle? oh bien mon père, je vais moi-même vous en apprendre une autre; je n'ai que faire de votre Précepteur.

ALBERTI.

Et moi, j'entends & je veux qu'il soit auprès de toi.

LELIO.

Il n'en fera rien.

ALBERTI.

Ah! je te ferai bien obéir.

LELIO.

Vous me pousserez à bout, mais sachez

que le desespoir me fera faire quelque action dont vous aurez lieu de vous repentir.

ALBERTI.

Et que feras-tu ?

LELIO.

Je me poignarderai. . .

ALBERTI.

Tarare , je crains peu ces menaces. Voilà Monsieur qui veut bien se donner la peine de prendre soin de ta conduite ; allons qu'on lui fasse & promptement , toutes les soumissions que l'on doit à son Maître ; sinon . . .

FEDERICO *à part.*

Je n'y puis plus tenir . . . Seigneur ce n'est point ainsi que l'on doit traiter les jeunes gens , trop de rigueur revole leur esprit , laissez-moi parler à votre fils . . . comment l'appellez vous . . .

ALBERTI.

Lelio.

FEDERICO.

Mon cher enfant , vous oubliez ce que vous devez à votre pere , lorsque vous ne voulez pas me recevoir de sa main . . .

Il a tort , j'en conviens , de me présenter à vous avec des paroles un peu trop rudes , mais l'obéissance que vous lui devez , veut que vous vous soumet-

PRECEPTEUR. 59

tiez à ses volontez..... regardez moi ,
mon cher Lelio, d'un œil moins irrité...
vous verrez dans toute ma physionomie
que je ne suis pas un maître si terrible
que vous vous l'imaginez.

LELIO à part.

Ciel que vois-je ! mon adorable Fla-
minia ?

FEDERICO.

Vous vous faites un fantôme de ce
que vous regarderiez comme un bon-
heur si vous étiez moins préoccupé ;
croyez-vous qu'une personne telle que
moi , soit si embarrassante ? vous vous
trompez, Lelio, je veux être plutôt votre
compagnon que votre Maître , & je me
flatte que Monsieur votre pere aura tout
sujet de se louer de votre obéissance...

ALBERTI.

Cela me fend le cœur.

FEDERICO.

Il est ébranlé.

ALBERTI.

Plût à Dieu qu'il se rendît à un dis-
cours si touchant.

LELIO.

Quel enchantement ! quel charme sé-
duisant me fait en un moment rentrer
dans le devoir ! ce que je vois , ce que je

sens , n'est-il point un effet de quelqu'illusion?

ALBERTI.

Non , mon cher fils.

LELIO.

Et bien mon pere , je vous avoue que ses paroles m'ont penetré le cœur : vous me voyez à vos pieds pour vous demander pardon de ma désobéissance , je reconnois que j'ai eû tort , & je suis si confus , que je ne sçais ou j'en suis.

FEDERICO à *Alberti*.

Vous voyez que l'on vient à bout par la douceur de gagner les esprits les plus indociles , il n'y a que maniere de s'y prendre . . . son bon naturel me charme & je ressens pour votre fils une tendresse . . .

ALBERTI.

J'en pleure de joye ; l'habile homme ! l'habile homme ! venez mon cher enfant & meritez le pardon que je vous accorde par une parfaite soumission au Seigneur . . .

FEDERICO.

Federico , c'est mon nom pour vous servir.

ALBERTI à *Lelio*.

Je veux que vous dépendiez absolu-

PRECEPTEUR. Orment de lui , que vous n'ayez point d'autres volontez que les siennes & que vous le regardiez comme moi-même , entendez-vous ? **LELIO.**

Je ne me ferai point du tout violence pour vous obéir , mon pere.

ALBERTI.

Je rentre chez moi pour prendre quelques papiers , ensuite je vais chez trois ou quatre personnes où j'ai affaire , & je reviens dans une demie heure au plus tard.... Non Seigneur Federico , je n'oublierai jamais vos bontez.

Alberti sort.

S C E N E V.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*

LELIO.

FEDERICO.

ENfin nous sommes libres , & je puis vous témoigner toute la douleur que j'ai ressentie de notre separation : vous en voyez les effets par le parti que j'ai pris : je sçais que ma réputation en souffrira ; mais l'amour a été le plus fort & j'ai tout oublié pour avoir le plaisir de vous revoir. **LELIO.**

Ah ! charmante Flaminia , que notre

séparation m'a coûté de larmes , & que je ressens de joye de me voir rapproché de vous ! quelles obligations ne vous ai-je pas ! mais enfin ma chere maîtresse , quel sera le dénouement de cette affaire ?

F E D E R I C O.

Ne vous inquietez pas , mon plan est tout fait pour cela , Trivelin mon Valet est adroit & garçon d'esprit . . . mais quelqu'un sort de chez vous.

L E L I O.

C'est ma sœur.

F E D E R I C O.

Elle est fort aimable.

S C E N E V I.

FLAMINIA *sous le nom. de Federico.*
L E L I O, S I L V I A.

S I L V I A.

J'Apprends, mon frere, avec plaisir que vos chagrins sont un peu diminuez, & que vous avez reçu avec assez de tranquillité le Précepteur que mon pere vous a donné,

PRECEPTEUR. 63

LELIO.

Cela est vrai, ma sœur, j'ai cru devoir
me faire une raison.

SILVIA.

J'en suis charmée . . . c'est sans doute
Monsieur.

FEDERICO.

Oui, Mademoiselle.

LELIO.

Le Seigneur Federico, ma sœur, n'est
pas né pour cette profession, il est de
bonne famille, à ce qu'il vient de me dire,
& il paroît bien par ses manieres qu'il a
eu toute l'éducation possible.

SILVIA.

Dans la necessité que mon pere vous a
imposée, je vous felicite, mon frere, d'être
tombé dans de si bonnes mains,

FEDERICO.

Vous êtes obligeante, Mademoiselle,
j'espere que Monsieur votre frere n'aura
jamais sujet que de se louer de moi; &
comme il me paroît que vous êtes très-
unis ensemble, je ferai mes efforts pour
meriter l'honneur de votre estime,

LELIO.

Ma sœur, ce ne sont pas là des com-
plimens de College.

Non vraiment, mon frere, il ne se peut rien de plus poli, & je suis très-contente du choix de mon pere ; mais voici Henriette, que nous veut-elle ?

S C E N E V I I.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO, SILVIA, HENRIETTE.

HENRIETTE.

C'Est apparemment vous, Monsieur, que l'on appelle le Seigneur Federico ?

FEDERICO.

Oui ma belle enfant, que voulez-vous de moi ?

HENRIETTE.

Vous prier de moriginer un peu ce petit Monsieur-là : je suis très mécontente de ses manieres ; il doit bien-tôt m'épouser, & comme je viens d'apprendre que vous êtes son Précepteur, je vous prie de lui enseigner ce qu'il faut qu'il fasse aupres de moi.

FEDERICO.

Je n'ai pas beaucoup d'experience sur
cette

PRECEPTEUR. 65

cette matiere , mais je l'exhorterai à faire en sorte que vous soyez contente.

HENRIETTE.

Je vous en aurez bien de l'obligation.

FEDERICO.

Seigneur Lelio , il faut aimer avec ardeur celle qui se propose d'être votre épouse.

LELIO.

J'ai mes raisons , Seigneur Federico , pour ne lui pas témoigner à présent toute ma tendresse ; s'il m'étoit permis de lui faire voir mon cœur à découvert , elle y verroit la passion la plus vive....

HENRIETTE.

Eh ! qui vous en empêche , Monsieur ? suivez , suivez simplement les conseils de votre Précepteur.

LELIO.

Je n'en ai pas besoin , gentille Henriette , vous êtes trop aimable par vous même ; (*Il veut la caresser.*) Comment vous rebutez mes caresses ?

HENRIETTE.

Un peu de fierté sied bien aux personnes de mon sexe.

SILVIA.

Fort bien.

L'Amour Précepteur.

F

L E L I O.

J'en conviens , mais comme un jour vous devéz être ma femme , il y a de petites libertez permises qui ne doivent pas vous effaroucher.

H E N R I E T T E.

Je le crois , mais à présent je ne suis pas en humeur.

L E L I O.

Tant-pis.

H E N R I E T T E.

Les belles sont journalieres , & il est bon que vous vous accoutumiez de bonne heure à mes petites fantaisies ; (à Silvia) qu'en dites vous ? ma bonne amie , voilà le voyageur alteré.

S I L V I A.

Fort bien Henriette , vous irriterez par ce moyen l'amour de mon frere.

L E L I O.

Mais , Henriette , vous n'êtes pas raisonnable.

F E D E R I C O.

Et moi j'approuve fort Mademoiselle Henriette : plus on rebute les hommes , & plus ils sont ardens à la conquête d'une belle.

H E N R I E T T E.

Oh ! je le sçais bien ; mais à propos,

PRECEPTEUR. 67

ma chere bonne amie , le Maître à chan-
ter nous attend , il est entré par la por-
te du Jardin , & je venois en partie pour
vous en avertir.

SILVIA.

Allons le trouver.

S C E N E VII.

FLAMINIA *sous le nom de Federico.*
LELIO.

FEDERICO.

JE ne puis m'empêcher de rire des fail-
lies de cette jeune fille.

LELIO.

Vous ne sçauriez vous imaginer tout
ce que j'ai essuyé de sa part , & je crois
qu'elle m'auroit fait deserter la maison
sans les conseils que ma sœur lui a don-
né tantôt , & qu'elle vient de suivre très-
exactement ; mais chere Flaminia , ma
joye est mêlée d'une extrême inquietu-
de , je crains que mon pere ne découvre
qui vous êtes ; je mourrois de douleur
s'il falloit encore être separé de vous.

FEDERICO.

N'ayez là-dessus aucune apprehension.

F ij

Trivelin sous la figure d'un brave , doit tantôt être porteur d'une lettre qui intriguera terriblement le Seigneur Alberti , je m'offrirai à le tirer de cet embarras , & je vous raconterai de quelle manière j'espère que cette petite fourberie nous fera obtenir son consentement pour notre mariage ; mais pour mériter encore davantage sa confiance , je vais préparer une nouvelle ruse à laquelle il ne s'attend pas : faites-moi seulement donner une plume & du papier.

LELIO.

Vous en trouverez dans la chambre de ma sœur , je vais vous y conduire.

Ils entrent dans la Maison.

SCENE IX.

La Scène change & représente une Salle de la maison d'Alberti.

SPINETTE , ARLEQUIN.

SPINETTE.

POverino , Poverino , quoi il est possible que tu ayes encore sur le cœur

PRECEPTEUR. 69

les coups de bâton que t'a donné notre jeune Maître ?

ARLEQUIN.

**Ce n'est pas sur le cœur que je les ai ;
c'est sur le dos.**

SPINETTE.

Il n'y faut plus penser , mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

**Il est vrai que j'oublie tous mes maux
auprès de toi, mais ce qui me console c'est
que le Signor Lelio a un Précepteur dans
toutes les formes , & que notre vieux
Maître dit que c'est un compere qui lui
donnera bien son reste ,**

SPINETTE.

**Ne parlons plus de cela , n'as-tu pas
autre chose à me dire ?**

ARLEQUIN.

**Si fait vraiment , je te trouve aujourd'hui
toute charmante ; mais je crois te
l'avoir déjà dit tantôt.**

SPINETTE.

**N'importe , cela me paroît toujours
nouveau ; pour moi je te trouve le plus
joli brunet qu'il y ait sur la terre.**

ARLEQUIN.

En verité ?

SPINETTE.

Oh en vérité ; les filles de mon état ne mentent jamais sur cet article.

ARLEQUIN.

Que je suis content ... donne-moi que je baise cette petite menotte.

SPINETTE.

Oh ! de grand cœur.

Arlequin fait plusieurs lazis avec Spinette. Federico paroît sans qu'ils le voyent.

FEDERICO. à part ,

Que le sort de ces heureux amans me fait envie ... Il faut que je me réjouisse un peu à leurs dépens , l'habit que je porte m'y autorise. (à Spinette) N'avez-vous point de honte de répondre ainsi aux folles caresses d'un garçon.....?

ARLEQUIN.

Ohimé ! voilà le Précepteur mais Monsieur ...

FEDERICO.

Taisez-vous, impertinent , si le Signor Alberti scavoit cela , il vous chasseroit sur l'heure l'un & l'autre.

SPINETTE.

Y a-t-il donc si grand mal à se laisser baiser la main ?

ARLEQUIN.

Pardi , c'est bien la moindre chose , il

PRECEPTEUR.

71

n'y a rien de plus simple.

FEDERICO.

Une fille sage & vertueuse ne doit pas souffrir la moindre petite liberté de la part d'un homme; allons [à Spinette] retournez auprès de votre Maîtresse.

ARLEQUIN.

Gerni ! voilà une plaisante morale , & pour un Docteur vous me paraissez bien ignorant.

FEDERICO.

Vous êtes un insolent , mon ami , & si je vous y retrouve , je vous ferai donner les écrivains , entendez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ne sçai à quoi il tient que je ne froie les oreilles à ce beau Précepteur....

FEDERICO.

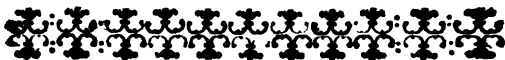
Plait-il ? vous menacez je croi : ah je vous apprendrai, Monsieur l'impertinent à qui vous parlez.

Il le casse.

ARLEQUIN.

Ayuto ! misericordia ! ayuto !

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

La Scene est chez Alberti.

S C E N E P R E M I E R E.

LELIO, SILVIA.

LELIO *à part.*

EST-il un homme plus heureux que moi ! au moment que j'allois me livrer au dernier desespoir , Flaminia arrive à Venise , & pour surcroît de bonheur , elle trouve le moyen de s'introduire chez mon pere , & d'y passer pour mon Précepteur. Mais j'apperçois Silvia , elle ne me voit pas , elle rêve , qu'auroit elle dans l'esprit ?

SILVIA, *sans voir Lelio.*

Qu'est-ce que cela signifie ? je ne me reconnois plus... je suis dans une agitation extrême... tout m'inquiete.... je change de place à tous momens & sans sçavoir pourquoi.... une foule im-
por

PRECEPTEUR. 77

fortune de pensées plus bizarres les unes que les autres , me passe par la tête ma gayeté ordinaire m'abandonne . . . ah Ciel ! seroit-il donc possible que je me livrasse ainsi à des impressions que mon cœur reçoit si aisément & que le bon sens désavouë . . . Non , c'en est fait , rejettons ces sentimens & courons-y porter un prompt remède.

L E L I O.

Où allez-vous donc si vite , ma chere sœur ?

S I L V I A,

Je vais , mon cher frere , travailler à votre repos,

L E L I O.

Comment !

S I L V I A.

Oui , je vais supplier mon pere de renvoyer dans le moment même le Seigneur Federico.

L E L I O.

Mon Précepteur ?

S I L V I A.

Lui-même : mon pere ne fait pas attention qu'un homme de cet âge & de cette figure ne convient nullement dans cette maison.

L'Amour Précepteur,

G

HELIO.

O Ciel ! qu'entends-je , [à *Silvia*] & pourquoi , ma sœur , cette délicatesse ?

SILVIA.

Pourquoi cette délicatesse ? en voici la raison , mon frere ; toutes nos voisines commencent à parler de ce Précepteur ; il est ridicule , dit l'une , que le Seigneur Alberti ayant une fille aussi jeune , prenne chez lui un Précepteur qui ne paroît pas avoir vingt-cinq ans : il est fait au tour , dit l'autre ; regardez la vivacité de son tein , son air fin , spirituel , & quel feu sort de ses yeux ; ah ! ajoute la jeune Hortense , les grâces ont pris plaisir à le former : que mon frere n'a-t-il un Précepteur aussi beau , & aussi bien fait ! je ne le quitterois pas un moment , & en moins de six mois je voudrois acquérir toutes les sciences de son Maître : que *Silvia* est heureuse !... Oh mon frere , ces discours me choquent , je ne suis point d'humeur à écouter ces sots raisonnemens ; ma réputation m'est chère , & je vais faire entendre cela si nettement à mon père , que je suis sûre que *Federico* ne couchera pas ce soir à la maison.

PRECEPTEUR. 75

LELIO.

Ah ! ma sœur , que me faites-vous appercevoir ? & qu'allez-vous découvrir à mon pere ? Vous qui me reprochiez tantôt mon amour pour Flaminia , vous laisseriez-vous enflamer à la premiere vue d'un homme qui n'est pas d'une condition égale à la vôtre ?

SILVIA.

Moi ! mon frere , vous rêvez , je crois : pouvez-vous me croire capable d'une pareille foiblesse ? moi aimer ? Ah ! j'ignore , grâce au Ciel , ce que c'est que l'amour.

LELIO.

Ne vous y trompez pas , Silvia , Federico vous plaît.

SILVIA.

Federico me plaît ! & je veux qu'il quitte la maison. Mais voilà des raisonnemens pitoyables ; tenez mon frere , Flaminia est dans ce logis...

LELIO.

Qui vous a dit cela ?

SILVIA.

Comment , qui me l'a dit ? personne.

LELIO.

Et comment le sçavez-vous donc ?

Gij

L'AMOUR

SILVIA.

C'est une supposition.

LELIO.

Ah ! j'entens , j'entens.

SILVIA.

Flaminia donc , est dans ce Logis ;
vous l'aimez , vous pouvez la voir &
lui parler à tous momens ; voudriez-
vous , mon cher frere , l'en faire sortir ?

LELIO.

Non vraiment , j'en serois au desesp-
poir.

SILVIA.

Et bien donc , concluez que je n'aime
point Federico , mais seulement que
j'ai sojn de ma reputation . . . ce jeune
homme , mon frere , a trop de merite ,
il est d'une politesse extrême , son es-
prit est insinuant , il n'ignore de rien :
je sçais tout cela , je le vois , je le sens ,
& je ne veux point que l'on puisse en
rien soupçonner ma vertu ; car vous se-
riez peut-être tout le premier à la soup-
çonner vous-même.

LELIO.

Moi ! Oh je vous jure que non,

PRÉCEPTEUR. 77

SCENE II.

SILVIA, LELIO, FLAMINIA *sous*
le nom de Federico, ALBERTI à
la fin de la Scène.

SILVIA.

LE voilà ; ce beau Précepteur que
vous voulez que je voye malgré les
mauvais discours.

LELIO.

Venez à mon secours ; Seigneur Fe-
derico , vous vous êtes fait un ennemi
terrible dans cette maison ; & que je le
combats de toutes mes forces : vous seul
pourrez peut-être vaincre son obstina-
tion.

SILVIA.

Qu'allez-vous dire , mon frere ? ah
Ciel , laissez-moi m'éloigner.

LELIO.

Non s'il vous plaît, ma sœur, je veux
vous faire honte des sentimens que vous
avez pour le Seigneur Federico.

FEDERICO.

Qu'est-ce à dire ?

L E L I O.

C'est-à-dire , que ma sœur a conçu tant d'aversion pour vous , qu'elle veut absolument aller prier mon pere de vous renvoyer du Logis.

F E D E R I C O à Silvia.

O Ciel ! . . . & par quelle raison , belle Silvia , me suis-je attiré votre haine sans l'avoir mérité.

S I L V I A.

Moi , Monsieur , je ne vous hais point , mon frere ne sçait ce qu'il dit.

F E D E R I C O.

C'est pourtant me haïr que de parler contre moi au Seigneur Alberti.

S I L V I A.

Je ne sçai où j'en suis, (*bas à Lelio.*)
[*Haut.*] En verité mon frere vous n'êtes pas sage de me faire tenir de pareils discours ; j'estime fort Monsieur , sa capacité me charme , sa politesse m'enchan-
te , j'écoute tout ce qu'il dit avec un plaisir extrême : mais je ne l'aime pas au moins.

L E L I O.

Eh qui vous dit que vous l'aimiez , ma sœur ?

S I L V I A.

Eh bien , n'avois-je pas raison de crain-

PRÉCEPTEUR. 79

dire de dire quelque impertinence... que ne me laissez-vous en aller ?

L E L I O.

En vérité ma sœur, vous êtes si troublée que vous trahissez malgré vous les sentimens de votre cœur.

F E D E R I C O.

Quoi ! charmante Silvia, votre cœur seroit sensible à l'amour ?

S I L V I A.

Ah ! Seigneur Federico, vous vous trompez.

F E D E R I C O.

Mais le connoissez-vous bien, cet amour, pour le désavouer comme vous faites ?

S I L V I A.

Helas non, je ne veux pas même faire connoissance avec lui.

L E L I O.

Il faut pourtant le connoître pour l'éviter, ma cher sœur ; il se glisse dans nos cœurs sous tant de formes différentes, que l'on est tout surpris de l'y trouver, lorsque l'on croit n'y avoir que de l'estime.

F E D E R I C O.

Il est bien aisé de sçavoir, si Mademoiselle est dans le cas : trois ou quatre

questions décideront aisément cette affaire.

SILVIA.

Ah je ne veux point répondre à vos questions , elles m'embarrassent.

FEDERICO.

Je ne vous ai encore rien demandé ; cependant il seroit bon de sçavoir de quel temperamment est ordinairement Mademoiselle.

LELIO.

Elle étoit de l'humeur la plus gaye , la plus vive & la plus enjouée.

FEDERICO à Silvia.

Et depuis quand , belle Silvia , avez-vous changé de caractère ?

SILVIA.

Je ne sçai , mais je me trouve toute autre , rien ne me réjouit . . . je suis triste . . . abatus . . . languissante , & tout cela sans en sçavoir la raison.

FEDERICO.

Simptômes d'amour , ma belle Demoiselle , je vous en donne ma parole ; avouez-le franchement devant votre frere ; vous aimez , vous n'osez le dire , cela vous cause des étouffemens , la respiration vous manque , le cœur vous palpite

PRECEPTEUR. 81

Extraordinairement : tout cela n'est-il pas vrai ?

SILVIA à *Lelio* à part.

Ah ! mon frere , je croi qu'il est sorcier ; mais puisqu'il voit clairement tout ce qui se passe dans mon cœur , qu'il m'épargne du moins la honte de lui dire que lui seul cause ce dérangement dans ma personne.

FEDERICO.

Ceci ne laisse pas de m'embarasser / [à *Silvia*.] Quelque resolution que j'eusse prise de conserver ma liberté , je vous avouerai franchement , belle *Silvia* , que je l'ai perdue dans votre maison : je ne suis rien moins qu'insensible , je rougis quelquefois du personnage que j'y joue ; mais comme je ne veux tromper personne , je suis obligé de vous dire qu'un Philosophe de mon espece n'est gueres propre auprès des Dames.

SILVIA.

Eh pourquoi donc , s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Toujours attaché à ses livres , toujours l'esprit rempli d'une morale austere , il regarde les plaisirs les plus innocens , comme des plaisirs deffendus pour lui , ou tout au moins il les fuit pour éviter

82 L' A M O U R

les écueils qui se trouvent communément dans le commerce des femmes.

S I L V I A.

Quels sont donc ces écueils si dangereux ?

F E D E R I C O.

Puisque vous m'obligez de vous le dire , ce sont le caprice , la dissimulation , l'inconstance : car cela se trouve assez souvent dans le sexe ; je ne dis pourtant pas qu'il n'y ait quelque exception.

S I L V I A.

Oh pour moi je suis toujours égale ; on me reproche à tous momens que je suis trop franche : pour l'inconstance , je la regarde comme un monstre , & si je faisois tant que de m'attacher à quelqu'un , ce seroit pour toute ma vie.

L É L I O *bas.*

Que répondre à cela ? mais j'apprends mon pere.

Alberti paroît.

F E D E R I C O.

Voilà de beaux sentimens ; mais avec tout cela , je ne conseillerai jamais à personne d'aimer,

A L B E R T I à part.

Fort bien.

PRECEPTEUR. 83

FEDERICO.

En effet , qu'est-ce que l'amour , & pourquoi le represente-t-on comme un enfant avec un bandeau ? si ce n'est pour faire connoître qu'il nous fait rentrer en enfance par les folies auxquelles il nous expose ; & que dans cet état , semblables à des aveugles , nous sommes prêts à tomber dans tous les précipices que la dangereuse passion qu'il nous inspire ouvre sous nos pas.

ALBERTI.

Vous parlez d'Or , Seigneur Federico , voilà de la morale qu'on ne sçauroit trop payer. (à Lelio) Entends-tu bien cela , toi ?

LELIO.

Oùi , mon pere , mais je ne me sens pas assez de force pour le suivre.

FEDERICO.

Laissez-le dire , Seigneur Alberti , je vous promets de le réduire avant qu'il soit peu ; mais renvoyez-le , ainsi que Mademoiselle sa sœur , j'ai à vous parler d'affaires d'importance.

ALBERTI.

Retirez-vous l'un & l'autre ; je veux entretenir Federico sans témoins.

Lelio sort.

SILVIA.

O Ciel ! je ne lui ai fait que trop connoître ma foiblesse : iroit-il la découvrir à mon pere ? je vais me cacher ici près , & tâcher d'entendre leur conversation.

SCENE III.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA *cachée.*

ALBERTI.

CA de quoi s'agit-il ?

FEDERICO.

Je veille exactement à vos intérêts ; Seigneur Alberti ; lisez ceci.

Elle lui donne une lettre cachetée.

ALBERTI.

Flaminia ! qu'est-ce que cela signifie ?

FEDERICO.

C'est une Lettre que cette belle adresse à votre fils , & que j'ai adroitement surprise avant qu'elle arrivât jusqu'à lui.

ALBERTI.

Voyons un peu ce qu'elle contient.
Il lit.

PRECEPTEUR, 53
MON CHER LELIO,

Malgré la vigilance & la severité de mon oncle , l'amour m'a conduite à Venise , où j'ai appris en arrivant que vous étiez sous la garde d'un Précepteur fort severe ; mais quelque précaution qu'ait pû prendre le Seigneur Alberti , je trouverai moyen de vous voir , même en sa présence & sans qu'il s'en apperçoive : la nuit ne se passera pas sans que j'aye ce plaisir , & celui de vous assurer de ma parfaite tendresse.

FLAMINIA,

ALBERTI.

Tudieu quelle éveillée ! le voir en ma présence sans que je m'en apperçoive ; oh parbleu je vous en dédicà présent ; Mademoiselle Flaminia.

FEDERICO.

Ne jurez de rien , Seigneur Alberti ; l'amour est bien subtil & bien ingénieux.

ALBERTI.

Mais à présent que je suis averti , cela est impossible , & il faudroit que je fusse...

FEDERICO.

Cela peut arriver , vous dis-je , mais il faut tâcher d'y mettre ordre, je ne quitterai pas Lelio d'un seul moment ; vous

voyez que je n'oublie rien pour remplir votre attente.

A L B E R T I.

Je suis transporté de joye d'avoir chez moi une personne de votre merite : vos attentions me charment , & l'on ne peut être plus content que je le suis . . . dites-moi je vous prie , êtes-vous Gentilhomme ?

F E D E R I C O à part.

Où cela tend-il ? [*baut*] mon pere l'étoit & je n'ai point démenti le sang dont je fors.

A L B E R T I.

Vous n'avez pas grand bien ? car ordinairement les sçavans ne sont pas compris dans la taxe des aisez.

F E D E R I C O.

Qui vous a dit cela ? je possède à Naples plus de cinquante mille ducats.

A L B E R T I.

Est-il possible ?

F E D E R I C O.

Cela est très-vrai : je ne voyage que pour mon plaisir , & la bourse bien garnie ; & si je me suis retiré dans votre maison , c'est sans aucune vuë d'intérêt, par pure amitié pour vous & par inclination pour Monsieur votre fils, en qui

PRECEPTEUR. 31

Je trouve infiniment de mérite,

ALBERTI.

Je vous en ai d'autant plus d'obligation : mon fils est fort aimable , j'en conviens , mais Silvia est bien autre chose ; elle est gentille , douce , docile & c'est bien la meilleure enfant . . . qu'en dites-vous ?

FEDERICO.

On ne peut avoir plus de perfection qu'elle en a.

ALBERTI.

Trouvez-vous cela ?

FEDERICO.

Je le dis comme je le pense.

ALBERTI.

Je voudrois de tout mon cœur que vous en fussiez bien persuadé.

FEDERICO.

Et pourquoi , s'il vous plaît ?

ALBERTI.

C'est que je serois charmé que vous voulussiez être mon gendre.

FEDERICO.

Ohimé ! . . . Quoique je m'estimasse fort heureux de vous être attaché par les liens du sang , il est bon de faire quelque reflexion sur un engagement aussi sérieux & qui dure toute la vie . . .

L' A M O U R

A L B E R T I.

Seigneur Federico je me flate que vous ne vous repentirez point d'être entré dans ma famille ; ainsi obligez-moi d'écarter ces reflexions.

F E D E R I C O,

Mais . . .

A L B E R T I.

Point de mais , s'il vous plaît , donnez-moi votre parole , je vous en conjure.

F E D E R I C O.

Vous êtes séduisant , Seigneur Alberti puisque vous le voulez , je ferai là-dessus ce qu'il vous plaira.

Silvia entre brusquement.

S I L V I A.

Ah mon pere , j'ai entendu toute votre conversation , cachée derriere cette porte . . . Quoi vous voudriez . . .

A L B E R T I,

Oh , oh , qui diantre vous auroit cru si près ? mais puisque vous êtes informée de mes desseins , sçachez que je ne veux point que vous y apportiez de résistance . . . vous êtes toute interdite ! Qu'est-ce que cela veut dire ? je voudrois bien voir qu'à l'exemple de votre frere vous vous opposassiez à ma résolution.

S I L V I A.

PRECEPTEUR. 39

SILVIA.

Une fille bien née ne doit point avoir d'autres volontez que celles de son pere , & puisque vous le voulez , je vous obéirai.

ALBERTI.

Encore est-elle raisonnable. [*à Federico*] Je vous avois bien répondu de sa docilité. (*à Silvia*. Cela étant vous pouvez regarder dès à présent Federico , comme devant être dans peu votre époux. . . . Mais comme dans des affaires de cette nature , l'on ne doit rien faire qu'avec prudence , il faut auparavant que j'écrive à Naples à quelques-uns de mes amis : la raison & la bienséance veulent que je m'instruise de la famille & des facultez du Seigneur Federico.

FEDERICO.

C'est très-sagement pensé ; vous n'êtes pas obligé de me croire sur ma parole : que sçait-on ? ne puis-je pas être tout autre que je paroïs ? il y a tant d'avanturiers . . .

ALBERTI.

Vos discours & votre procédé font connoître que vous n'êtes pas de ce nombre ; mais avant que d'écrire, dites

L'Amour Précepteur. **H**

moi , je vous prie , le nom de votre famille.

FEDERICO.

Elle s'appelle Ardent , & elle est connue dans Naples. [*à part*] Je gagnerai toujours du tems par ce moyen.

SCENE I V.

ALBERTI, FLAMINIA *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO.

SILVIA *bas*.

JE ne me sens pas de joye. [*Haut*] Approchez mon cher frere , approchez ; venez feliciter le Seigneur Federico sur son mariage.

LELIO.

Le Seigneur Federico ! & à qui donc , ma sœur , s'il vous plaît ?

SILVIA.

A moi , mon frere ; mon pere qui vient de conclure ce mariage , va pour cela écrire à Naples.

LELIO.

Je ne puis m'empêcher de rire de votre vivacité , & je crois mon pere trop

PRECEPTEUR. 91

raisonnable pour faire une pareille alliance.

ALBERTI.

Comment ?

LELIO.

J'entends plaisanterie comme un autre, & je m'y prêterai si cela vous fait plaisir.

SILVIA.

Ce n'est point une plaisanterie, mon frere, je vous assure que mon pere le souhaite.

LELIO.

Oh ! je veux bien le croire, mais je suis persuadé qu'il n'en sera jamais rien.

ALBERTI.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

FEDERICO.

Me croyez-vous, Monsieur, indigne de vous appartenir ?

LELIO.

Je laisse à décider cela à mon pere.

SILVIA.

Et bien vous dis-je, mon frere, cela est tout décidé.

LELIO.

Non, ma chere sœur, il n'en sera rien.

ALBERTI.

Comment, non ? je te dis que si, moi, je trouve tant de merite dans le Seigneur

Hij

Federico , que si ce qu'il m'a dit de sa naissance & de son bien se trouve vrai , [comme je n'en doute pas ,] je prétens qu'il épouse Silvia avant qu'il soit peu.

L E L I O.

Eh non , mon pere , vous êtes trop sage pour faire un mariage aussi disproportionné : les apparences vous abusent : je connois le Seigneur Federico mieux que vous ; quelque merite qu'il ait , il ne convient point à ma sœur , elle n'attendroit pas longtems à s'en repentir , & je n'y consentirai jamais.

A L B E R T I.

Parbleu cela est plaisant ! je n'ai que faire de ton consentement.

L E L I O.

Peut-être.

A L B E R T I.

Quelle insolence !

S I L V I A.

Mais mon frere , vous n'y pensez pas ?

L E L I O.

J'y pense fort , ma sœur : n'est-il pas honteux que mon pere se laisse prévenir au premier abord d'un homme qu'il ne connoît que depuis quelques heures , & qu'il veuille vous le donner en mariage , pendant qu'il me refuse à moi son con-

PRECEPTEUR. 93

sentement pour épouser Flaminia , qui a du bien , qui est de très-bonne famille & qui a tout au moins autant de mérite dans son espece , que le Seigneur Federico ?

ALBERTI.

Ah voilà donc où tu voulois en venir , & tu prétens par cette raison ridicule , m'empêcher d'établir ta sœur avec Federico ? je me moque de tes sots raisonnemens , il entrera dans ma famille malgré toi.

LELIO.

Je gage que non.

ALBERTI.

Et moi je gage que si . . . mais voyez cet impertinent !

FEDERICO.

Vous perdriez très-sûrement , Seigneur Alberti ; je ne veux point mettre la division dans votre maison , & à moins que vous ne soyez tous d'accord sur ce point , je vous proteste que je renonce à l'honneur de votre alliance.

ALBERTI.

Vois quelle bonté , coquin que tu es ! Allons qu'on lui demande pardon.

LELIO.

Il sçait bien lui-même que la raison est de mon côté.

SILVIA.

Eh! mon frere.

LELIO.

Cela est inutile.

FEDERICO.

Puisque ce mariage vous brouille avec votre famille, il n'y faut plus penser ; & je crois même que le meilleur parti que je puisse prendre est de me retirer de votre maison.

ALBERTI.

Quitter ma maison ? vous n'en ferez rien ; au contraire je veux que rien ne s'y fasse que par vos ordres... & pour veiller encore de plus près sur ce petit mutin, je prétens faire mettre votre lit dans la chambre...

FEDERICO.

Ohimé!

ALBERTI.

Et que vous me répondiez de lui, la nuit comme le jour.

LELIO.

Ah, ah, ah, ah... Qu'est-ce que cela me fait ?

FEDERICO à Alberti.

Et par quelle raison, s'il vous plaît ?

ALBERTI bas.

C'est pour éviter qu'il ait aucun en-

PRECEPTEUR. 55

cretien avec cette Flaminia , dont vous avez surpris la lettre ; [*haut*] où je veux que vous teniez ce drole-là sous la clef.

FEDERICO. *à Alberti.*

Cela ne servira de rien , je dors d'un sommeil si profond , que l'on emporteroit toute la maison sans que je m'en apperçusse ; d'ailleurs...

ALBERTI.

Inutilité... Arlequin.

SCENE V.

ALBERTI, FLAMINIA, *sous le nom de Federico*, SILVIA, LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ME voici , Monsieur , [*à Federico.*] ignoranté.

ALBERTI.

Écoute-moi bien.

ARLEQUIN.

Oui , Monsieur , [*à Federico.* *Bavonné*], tu me payeras les coups de bâton de tantôt.

ALBERTI.

Il ne s'agit pas ici de coups de bâton.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi , Monsieur :

FEDERICO.

Laissez-lui un peu évaporer sa bile ;
 Seigneur Alberti , nous avons eû tantôt
 une petite querelle qui lui tient encore
 au cœur ; comme elle s'est terminée par
 quelques coups de bâton qu'il a reçus , il
 a de la peine à digérer cet affront.

ALBERTI.

Il vous a donc manqué de respect ?

FEDERICO.

Justement , mais je n'ai point de fiel :
 va mon pauvre garçon , je te pardonne
 ton impertinence , je ne m'en souviens
 en aucune manière.

ARLEQUIN.

Oui ! mais je m'en souviens bien moi ;

ALBERTI.

Le Seigneur Federico a fort bien fait ;
 va-t-en avec Spinette.

ARLEQUIN.

Non , Monsieur , cela est inutile , je
 n'irai pas avec elle : quelque sot , ma foi.

ALBERTI.

Et par quelle raison ?

ARLEQUIN.

C'est que ce beau Précepteur m'a donné
 des coups de bâton , parce qu'il m'a
 trouvé

PRECEPTEUR. 97

trouvé avec Spinette , & que je lui baï-
sois la main.

ALBERTI.

Il a fort bien fait ; mais je ne t'en-
voye pas avec elle pour lui baiser la
main.

ARLEQUIN *pleurant.*

Je ne pourrai jamais m'en empêcher.

ALBERTI.

Oh finis, je te prie : va-t'en te dis-je
avec Spinette dans la chambre destinée
au Seigneur Federico , prenez ensemble
son lit & le portez dans celle de Lelio ,
entens-tu ?

ARLEQUIN,

Oui, Monsieur.

ALBERTI.

Ne perds pas un moment à executer
mes ordres , pendant ce tems je vais écri-
re à Naples : vous Silvia suivez-moi.

SCENE VI.

LELIO, FLAMINIA *Sous le nom*
de Federico , ARLEQUIN,

FEDERICO.

O

U vas-tu ?

L'Amour Precepteur.

L'AMOUR

ARLEQUIN.

Je vais obéir à mon maître,

LELIO.

C'est fort bien fait.

FEDERICO à Arlequin.

Je te le défends.

LELIO riant.

Mais quand mon pere commande , il faut qu'il exécute ses ordres.

FEDERICO.

Ecoute , Arlequin , jet'ai rossé tantôt pour t'avoir trouvé avec Spinette ; si tu veux ne rien faire de ce que le Seigneur Alberti t'a ordonné , je te laisserai la liberté entiere de la voir , & de lui parler.

ARLEQUIN.

Cette promesse est-elle serieuse ?

FEDERICO.

Oui.

LELIO.

Et moi je te donnerai cent coups de bâton si tu désobéis à mon pere.

ARLEQUIN.

Oh parbleu accordez-vous : si j'obéis je ne parlerai plus à Spinette?

FEDERICO.

Très-certainement.

ARLEQUIN.

Si je n'obéis pas je serai roué de coups.

PRECEPTEUR.

99

LELIO.

Cela n'est-il pas juste ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Non , cela n'est pas juste , hou , hou
hou , hou.

FEDERICO.

En verité Lelio vous n'y pensez pas ,
de tourmenter ainsi ce pauvre garçon ,
[*à Lelio demi-bas.*] Mais j'ai donné quel-
ques ordres à Trivelin qu'il ne se presse
pas d'exécuter : je cours le joindre , &
je reviens dans un moment.

SCENE VII.

*La Scene change & represente le devant
de la maison d'Alberti.*

TRIVELIN *en brave* , LELIO,
ARLEQUIN.

TRIVELIN.

ME voilà plaisamment fagoté ! moi
qui suis le vrai miroir de la pol-
tronnerie , il faut que je contrefasse le
brave ; ma foi Mademoiselle Flaminia
n'y pense pas , & si je trouve quelqu'un

100 L' A M O U R

qui parle plus haut que moi , je lâche d'abord le pied. Je vois deux personnes sortir de la maison du Seigneur Alberti ; c'est notre amoureux & son valet , éloignons-nous quelques pas.

ARLEQUIN *à Lelio.*

O ça , Monsieur, faisons la paix ensemble , j'oublie ce qui s'est passé entre nous , & laissez-moi désobeir à votre pere : pardi c'est bien la moindre chose.

L E L I O.

Eh bien j'y consens , mais c'est à condition que dorénavant tu seras plus sage.

ARLEQUIN.

Ah je respire ! Que je vous embrasse mon cher maître , vous me rendez la vie : je verrai donc Spinette tout à mon aise , je lui parlerai , je la caresserai , nous nous dirons mille douceurs.

TRIVELIN *brusquement.*

Par la ventrebieu je suis bien malheureux de ne pouvoir trouver la maison de ce traître d'Alberti.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce-là ? il parle bien peu respectueusement de Monsieur votre pere.

TRIVELIN.

Je donnerois de bon cœur une pi-

PRECEPTEUR. 101

tolle pour sçavoir la demeure de ce
veillaque, afin d'y mettre le feu tout à
l'heure.

ARLEQUIN à Lelio.

Monsieur, l'argent est rare, laissez-
moi gagner cette pistolle.

LELIO.

Je croi sous ce déguisement reconnoi-
tre Trivelin... feignons. A qui en avez-
vous, mon ami, pour parler aussi insou-
lemment que vous faites?

TRIVELIN.

A qui j'en ai, morbleu? & sçavez-
vous qu'il y va de ma vie de remettre
ce billet en main propre à un vieux ro-
quentin nommé Alberti? j'appartiens au
plus brutal de tous les hommes, qui
me cassera la tête, si je ne lui rapporte
pas la réponse.

S C E N E V I I I.

TRIVELIN, LELIO, ARLEQUIN,
ALBERTI, & ensuite FLAMINIA
sous le nom de Federico.

ALBERTI *sortant de sa maison.*

Q Uel vacarme fait-on donc ici?

I ij

ARLEQUIN.

Ma foi , Seigneur Alberti , vous arrivez fort à propos.

TRIVELIN.

Quoi ! c'est là cet Alberti que je cherche ? Serviteur.

ALBERTI.

Qu'est-ce que me veut ce coupe-jaret ?
FEDERICO *à part, arrivant de la Ville.*

Bon , Voici Trivelin que je cherchois.

TRIVELIN *à Alberti.*

Lisez & promptement.

ALBERTI.

Ah ! voici Federico fort à propos : mais moi je ne comprends rien à tout ceci , tenez , lisez je vous prie cette lettre..

FEDERICO *lit la Lettre.*

Seigneur Alberti , vous m'avez offensé dans l'honneur , & de tels affronts demandent du sang répandu. Je vous attendrai dans un quart-d'heure sur la place qui est au-devant de votre maison , trouvez-vous-y armé d'une bonne épée , sinon dans vingt-quatre heures je réduirai votre maison en cendres.

Cela est vif... [*à Alberti*] & quel est l'homme qui se plaint de vous ?

ALBERTI.

Moi ? je n'ai offensé qui que ce soit.

PRECEPTEUR. 103

TRIVELIN.

Quelle réponse porterai-je à mon maître ?

FEDERICO.

Tiens maraut la voilà (*elle lui donne un soufflet.*)...

TRIVELIN.

Ah ventre, un soufflet ! (*Flaminia se jette sur un des pistolets qu'il a à la ceinture, le lui met sur la gorge, & lui fait rendre l'autre*) miséricorde !

FEDERICO.

Ah Monsieur l'insolent , je vous apprendrai à faire le rodomont ; dites à votre Maître, tel qu'il puisse être , qu'on ne le craint gueres , & qu'on l'attendra à l'heure marquée ... Arlequin , reconduisez ce faquin jusqu'au bout de la rue.

TRIVELIN.

Il n'en est pas de besoin , Monsieur . . .

ARLEQUIN.

Oh je ne vous laisserai pas là assurément.

Après plusieurs ceremonies, Arlequin le vasse & le chasse.



S C E N E I X.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous
le nom de Federico.*

FEDERICO.

Vous paroissez surpris de ce qui vient de se passer, Seigneur Alberti ? Vous le ferez encore davantage quand vous sçavez que je veux mettre votre ennemi à la raison.

ALBERTI.

Comment ?

FEDERICO.

Comme je n'ai endossé cette robe que parce que j'avois la main trop dangereuse & que j'ai tué sept à huit personnes dès la première botte, je prétens me battre à votre place, & mettre bientôt votre homme hors de combat.

ALBERTI.

Cela est étonnant : voilà un homme universel !

LELIO.

Seigneur Federico, c'est à moi à repousser l'insulte que l'on veut faire à mon

PRECEPTEUR. 105
pere , je ne manque point de cœur , & je
porte à mon côté de quoi vanger . . .

A L B E R T I .

Voilà de nos étourdis . . non, non, Mon-
sieur ; je vous défends d'y penser un seul
moment : vous êtes un plaisant cham-
pion !

F E D E R I C O .

Le Seigneur Alberti a raison : je me
retire dans ma chambre , vous me ferez
appeller quand vous aurez besoin de
moi.

S C E N E X.

**A L B E R T I , L E L I O , A R L E Q U I N ,
S I L V I A .**

A R L E Q U I N .

Ah, ah, ah ! le drôle de corps ; ma foi
je n'ai jamais vû un plus grand pos-
tron ; il n'a pas osé tourner le visage , &
il a fort bien fait , car sûrement je ne l'au-
rois pas conduit si loin.

S I L V I A .

Quel bruit vous fait donc tous sortir
de la maison ?

L E L I O .

Mon pere vient de recevoir un défi

d'un inconnu qui veut le voir l'épée à la main pour une offense qu'il dit en avoir reçue.

ALBERTI.

Et Federico, dont la bravoure égale la science, prend ma place ; & compte se défaire aisément de notre ennemi.

SILVIA.

Mais pourquoi Federico se bat-il ?

ALBERTI.

Parce que je ne suis pas en âge de me battre , & que Lelio n'a jamais appris à faire des armes.

SILVIA.

Ah je suis au desespoir ! Federico se fera tuer , je cours l'empêcher d'exposer ainsi sa vie.

LELIO.

Mais , ma sœur, vous ne faites pas réflexion

SILVIA.

Pardonnez-moi , mon frere, vous êtes à présent bien aise d'être défait du Seigneur Federico , je souhaite moi le conserver le plus long-tems qu'il me sera possible.

Elle rentre dans la maison.

ALBERTI à Lelio.

Va va , malgré les remontrances de

PRECEPTEUR. 107

Silvia, Federico nous tiendra parole . . .
mais plus j'y pense & moins je me sou-
viens d'avoir offensé personne.

ELIO.

Il faut pourtant bien que vous ayez
quelqu'ennemi qui croye avoir sujet de
se plaindre de vous . . . mais enfin si le
Seigneur Federico alloit être vaincu? car
les armes sont journalieres.

ALBERTI.

Je serois très-fâché & très-embarrassé
je te l'avouë . . . mais cela n'arrivera pas.
. . . Voici apparemment notre homme.

ELIO à part.

C'est sans doute Trivelin qui vient
ici sous un autre déguisement jouer le
rôle de l'oncle de Flaminia . . . mais que
vois-je? . . . Ciel! Quel contretems, c'est
le Seigneur Horace lui-même.

ALBERTI.

Ne me quitte pas au moins.



S C E N E X I.

ALBERTI, LELIO, HORACE.

H O R A C E.

DAns mon affliction , l'on ne peut être plus heureux que je suis : ma nièce dispaçoit de Bologne ; je me doute qu'elle est à Venise ; je prends la poste sur ses traces ; j'y arrive , & la première personne que j'y rencontre , c'est Trivelin mon coquin de Valet que j'oblige à me tout avouer , & j'apprens de lui que sous un habit déguisé , & sous mon nom , il alloit faire une querelle à Alberti , au sujet de la promesse de mariage que Lelio a faite à Flaminia. Ma nièce qui s'est introduite chez son amant , travestie en Precepteur, devoit à la place d'Alberti , se battre contre Trivelin , feindre d'être blessée dangereusement , & se découvrir ensuite , au moment que ce Valet presseroit Alberti l'épée à la main de consentir à l'exécution de cette promesse. Voilà de fort jolis projets ! mais je crois voir le pere de Lelio . . . c'est ainsi que

PRECEPTEUR. 109

Trivelin me l'a dépeint Oh je n'en doute plus , puisque voici son fils avec lui. [à *Alberti*.] Vous êtes sans doute le Seigneur Alberti , puisque je vous vois avec l'amant de Flaminia; allons morbleu, l'épée à la main.

ALBERTI.

Vous voyez que je n'en porte point . . . mais , Monsieur , expliquons - nous , s'il vous plaît

HORACE.

Quelle explication voulez-vous que je vous donne ? à vous qui permettez que Flaminia ma nièce se soit retirée dans votre maison , & qui l'autorisez vous-même à être à toute heure avec votre fils.

ALBERTI à *Lelio*.

Il extravague assurément. (à *Horace*,) L'on vous en a imposé , Monsieur , non seulement Flaminia n'a pas vu mon fils depuis qu'elle est à Venise ; mais même je lui ai donné un Précepteur qui n'a eu d'autres soins que d'empêcher qu'il eût aucune liaison avec elle.

HORACE.

Mais si je vous prouve le contraire , qu'aurez-vous à dire ?

ALBERTI.

Mais vous ne sçauriez le faire, puisque cela n'est pas vrai. Je ne serois pas assez extravagant pour le permettre, & [supposé que je l'eusse permis,] assez déraisonnable, pour ne lui pas rendre l'honneur & la réputation, en consentant à son mariage avec mon fils.

H O R A C E.

Et bien consentez-y donc, & tout à l'heure; car je ne vous ai rien dit dont je ne sois très sûr, ou...

ALBERTI.

Treves de menaces. [à Lelio] Que veut donc dire ce galimathias?

L E L I O.

Ah mon pere! je suis si surpris & si effrayé que je n'ai pas la force de vous répondre.

ALBERTI.

Oh je vais bien lui trouver à qui parler. Seigneur Federico, venez, venez.

Horace s'éloigne un peu,

L E L I O.

O Ciel! comment sortirons-nous de cet embarras?



SCENE XII & DERNIERE.

ALBERTI, LELIO, FLAMINIA *sous
le nom de Federico*, SILVIA, HEN-
RIETTE, ARLEQUIN, SPINET-
TE.

SILVIA.

AH! Seigneur Federico, je ne souffrirai point que vous vous battiez.

FEDERICO.

N'apprehendez rien, ma belle Demoiselle, je vous répons de la victoire.

ALBERTI.

Allons, bon courage, Seigneur Federico, laissez-là cette folle, & débarassez-moi de cet homme qui vient ici m'insulter sans raison.

FEDERICO.

Vous allez voir de quelle maniere je vais m'y prendre . . . mais Ciel ! que vois-je . . .

*Elle laisse tomber son épée, & se jette aux
pieds d'Horace.*

ALBERTI.

Qu'est-ce que cela signifie ?

HORACE.

Cela signifie que voilà cette même Fla-

minia que je vous disois que vous reti-
riez chez vous.

A L B E R T I.

Flaminia !

S I L V I A.

O Ciel ! vous ne seriez pas effective-
ment le Seigneur Federico ?

L E L I O.

Non, ma sœur, l'amour de Flaminia
l'a travestie en Précepteur, & puisque
mon pere avoit conçu tant d'estime pour
elle sous l'habit de Federico, qu'il vou-
loit en faire votre époux, j'espère qu'il
ne me la refusera pas pour ma femme,

H E N R I E T T E.

Oh je m'y oppose.

H O R A C E à Alberti.

Et bien qu'avez-vous à dire à cela ?

A L B E R T I.

Ce que je vois est-il bien croyable ?

H O R A C E,

Déterminez-vous, Seigneur Alberti,
vous voyez clairement que je ne vous en
ai point imposé ; sinon résolvez-vous à
nous couper la gorge ensemble.

L E L I O,

Eh, mon pere, laissez-vous toucher.

A L B E R T I.

Que l'amour est ingénieux ! J'ai trop
estimé

PRECEPTEUR. 113

estimé le Seigneur Federico pour m'opposer à son bonheur : je consens à votre hymen avec Lelio.

HORACE.

En ce cas je suis de vos amis.

FLAMINIA.

Ah ! quelle joye est la mienne... charmante Silvia , je vous fais excuse de vous avoir laissé dans l'erreur : je ne pouvois pas vous détromper , mais au lieu de l'amour que vous attendiez de moi , je vous offre l'amitié la plus tendre

SILVIA.

Me voilà bien partagée, avec votre amitié ! Ah je suis au desespoir : voilà qui est fait , je ne m'attacherai de ma vie à ces Damerets de figure équivoque.

HENRIETTE.

Ma bonne amie j'y perds autant & plus que vous, mais nous sommes jeunes & joyes , consolons-nous , nous ne manquerons pas de soupirans.

SILVIA.

Cela peut-être , Henriette , mais ils ne seront pas faits comme le trompeur Federico.

HENRIETTE.

Je serois bien fachée qu'ils lui ressentissent ; votre exemple m'apprendra à
L'Amour Precepteur. K

ne pas juger des hommes par la mine ;
je vous en réponds.

FLAMINIA ou Federico.

Seigneur Alberti , Arlequin & Spinette s'aiment , & comptent s'épouser ; j'ai traversé leurs amours n'ayant rien de mieux à faire , mais trouvez bon que je leur fasse présent de cette bourse de cinquante pistoles pour les aider à se mettre en ménage.

ALBERTI.

Je le veux bien , je donne volontiers les mains à leur établissement.

SPINETTE.

Ah Mademoiselle , que nous vous avons d'obligation . . . mais Seigneur Alberti , il ne fera pas dit que vous ferez deux nœces sans avoir de violons : nous avons ici près un Gondolier qui s'est marié d'hier ; tous les Acteurs du lendemain sont en joye , j'en connois quelques-uns , voulez vous que je les fasse venir ici ?

ARLEQUIN.

Cela seroit fort plaisant !

ALBERTI.

Et bien très-volontiers , cours-y Arlequin.

ARLEQUIN.

J'y vole de grand cœur , & je vais au

PRECEPTEUR. 115

noncer dans tout le quartier que c'est ici
où se donnera le bal ; mais je n'aurai pas
loin à aller , les voici qui promènent la
mariée : hola Messieurs , approchez-vous
& venez mêler vos plaisirs avec les nôtres ;
c'étoit hier votre tour , c'est aujourd'hui
celui du Seigneur Lelio & le mien.

*On voit une marche de Gondoliers & de
Gondolieres , & le marié &
la mariée.*

* I. VAUDEVILLE.

UN GONDOLIER à la mariée.

A Llons, guai la belle,
Point de couroux ;
Si votre époux
Bat de l'aile ,
Et file doux ;
De tout himençe
C'est là le destin ;
A bonne journée ;
Mauvais lendemain.

* *Les Vers de ce Divertissement sont de la
composition de M. d'Ivry Dumefnil.*

UN GONDOLIER.

Quand une fillette,

Outre qu'un mari
 Bien aguerri ,
 Fait emplette
 D'un favori ;
 Du pauvre himenée
 C'est grossir le train ;
 C'est bonne journée ,
 Meilleur lendemain. *

UN GONDOLIER.

Mettez en ménage
 Après quinze ans
 Les jeunes gens
 De notre âge
 Les plus galans :
 D'un tel himenée ,
 Quel est le destin ?
 Mauvaise journée ,
 Pire lendemain.

UNE GONDOLIERE.

Quel triste partage
 Pour un tendron
 Qu'un vieux barbon
 Qui s'engage
 Hors de saison ;
 Le pauvre himenée ;
 Langissant , chagrin ;
 Ne connoît journée ,
 Nuit, ni lendemain.

PRECEPTEUR. 157

HENRIETTE.

Mes yeux plein de flamme ,

Mes traits mignons ,

Mes airs fripons ,

Rendroient l'ame

Aux plus barbons ;

Dans mon himenée

Je ferai beau train ,

Si je n'ai journée ,

Nuit & lendemain.

II. VAUDEVILLE.

UNE GONDOLIERE.

J'aime un jeune objet ,

Coquet ,

Dois-je à l'épouser

M'exposer ?

Un Epoux , dit-on ,

Suit sans façon

Sa passion ,

Bon :

Mais souvent chez-lui ,

Quelqu'autre aussi

Fait le marié ,

Fy.

J'aime un jeune objets

Coquet ,

Dois-je à l'épouser

M'exposer ?

L'AMOUR

UNE GONDOLIERE

Prendrai-je un époux ?

Tout doux.

Ce meuble est-il bon ?

C'est selon.

Si c'est un mari ;

Jeune & joly ,

Doux & poly ;

Oui.

Si c'est un dragon ;

Un vieux barbon ,

Un harpagon ,

Non.

Prendrai-je un Epoux ?

Tout doux.

Ce meuble est-il bon ?

C'est selon.

UN GONDOLIER

Dans ce lendemain

D'himen ,

Que dis-tu , Catin ;

De Colin ?

S'il est vif & prompt ;

Et ne répond

Point encore non ;

Bon.

S'il est endormi ,

Appesanti ,

Foible & transi ;

By.

PRECEPTEUR.

159

Dans ce lendemain

D'himen ,

Que dis-tu Gatin ,

De Colin ?

III. VAUDEVILLE.

ARLEQUIN.

J'ignorois tout ce qu'il faut faire
En aimant , pour soumettre un cœur ;
Spinette admire mon bonheur ,
Je n'ai fait qu'aimer , j'ai sçu plaire ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

UN GONDOLIER.

Belles qui cherchez le silence ,
Pour satisfaire votre ardeur ,
Avec nous n'ayez point de peur ;
Le secret est notre science ,
Et l'Amour notre Précepteur.

UNE GONDOLIERE.

Que deux Amans en assurance ,
Ne se puissent ouvrir leur cœur ;
Un rien exprime leur ardeur ,
Ils font parler jusqu'au silence ;
Vive l'Amour pour Précepteur !

SILVIA.

Dans les Ecoles de Cythere
L'Amour fait bien-tôt un Docteur ;
Pour principe , il ne veut qu'un cœur ;
Et j'aime , est toute sa Grammaire ;
Ah ! l'agréable Précepteur !

120 L'AMOUR PRECEPTEUR.

HENRIETTE.

Une jeune fille innocente
Sçait peu l'usage de son cœur ;
Mais elle a toujours le bonheur
D'y devenir bien-tôt sçavante ,
Quand l'Amour est son Précepteur.

UN GONDOLIER.

Par une stupide indolence
Lize marquoit sa pesanteur ,
Colin vient de toucher son cœur
Voilà déjà Lize qui pense ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

SILVIA.

Pour instruire son fils , un père
Près de lui met un Gouverneur ;
Qui très souvent instruit la sœur ;
Bien plus qu'il ne forme le frere ;
Vive l'Amour pour Précepteur.

ARLEQUIN.

Armé d'un sifflet pour serule ,
Le Parterre inspire la peur ;
Qu'il rouffe , il fait trembler l'Auteur ;
L'Acteur épouvanté recule ;
Le redoutable Précepteur !

F I N.

J'ai lu par ordre de Montaigneur le Garde des Sceaux ;
le nouveau Theatre Italien : j'ai examiné en particulier
les différentes Pièces qui le composent , & je n'y ai rien
trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris
le 3. Novembre 1728. DANCHET.

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

ARCAGAMBIS ,

TRAGEDIE

EN UN ACTE,

Par les Auteurs des Comédiens Esclaves.

*Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens
ordinaires du Roy le 10. Août 1726.*



A PARIS,

Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.

M. D C C. X X X I I.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A C T E U R S.

ARCAGAMBIS , Roy.

THAMIRE , Princesse destinée à
Arcagambis.

TETONICE , Nourrice de Thami-
re.

GARGAME , Prince étranger reconnu
fils d'Arcagambis.

HIERBAS , Confident de Gargame.

NABOTAS , Capitaine des Gardes
d'Arcagambis.

GARDES.

La Scène est dans le Palais du Roi.



ARCAGAMBIS ; TRAGEDIE.

SCENE PREMIERE.
GARGAME, HIERBAS.

HIERBAS.



ARGAMÉ pourroit-il former
un tel dessein ?

GARGAME.

Oùï , je l'ai résolu , tu m'en parles
en vain.

HIERBAS.

Quoi ! vous pourriez ternir l'éclat de votre gloire ;
Et des bienfaits du Roi perdre ainsi la mémoire ?
Au milieu de sa Cour , le Grand Arcagambis
Vous reçoit , vous chérit comme son propre fils ;
A vous combler d'honneurs chaque jour il s'em-
presse ,

A ij

ARCAGAMBIS,

Et vous voulez, Seigneur, lui ravir la Princesse ;
Elle qu'un nœud sacré doit unir à son sort ;
Daignez considérer

GARGAME.

Je sçai bien que j'ai tort ;
Mais ne retrace point à mon ame agitée
Cette Loi du devoir trop long-tems respectée ;
Soumis au joug charmant d'une invincible ardeur,
Toute autre Loi paroît importune à mon cœur.
Qui pourroit en effet y combattre Thamire,
Et les transports pressans que sa beauté m'inspire ?
En vain Arcagambis tyrannise ses vœux,
Et d'un Hymen prochain croit allumer les feux :
Non, non, de cet Hymen ne flatte point ton ame.
Ses feux ne brûleront que par ceux de Gargame.

HIERBAS.

Le cœur de la Princesse au vôtre est-il soumis ?
En êtes-vous aimé ?

GARGAME.

N'en doute point,

HIERBAS.

Tantpis.

Je prévois des malheurs dont tous mes sens fré-
missent ,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front se hérissent.
Ne verrai-je jamais que de foibles Heros

TRAGÉDIE.

Oublians leur devoir, aimer mal-à-propos !

G A R G A M E.

Il est vrai : mais je cede au penchant qui m'en-
traîne ;

Et je ne puis briser une si belle chaîne ;

L'amour ne porte point d'atteintes à l'honneur ;

Quand on a fait partout admirer sa valeur ,

On est sûr de sa gloire , & l'on peut sans bassesse

Avec mille vertus avoir une foiblesse.

H I E R B A S.

Etranger en ces lieux , osez-vous bien , Seigneur ;

Jusques à la Princesse élever votre cœur ?

G A R G A M E.

Quoi donc ! ne sçais-tu pas qu'une Reine est ma
mere ?

H I E R B A S.

Où ; mais vous ignorez quel étoit votre pere.

G A R G A M E.

Pour en être éclairci je venois en ces lieux ;

Lorsque je fus frappé de l'éclat de ses yeux ;

Je la vis au moment qu'un fatal Hymenée

Devoit au sort du Roi joindre sa destinée :

Elle lut dans mes yeux , je connus dans les siens

Que nos cœurs étoient faits pour de plus doux
liens.

H I E R B A S.

Seigneur , dans ce Palais Arcagambis commande

A iij

6 **A R C A G A M B I S ,**

Thamire doit s'unir au Roi qui la demande ;
Vous verrez par ce coup renverser votre espoir.

G A R G A M E .

Un cœur comme le mien ne craint aucun pouvoir ;
Et ce bras qui cent fois a conquis des Provinces ,
S'il sçait les soutenir , sçait abbatre les Princes.

H I E R B A S .

Seigneur , quand vous allez conquérir des Etats ,
De fortes Legions secondent votre bras ;
Mais vous êtes ici sans amis & sans suite.

G A R G A M E .

Du dessein que j'ai pris la Princesse est instruite ,
Son aveu me suffit , & je veux aujourd'hui
Faire voir qu'un Heros sçait vaincre sans appui.

H I E R B A S .

C'est une trahison.

G A R G A M E .

L'amour en est complice ,
Un absolu pouvoir.....

S C E N E , I I .

**A R C A G A M B I S , G A R D E S , G A R G A M E ,
H I E R B A S , N A B O T A S .**

A R C A G A M B I S .

G Ardes , qu'on le saisisse :
Où , lui-même , Gargame , allez & de ce pas

TRAGÉDIE.

Dans la même prison qu'on enferme Hierbas.

G A R G A M E.

Quel ordre rigoureux ! daignez du moins m'instruire

A R C A G A M B I S.

Gardes obéissez, je n'ai rien à lui dire.

G A R G A M E *en s'en allant.*

Le Roi, cher Hierbas, a sçu ma trahison.

H I E R B A S *en s'en allant.*

Et moi qui n'en suis point, on me mene en prison !

N A B O T A S.

Seigneur, ce changement a lieu de me surprendre,
J'en cherche les motifs, & n'y puis rien comprendre.

Quel crime a donc commis ce Prince infortuné ?
Pourquoi, sans l'écouter, l'avez-vous condamné ?
Ciel ! dans quelle frayeur votre courroux me plonge !

Quelle en est la raison ? qui vous y porte ?

A R C A G A M B I S.

Un songe.

Ecoute Nabotas : les ombres de la nuit
M'invitoient à goûter le repos qui la suit,
Lorsqu'au fond de mon cœur une voix effrayante
A répandu soudain le trouble & l'épouvante ;
J'ai crû voir un Guerrier menaçant, furieux,

A iiij.

8. A R C A G A M B I S ,

Le glaive dans la main , le courroux dans les yeux ,
Contre moi conduisant une nombreuse armée ,
Inspirer la terreur à ma garde allarmée :
C'étoit Gargame ; Oh Dieu ! j'en tremble encor
d'effroi ;

Sur mon Trône , l'ingrat s'est assis malgré moi ,
Et cedant aux transports d'une aveugle tendresse ,
Lui-même a présenté le Sceptre à la Princesse :
Thamire l'a reçu , mais par un coup du sort ,
En recevant le Sceptre , elle a reçu la mort ;
Et dans le même instant l'Usurpateur perfide
A plongé dans mon sein un acier homicide ;
J'ai passé le Cocithe , & le noir Acheron ,
Et le songe a fini par un coup de canon.

N A B O T A S .

Devez-vous craindre un songe ? & ses images vaines ,

Peuvent-elles régler nos plaisirs ou nos peines ?
Sans en être frappé , j'ai rêvé mille fois.

A R C A G A M B I S .

Vous rêvez en Sujets , & nous rêvons en Rois.

S C E N E I I I .

T H A M I R E , T E T O N I C E ;
A R C A G A M B I S , N A B O T A S .

T H A M I R E .

E N croirai-je le bruit qui vient de se répandre ;
Seigneur ? un Etranger qui ne peut se défendre

TRAGÉDIE.

Et qui dans votre Cour se croit en sûreté ;
Est dans ce même instant par votre ordre arrêté.

ARCAGAMBIS.

J'ai de justes raisons pour immoler ce traître ;
Et quand il sera mort je les ferai connoître.

THAMIRE.

Ah ! Seigneur , quel arrêt allez-vous prononcer ?

ARCAGAMBIS.

C'est un ordre des Dieux qui vient de m'y forcer,
Et je vais le livrer au plus cruel supplice.

THAMIRE.

Les Dieux ordonneroient une telle injustice !
Ce Heros de ces Dieux retrace la grandeur
Par toutes les vertus qui regnent dans son cœur
Lorsque dans cette Cour votre amitié l'arrête ,
Pouvez-vous vous résoudre à proscrire sa tête ?
Non , je ne verrai point ce spectacle odieux ,
Et la mort secourable en privera mes yeux.

ARCAGAMBIS.

Ce transport imprévu me surprend : & j'ignore
Quel secret intérêt vous force . . .

THAMIRE.

Je l'adore.

ARCAGAMBIS.

Vous l'adorez ! & moi ?

10 **ARCAGAMBIS,**

THAMIRE.

Je ne vous aime plus.

Vous feriez sur mon cœur des efforts superflus ;
Conduite dans ces lieux par l'ordre de mon Pere,
Je vous vis, & son choix avoit de quoi me plaire ;
Mais Gargame parut, je m'en laissai charmer,
Et pour aimer toujours, c'est lui qu'il faut aimer.

ARCAGAMBIS.

Vous avoüez sans honte un amour temeraire....

THAMIRE.

Je rougirois Seigneur, si je pouvois le taire ;
Ne me reprochez rien, mais applaudissez-vous
De n'être pas encor devenu mon Epoux.

ARCAGAMBIS.

Je le serai bien-tôt, perfide, & sans rien craindre ;
A me garder ta foi, je sçaurai te contraindre ;
Puisque Gargame seul peut nuire à mon amour,
Lui seul en deviendra la victime en ce jour.

Il s'en va

SCENE I V.

THAMIRE, TETONICE.

TETONICE.

Vous vous creusez vous-même un affreux pré-
cipice,

TRAGEDIE.

II

Oh Ciel qu'avez-vous dit !

T H A M I R E.

Ah ! chere Tetonice ,
Dans l'état où je suis , au comble du malheur ,
Je dois quand je le perds avouer mon vainqueur ;
Gargame va perir , & mon ardeur fidele
M'ordonne de le suivre en la nuit éternelle.

T E T O N I C E.

Ce secret à jamais devoit être celé.

T H A M I R E.

Je voulois le cacher , mais l'amour a parlé ;
Je deteste le Roi . . . pour augmenter sa peine ,
Je prétens à ses yeux faire éclater ma haine ,
Et malgré tous ses soins , quoiqu'il puisse m'offrir ,
L'accabler de mépris , l'en convaincre & mourir.

T E T O N I C E.

A de tels sentimens me serois-je attenduë !
Rendez , rendez le calme à votre ame éperduë ,
Un transport violent a troublé votre esprit . . .
De mes sages conseils voilà donc tout le fruit ?
Je ne condamne point votre amour pour Gar-
game ,

C'est un Prince accompli ; mais deviez - vous ,
Madame ,

Faire de cet amour l'aveu trop indiscret ?

T H A M I R E.

Je suis femme , & tu veux que je garde un secret ?

12 **ARCAGAMBIS,**

TETONICE.

Ah ! Madame en ces lieux Arcagambis s'avance.

THAMIRE.

Le verrai-je toujours . . . évitons sa présence.

S C E N E V.

ARCAGAMBIS, THAMIRE, TETONICE.

ARCAGAMBIS.

R Appellé par l'amour je reviens sur mes pas.
Mais Dieux, où courez-vous ?

THAMIRE.

Où tu ne feras pas,

Tyran ; tu crois éteindre une si belle âme ,
Ou donne-moi la mort, ou rends-moi mon Gar-
game ;

En vain dans la prison on le cache aujourd'hui ;
Mon cœur malgré tes soins y soupire avec lui.

S C E N E V I.

ARCAGAMBIS *seul.*

L A perfide me fuit... quel projet forme-t'elle ?
Je n'en suis plus aimé, l'ingrate, l'infidelle,
Elle-même à l'instant vient de m'en assurer.
Mon malheur est certain, je ne puis l'ignorer.
Malgré tous mes bienfaits & ma tendresse extrême,

TRAGÉDIE.

13

Quand je veux sur son front mettre le Diadème ,
Croît-elle impunément deshonorer le mien ?

S C E N E VII.

NABOTAS, ARCAGAMBIS.

NABOTAS.

LE Prince vous demande un moment d'entretien.

ARCAGAMBIS.

Qu'ose-t'il demander ? quoi malgré son offense
Le traître pourra-t'il soutenir ma présence ?
Qu'il vienne , j'y consens , mais qu'il n'espère pas
Après notre entrevûë éviter le trépas.

S C E N E VIII.

GARGAME , ARCAGAMBIS ;
HIERBAS , NABOTAS.

ARCAGAMBIS.

Quel secret important as-tu donc à m'apprendre ?

De tes noirs attentats pourras-tu te deffendre ?
Est-ce ta grace enfin que tu viens demander ?

GARGAME.

Mes pareils ne font faits que pour en accorder ;
Et loin que le trepas ait rien qu'ils appréhendent
Les Heros du même œil le donnent & l'attendent ;

ARCAGAMBIS.

Ordinaires discours de ces aventuriers ,

14 **A R C A G A M B I S,**

Qui viennent chez les Rois faire les grands Guer-
riers.

G A R G A M E.

Portez plus de respect au sang qui m'a fait naître.

A R C A G A M B I S.

Es-tu Roi ?

G A R G A M E.

Je suis plus, je suis digne de l'être.

A R C A G A M B I S.

Je ne vois rien en toi qui puisse m'assurer
Qu'à l'éclat de ce rang tu doives aspirer ;
Et les Dieux protecteurs des Souverains Monar-
ques,

Sur leur front glorieux en impriment les marques.

G A R G A M E.

Je ne puis être issu que d'illustres ayeux ,
Et j'en crois plus mon cœur , que le sort & les
Dieux.

A R C A G A M B I S.

Tu ne sçais dans quel sang tu puissas ta naissance,
Et tu m'oses parler avec tant d'arrogance ?

G A R G A M E.

Tous ceux qu'à de hauts faits, le Ciel a destinés
N'apprenent que bien tard de quel pere ils sont
nés ;

Mais je connois ma mere , & je sçais qu'elle est
Reine ,

TRAGÉDIE.

15

Et du moins d'un côté ma naissance est certaine ;
Pour l'autre , c'est à vous de m'en rendre éclairci ,
Et ce seul intérêt me conduisoit ici :
Si tu veux de ton sort penetrer le mystere
Au Grand Arcagambis va demander ton Pere ;
Me dit Pantefilée

ARCAGAMBIS.

Hélas ! qu'ai-je entendu ?
Quel trouble dans mes sens ce nom a répandu !
Pantefilée , ô Ciel !

GARGAME.

D'où vient cette surprise ?
A me dire son fils , Seigneur , tout m'autorise.

ARCAGAMBIS.

Quel signe peut ici prouver ce que tu dis ?

GARGAME.

L'oreille d'un Sanglier que je porte.

ARCAGAMBIS *l'embrassant.*

Ah ! mon fils !

GARGAME.

Moi ! votre fils !

NABOTAS *au Roi.*

Mon ame a lieu d'être étonnée ;
Seigneur ; vous qui jamais au joug de l'hyménée
N'avez assujetti votre invincible cœur ,
De trouver un enfant vous avez le bonheur ?

ARCAGAMBIS.

Je fus jeune autrefois , & guidé par la gloire
 Je courus l'Univers suivi de la victoire.
 Un jour me reposant au bord du Themodon ,
 Mon courfier près de moi paissant sur le gazon ;
 Je le vis emporté d'une fougue soudaine ,
 Courir malgré ma voix dans la Forêt prochaine ;
 Je le suis , je le joins ; mais quel étonnement ,
 Lorsque Pantefilée en ce même moment
 Fit briller à mes yeux plus d'appas , plus de grace ;
 Que Venus n'en offrit au grand Dieu de la Thrace ?
 Elle fuyoit alors un Sanglier furieux
 Prêt à trancher le fil de ses jours précieux ;
 Je vole à son secours , & d'une main hardie
 Je triomphe du monstre & le laisse sans vie.
 Sans perdre un seul instant, respectueux vainqueur,
 J'apporte à ses genoux & sa hure & mon cœur ;
 Je vis dans ses beaux yeux, que troubloit ma pré-
 sence ,
 Eclater plus d'amour que de reconnoissance.
 O souvenir charmant du prix de mes travaux !
L'hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux ;
 Le Temple étoit trop loin , & sans cérémonie
 Cette Reine avec moi consentit d'être unie.

GARGAME.

Je vous dois donc la vie ?

ARCAGAMBIS.

TRAGÉDIE.

17

ARCAGAMBIS.

Où : c'est de cet amour ,
De cet hymen secret que tu reçûs le jour.
Je veux que mes Sujets que je vais en instruire
Reconnoissent en toi l'heritier de l'Empire.
Mais tu me cederas la Princesse , mon fils.

GARGAME.

Qui ! moi vous la ceder ! moi Seigneur ? je ne puis.

ARCAGAMBIS.

Tu veux l'aimer toujours ?

GARGAME.

Rien ne peut m'en distraire.

ARCAGAMBIS.

Dieux ! je n'ai plus de fils.

GARGAME.

Dieux ! je n'ai plus de pere.

NABOTAS à Gargame.

Par de tels sentimens n'allez pas vous trahir ,
Puisqu'il est votre pere , il lui faut obéir.

GARGAME.

Non, non, lorsqu'il prétend me ravir ce que j'aime
Je ne reconnois plus sa puissance suprême.

NABOTAS au Roi.

A votre âge l'on doit craindre le nom d'époux .
La Princesse, Seigneur, lui convient mieux qu'à vous.

Arcagambis.

B

18 **A R C A G A M B I S.**

A R C A G A M B I S à *Gargame.*
Puisqu'enfin tu ne peux étouffer ta tendresse ,
Je vais pour te punir épouser la Princesse.

G A R G A M E.

Et moi , je ne crains point un sort si rigoureux ,
Thamire m'a promis de couronner mes feux ;
Je sçai que rien ne peut ébranler sa constance ,
Je suis sûr de sa foi , de sa persévérance ;
Vous prétendez en vain disposer de son cœur ,
C'est un prix qui n'est dû qu'à ma fidele ardeur.
Adieu... je vais Seigneur... Dans ce péril ex-
trême

Que vais-je faire ? hélas !... Je l'ignore moi-même.
Il s'en va.

N A B O T A S.

Il n'en faut point douter , Gargame en ce moment
Va trouver la Princesse en son appartement ;
Prevenez ses desseins , ordonnez qu'on le suive ,
S'il parvient à la voir , son ardeur est si vive
Que loin de redouter votre juste courroux ,
Il pourroit bien , Seigneur , l'épouser avant vous.

A R C A G A M B I S.

Allez vous opposer vous-même à son passage ,
Courez , cher Nabotas...

N A B O T A S.

Comptez sur mon courage ;
Je sçaurai de ce soin dignement m'acquitter ,

TRAGÉDIE.

19

Malheur à votre fils , s'il m'ose résister.

Il s'en va.

SCÈNE IX.

ARCAGAMBIS *seul.*

Quels combats tout à coup s'élevont dans mon
ame ?

Souffrirai-je qu'un fils outrage ainsi ma flâme ?

Non , si jusqu'à ce point il ose me braver ,

Des horreurs de la mort rien ne peut le sauver.

Que dis-je ! c'est mon fils , ma plus chère espérance :

Il a jusqu'à ce jour ignoré sa naissance ,

Je viens de l'en instruire , & pere rigoureux

Je le condamnerois au sort le plus affreux !

Ah ! rien n'est comparable au tourment que j'en
dure ;

Ecoute , Arcagambis , la voix de la nature ,

Elle-même te parle , & veut te retenir . . .

Il aime la Princesse , & je dois l'en punir . . .

L'amour me le prescrit , c'est lui que j'en veux
croire . . .

Non , cet ordre barbare offense trop ma gloire . . .

Que ferai-je ? Tous deux m'agitent tour à tour . . .

Dieux ! ne puis-je accorder la nature & l'amour ?

B ij

S C E N E X.

ARCAGAMBIS, HIERBAS,
TETONICE.

TETONICE.
AH! Seigneur écoutez...

HIERBAS.

Seigneur, daignez m'entendre?

TETONICE.

Je viens vous informer....

HIERBAS.

Je viens pour vous apprendre...?

TETONICE.

Thamire au desespoir....

HIERBAS.

Le Prince malheureux...?

ARCAGAMBIS.

Parlez l'un après l'autre, ou taisez-vous tous deux?

HIERBAS.

Animé des transports qu'un tendre amour inspire ;

Le Prince en vous quittant a couru chez Thamire ;

Nabotas de la porte ayant sçu s'emparer ,

Lui dit , on n'entre point ; & moi je veux entrer ;

Répond , en l'attaquant , votre fils en furie ,

TRAGÉDIE.

23

Et dans le même instant le prive de la vie.

ARCAGAMBIS.

Quoi ! le fier Nabotas auroit pû succomber ?

HIERBAS.

Seigneur, du premier coup nous l'avons vu tomber ;

Alors de ce Heros redoutant le courage ,

Vos Gardes effrayez lui livrent le passage ;

Il vole vers Thamire , il la voit . . mais ô Dieux !

Quel spectacle fatal se présente à ses yeux !

TETONICE.

Au bruit qu'on avoit fait , la Princesse étonnée ;

Croyant que vous veniez presser votre hymenée ,

Rencontre par malheur un poignard sous sa main ,

Et malgré nos efforts le plonge dans son sein.

ARCAGAMBIS.

Dieux !

HIERBAS.

Gargame arrivant la voit pâle & sanglante :

Dans quel funeste état trouve-je mon Amant !

Lui dit-il.

TETONICE.

Ah ! j'ai cru voir arriver le Roy ,

Lui dit-elle.

Il falloit croire que c'étoit moi ;

Lui dit-il :

HIERBAS.

Je vous perds adorable Thamire.

22 A R C A G A M B I S ,

T E T O N I C E .

Elle veut lui répondre , & soudain elle expire.

A R C A G A M B I S .

L'ingrate en expirant n'a point brisé mes fers ,
Et je les emporterai jusques dans les enfers.

Meurs , meurs , Arcagambis , tu ne peux lui sur-
vivre ,

Ton malheureux amour t'ordonne de la suivre.

Il se rue.

Ce jour par notre mort devoit être marqué ,
Justes Dieux ! c'en est fait , mon songe est ex-
pliqué.

On emporte Arcagambis.

S C E N E D E R N I E R E .

G A R G A M E , H I E R B A S , G A R D E S ,

G A R G A M E .

O Destin trop cruel ! ô pere trop barbare !
Ta rigueur de Thamire à jamais me sépare.

H I E R B A S .

Ces reproches sont vains, versez plutôt des pleurs ;
Le Roi vient d'expirer.

TRAGÉDIE.

23

G A R G A M E.

O comble de malheurs!

Je perds en un seul jour la Princesse, & mon pere,
Et je respire encore!

H I E R B A S.

Cette perte est legere,
Le Thrône doit, Seigneur, adoucir vos regrets.

G A R G A M E.

Quelle nuit tout à coup obscurcit ce Palais?
De quels lugubres cris retentissent ces voutes?
La foudre des enfers vient d'entr'ouvrir les routes;
Quel invisible bras m'y traîne malgré moi?
Que vois-je! au bord du Stix, la Princesse & le
Roi :

Ils sont prêts à monter dans la barque fatale...
Ne croiés point sans moi passer l'onde infernale;
Arcagambis, Thamire... attendez, je vous suis.
En vain je les appelle, ils sont sourds à mes cris;
Déjà le vieux Nocher a quitté le rivage;
Mais je sçaurai bien-tôt les atteindre à la nage;
Et les flots enflamez ne m'arrêteront pas...
Belle Thamire, enfin je revois tant d'appas,
Ah! puisque je retrouve une amante si chere,
Je ne vous quitte plus... Que vois-je! c'est Cerbere,
Il répand dans mon cœur son funeste poison,
Tisiphone a sur moi secoué son tison
Mais quoi.. tout disparoit, & mon malheur extrême

24 AR CAGAM. TRAG.

Me ramene en des lieux plus craint que l'enfer
même.

Bravons par le trépas un sort trop inhumain.
Que ce fer.....

H I E R B A S.

Ah ! Seigneur.....

G A R G A M E.

Quoi ! tu retiens ma main ?
Laisse-moi terminer des jours que je deteste.

H I E R B A S.

Vous n'accomplirez point un dessein si funeste ?
Vous vous devez , Seigneur , au soin de vos Etats.

G A R G A M E.

Il faut donc m'immoler en ne me tuant pas.

F I N.

A P P R O B A T I O N S.

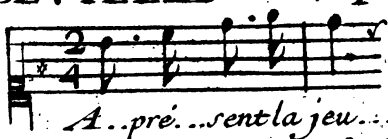
J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux , *Le Nouveau Theatre Italien* ; j'ai exa-
miné en particulier les différentes piéces qui le com-
posent , & je n'y ai rien trouvé qui puisse en em-
pêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre
1728. D A N C H E T.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des
Sceaux , *Arcagambis , Tragedie en un Acte*.
Cette Piece a plû sur le Theatre , & j'ai crû que
l'impression en seroit agréable au Public. A Paris
ce 26. Aoust 1727. D A N C H E T.

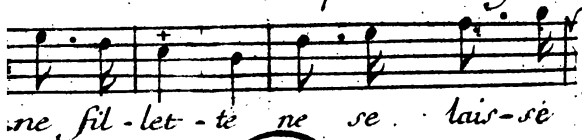
VAUDEVILLES

1

Le
saufrage



A...pré...sent la jeu...



ne fil - let - te ne se . lais - se



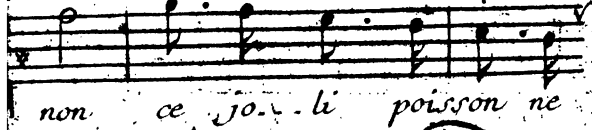
plus at - tra - per; per; c'est en vain



que pour la tromper on lui de :



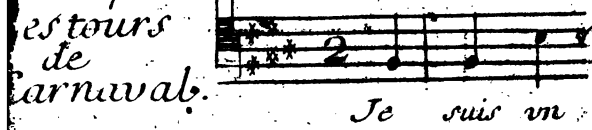
...bi....te la fleu - ret...te, et non



non ce jo...li poisson ne

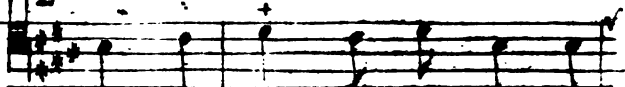


mord plus a cet ha - me - con, con.

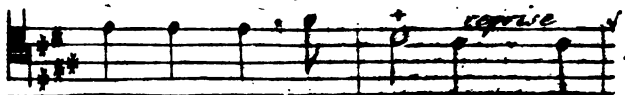


es tours
de
carnaval.

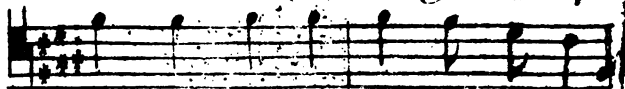
Je suis un
Tome. 6. N.Th.Jt. A V



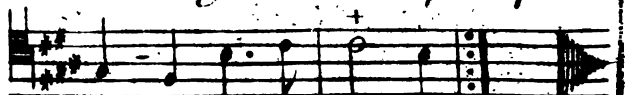
bon sol.. dat, ti ta ta, tout



cède a mon cou-ra-ge. *Fuy*



dans mon four-ni-ment pa tapande



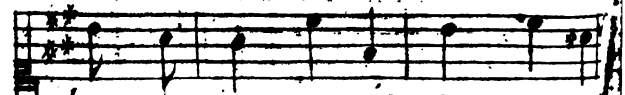
quoy fai-re ra..va..ge.



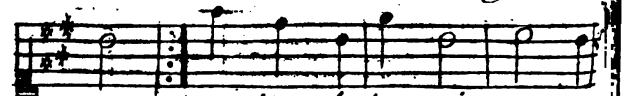
Le car..na..val en ces



lieux vous ap..pel..le, vô..lér ten



-dres a..mours, ve-nés re..gner sur

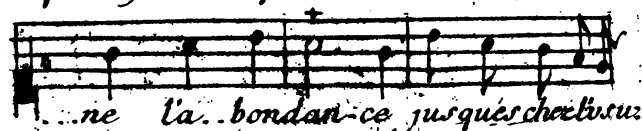
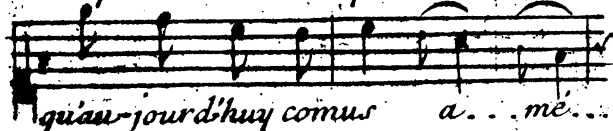
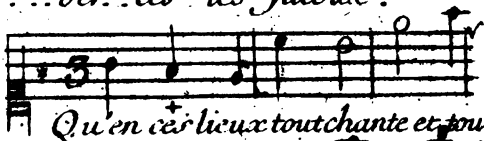
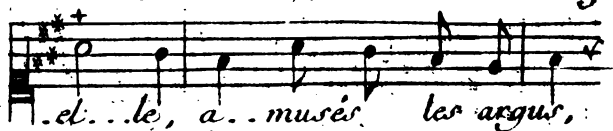


nous, en dormer la rai-son cru-

Tome. 6.

VAUDEVILLES

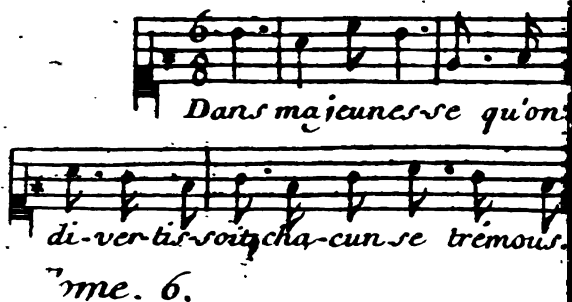
3



4 VAUDEVILLES



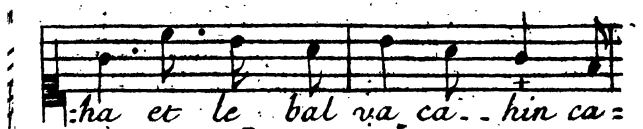
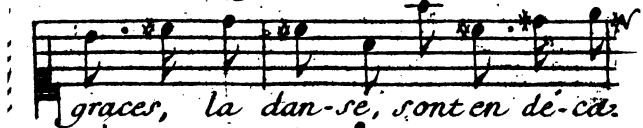
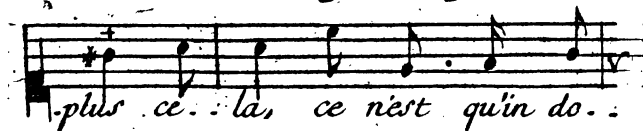
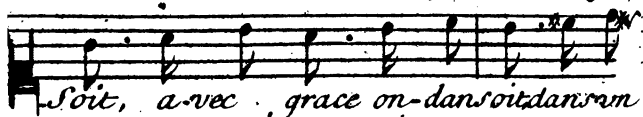
Je ne suis plus dans l'igno-
 ran-ce je sais ma ba be bi bo:
 tu. de ja mon pe-tit cœur e-
 ...nu près d'un jeu-ne ber-ger com-
 ...mence a fai...re ta te ti to.
 ...tu.



Dans ma jeunesse qu'on
 di-ver-tis-soit cha-cun se trémous-
 me. 6.

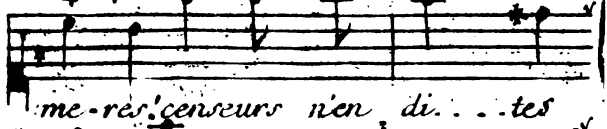
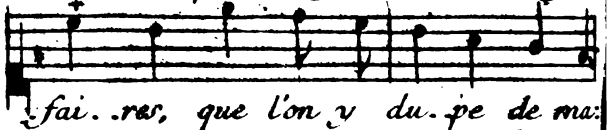
VAUDEVILLES

5



Tome 6 N.Th.Jt. Aij

6 VAUDEVILLES



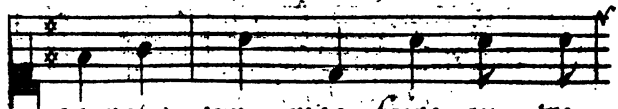
VAUDEVILLES

7

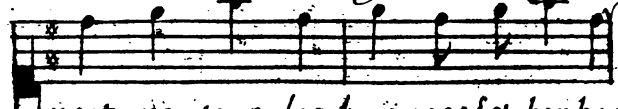
Le Temple
Le la verité.



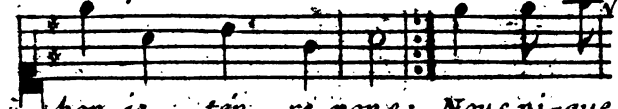
Faut il dans le siecle



ou nous som...mes faire au...tre...



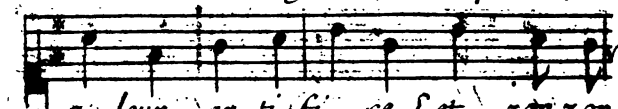
ment que tous les hom-mes! et bonbon



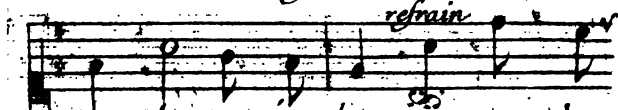
bon, je t'en re-pons; Nous pi-que



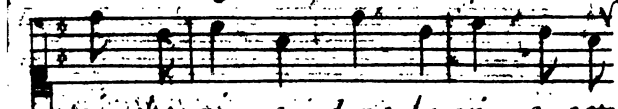
rons nous de jus...ti...ce pourrepondre



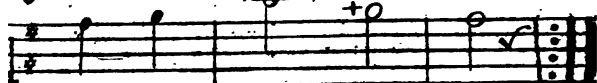
a leur ar-ti-fi...ce! et zonzon



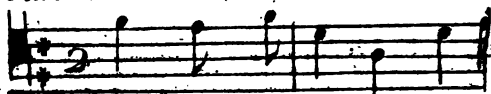
zon, ah voy...es donc, vn peu de



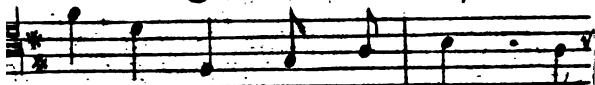
tri...che...ri...e dans la vi...e, est



toujours de rai...son.



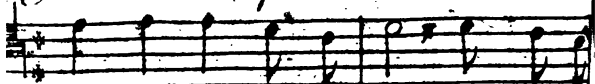
Quand vous sçavés qu'une croi



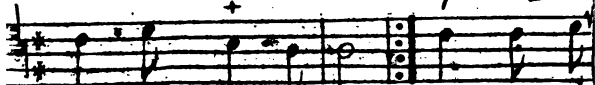
et...le, sans au...cun fruit vous



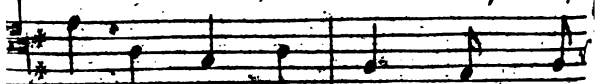
fait bru-ler pour et...le, malheu-



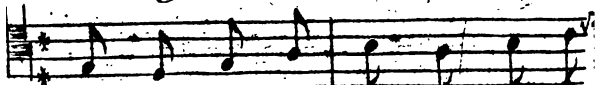
reux amant re bu-té, quelle fa-



ta...le vé...ri-té! mais quand pa



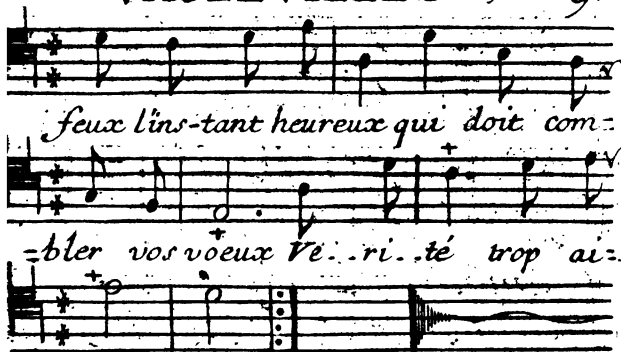
un sort fa...vo...ra...ble, vous



li...sés dans ses yeux remplis de

VAUDEVILLES

9



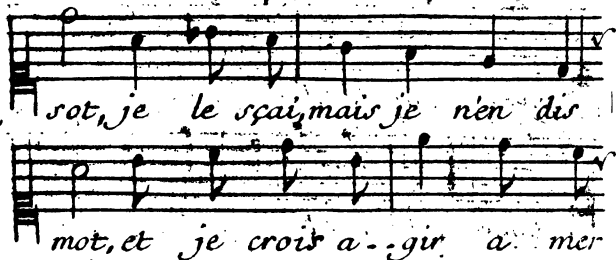
feux l'instant heureux qui doit com-

-bler vos vœux Ve...ri...té trop ai-

...ma...ble!

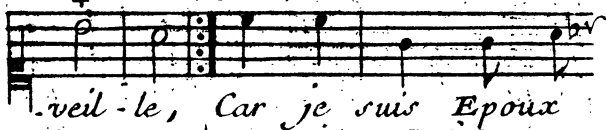


Le pauvre Lu-bin est un

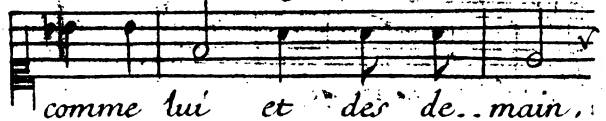


sot, je le sçai, mais je n'en dis

mot, et je crois a...gir a mer

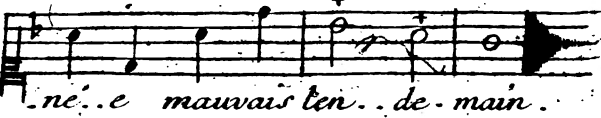
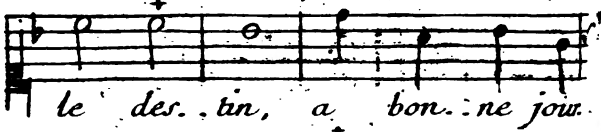
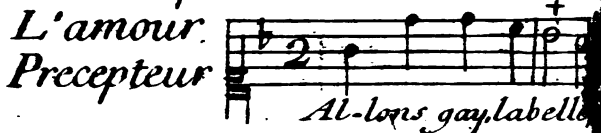


veil-le, Car je suis Epoux



comme lui et des de...main.

Tome. 6.

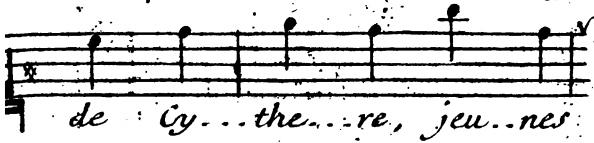
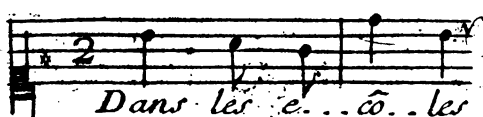
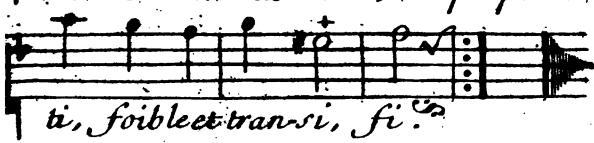
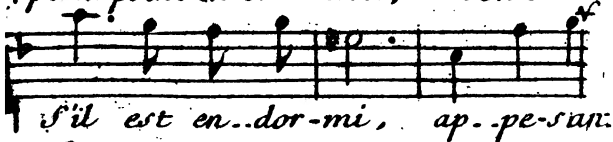
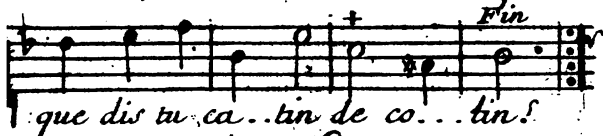


VAUDEVILLES

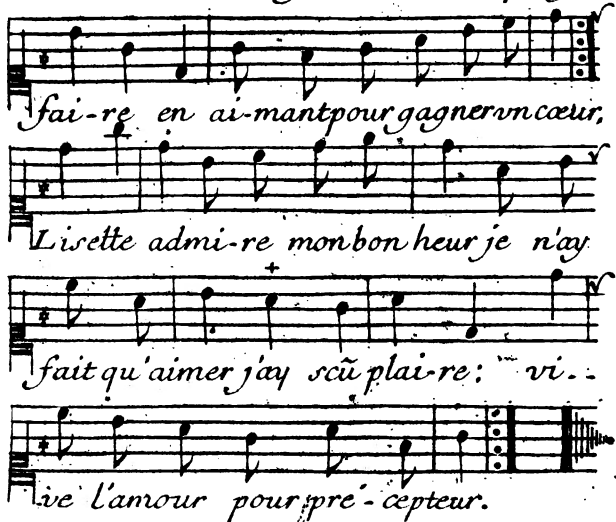
11



Fin



12 VAUDEVILLES



Tome. 6. Fin du Tome. 6.
Gravé par Denise Vincent.

